









Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ALMANACH

DES

MUSES,

1779.

616593

ALMANACH
DES MUSES.
1779.



616593

118855



AVERTISSEMENT.

EN donnant le premier Volume de cette Collection , il y a quinze ans (*) , on avoit prévu que les amateurs de notre Poésie pourroient regretter par la suite qu'elle n'eût pas commencé plutôt. Cette opinion que l'événement a confirmée , a produit un Ouvrage très-important , puisqu'il remonte à l'origine de la Poésie Françoisè , & qu'il en suit les progrès de siècle en siècle jusqu'à nos jours. Il a pour titre : *Annales Poëtiques* ; & il est publié par le même Editeur que l'Almanach des Muses , & par plusieurs Hommes de Lettres

(*) L'Almanach des Muses a été établi par M. Sautreau de Marfy seul en 1765 ; cet Editeur n'a jamais eu d'associé pour ce Recueil, que M. Mathon de la Cour en 1766 , 1767 , 1768 & 1769.

qui lui sont associés. A commencer du mois d'Avril dernier, il en paroît exactement un volume chaque mois. C'est en même tems une Collection des meilleurs vers faits en France depuis le treizième siècle, & l'histoire complète, quoiqu'abrégée, de notre Poésie. Les Editeurs ont fait un grand nombre de découvertes précieuses, telles que celle des Poésies de *Charles, Duc d'Orléans*, père de *Louis XII*, indiquées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, & celle du Poëme charmant du *Tuteur d'Amour*, composé il y a plus de deux siècles par *Gilles d'Aurigny*. On peut aussi se convaincre en parcourant ces Annales, que jusqu'à présent la plupart de nos vieux Poètes étoient ou presque ignorés ou très-mal appréciés. Par exemple, on ne connoissoit guère le fameux Ronfard que du côté le plus défavantageux : mais en ne lisant que les Pièces où il s'abandonne le moins au mauvais goût, il est presque impossible de n'être

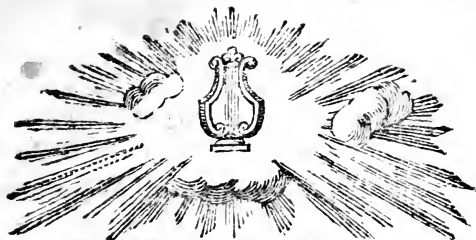
pas étonné de la variété de son imagination & de la force de son talent poétique.

L'élite des Pièces de chaque Auteur est précédée de sa vie & d'un examen de ses productions; & chaque Volume orné du portrait d'un Poète célèbre, est terminé par une notice raisonnée des Auteurs dont les vers n'ont pas mérité d'être recueillis. Enfin l'on peut affurer sans crainte que ces Annales, qui doivent se continuer jusqu'à l'époque où a commencé l'Almanach des Muses, formeront avec ce dernier Recueil la collection poétique la plus intéressante & la plus complète qui ait encore existé. On regarde même déjà cet Ouvrage comme un véritable service rendu aux Lettres; & c'est sous ce point de vue que l'a considéré l'*Académie Française*, qui l'a jugé digne des plus flatteurs encouragemens. Les Editeurs ayant fait hommage de leur travail à cette Compagnie, elle a chargé *M. d'Alembert*,

son Secrétaire perpétuel , de leur marquer en son nom *l'intérêt qu'elle prend à leur travail* , qui lui a paru *également utile & honorable à notre Littérature*. Ce sont les propres termes de la Lettre de *M. d'Alembert*.

On souscrit pour les Annales Poétiques chez *DE LALAIN, Libraire , rue S. Jacques, presque en face de la rue du Plâtre*, moyennant 24 liv. par an , pour douze volumes.





ALMANACH DES MUSES,

*Ou choix des Poésies fugitives
de 1778.*

AUX ROSSIGNOLS DU BOIS DE VINCENNES.

HÔTES harmonieux de ce naissant feuillage,
qui soupirez vos feux sur des tons si touchans,
Rossignols dont Rameau, par de bizarres chants,
crut imiter le doux ramage,
vous chantez, & par vos accens,
vous charmez les ennuis d'une compagne tendre

Année 1779.

A

elle se tait , dit-on , pour les entendre.
 Ah ! prêtez-moi ces sons si puissans & si doux ;
 prêtez-les moi : j'en ai bien plus besoin que vous.

Par M. GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.

VIE D'UN BON-HOMME.

IL se lève tranquillement ;
 déjeune raisonnablement ;
 dans le Luxembourg , fréquemment ;
 promène son désœuvrement ;
 lit la gazette exactement ;
 quand il a dîné largement ,
 chez sa voisine Clidamant ,
 s'en va causer très-longuement ;
 revient souper légèrement ;
 rentre dans son appartement ;
 dit son *Pater* dévôtement ;
 se déshabille lentement ;
 se met au lit tout doucement ,
 & dort bientôt profondément :
 ah ! le pauvre Monsieur Clément !

Par M. PONS DE VERDUN.



REPROCHES A UNE INDIFFÉRENTE.

ENCHANTEESSE que vous êtes,
 Nymphé & Sylphide tour-à-tour,
 dites-moi donc comment vous faites
 pour peindre & pour braver l'Amour ?
 Tout en vous l'annonce & l'inspire.
 Ce Dieu que j'aime, que je hais,
 s'entend avec vous pour me nuire :
 il vous révéla ses secrets,
 & vous arma de son sourire.

Quand vous marchez, dans vos habits ;
 c'est lui qui murmure & se joue ;
 vos rubans, c'est lui qui les noue ;
 il se cache dans tous leurs plis :
 il se compose un dais mobile
 avec ce panache flottant,
 de ses jeux emblème fragile,
 qu'il embellit en l'agitant :
 c'est là qu'à l'affut pour surprendre,
 il tend ces dangereux filets
 où tant de cœurs viennent se prendre ;
 c'est là qu'il aiguise ses traits,
 dont vous avez su vous défendre.
 Fier & jaloux de vos attraits,
 par-tout on le voit sur vos traces ;

il y folâtre avec les Graces ;
 il y sourit à vos succès.
 Votre caprice est il d'écrire ?
 L'enfant est là , prêt à dicter ,
 & des qu'on vous entend chanter ,
 on croit que c'est lui qui soupire.
 Il est dans vos yeux , à vos pieds :
 les talens qu'en vous on admire
 sont des Amours multipliés.
 Pourquoi donc , par l'indifférence ,
 payer ses dons & son ardeur ?
 Vous le condamnez au malheur !
 vous le privez de l'espérance !
 Prenez-y garde : à ses desirs
 épargnez ces vives allarmes ,
 & retenez-je pour vos charmes ,
 si ce n'est pas pour vos plaisirs.

Par M. DORAT.

EPIGRAMME

Contre un Auteur bavard & gourmand.

INSPIRÉ par son appétit ,
 il plaît , amuse , divertit ;
 le matin , lit son répertoire ;
 le soir , à table , emplit son sac :
 son esprit est dans sa mémoire ,
 & son cœur dans son estomac.

PIRON.

A HORTENSE.

POURQUOI crier à l'inconstance
 quand ma flamme se refroidit ?
 De moi vous vous plaignez, Hortense,
 moins par amour que par dépit
 Vous vous abusez, ce me semble,
 en murmurant de ce retour :
 croyez-moi, le Temps & l'Amour
 ne font pas long-tems toute ensemble.
 Eh le moyen qu'un foible enfant,
 tout semblable au peuple naissant
 que par la lisière on promène,
 puisse, sans bientôt perdre haleine,
 suivre les pas de ce géant
 d'une vigueur inépuisable,
 dont le sarret infatigable
 jamais ne s'arrête en marchant !
 L'Amitié, plus forte au contraire
 que le jeune essaim des Amours,
 faite aux voyages de long cours,
 ne demeure point en arrière ;
 elle suit l'agile vieillard,
 & bien avant dans la carrière,
 marche plus ferme qu'au départ.
 De compagnie & sans murmure,
 allons tout trois avec le Temps,

sans crainte de més-aventure ;
 les chemins sont moins attrayans :
 mais la route est beaucoup plus sûre.

Par M. LEMIERRE

L'AMANT DU SIÈCLE.

PRES d'une Belle, on affecte un air tendre ;
 on rit, on pleure, on feint le sentiment ;
 sa voix est fausse, on se plaît à l'entendre,
 & d'un défaut on fait un agrément :
 en est-on las ? on quitte brusquement ;
 en moins de rien, l'affaire est terminée :
 c'est une énigme, elle amuse un moment ;
 mais tout est dit quand on l'a devinée.

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

AU DUC LÉOPOLD ET A MADAME LA DUCHESSE DE LORRAINE.

En leur présentant la Tragédie d'ŒDIPÉ.

O vous, de vos Sujets l'exemple & les délices,
 vous qui réglez sur eux, en les comblant de biens,
 de mes foibles talens acceptez les prémices :
 c'est aux Dieux qu'on les doit, & vous êtes les
 miens.

Par feu M. DE VOLTAIRE.

A MADEMOISELLE **,

*En lui donnant des Tableaux dont la
devise étoit : l'Amitié.*

C'EST l'Amitié qui vous les donne ;
c'est elle-même, en vérité !
car pour l'Amour, je l'abandonne :
le cruel m'a trop maltraité,
pour que jamais je lui pardonne.
Je n'aime plus que d'amitié,
mais d'amitié vive, constante,
jalouse, inquiète, brûlante :
les vrais Amans me font pitié.
Jeune Iris, aimez-moi de même :
en me payant d'un tel retour,
vous ferez mon bonheur suprême :
je vous dispense de l'amour.

Par M. ROYOU.

VERS SUR M. FRANKLIN.

SA vertu, son courage & sa simplicité
de Sparte ont retracé le caractère antique ;
& cher à la raison, cher à l'humanité,
il éclaira l'Europe, & sauva l'Amérique.

Par M. D'ALEMBERT.

A MADAME DE ***,

Qui m'avoit demandé les Nuits d'Young.

DANS la saison des plus beaux jours,
tu demandes des nuits funèbres !
Est-ce aux Graces, est-ce aux Amours
à s'envelopper de ténèbres ?
Toi, que j'entends avec transport,
que je vois toujours plus jolie,
peux-tu me parler de la mort,
quand tu me fais aimer la vie ?
Laisse Young aux vieilles vertus,
à la laideur qui devient sage :
le triste Young n'est à l'usage
que de ce qui n'existe plus.
Toi, tu dois prendre pour bréviaire
les aimables leçons des Jeux,
passer tous tes jours à nous plaire,
& tes nuits à nous rendre heureux.

Par M. DOIGNI.

EPITAPHE D'UN BUVEUR.

C'EST dont tout l'emploi, jusqu'au dernier
soulpir,
fut d'aller à la cave, & puis d'en revenir.

ROMAN CÉ:

O LIT charmant, où ma Myrthé
dort en paix quoique sans défense,
Temple secret de la beauté,
va, ne crains rien de ma présence:
je puis trouver la volupté
au sein même de l'innocence.

Laisse-moi poser cette fleur
au chevet de ma bien-aimée;
qu'elle en respire la fraîcheur,
& qu'une vapeur embaumée
prête une nouvelle douceur
à son haleine parfumée!

O sommeil! laisse moi jouir
du calme heureux où tu la plonges;
laisse mon image s'unir
aux tendres erreurs de ses songes;
& que sans avoir à rougir,
elle se plaise à leurs mensonges!

Mais quel transport en ce moment
agite son ame attendrie?
Dieux! pour qui ce soupir charmant
qui meurt sur sa bouche fleurie!

O ma Myrthé ! c'est ton amant
qui fait ta douce rêverie !

Que tu dois me voir amoureux
dans ce songe qui te caresse !
Mais un songe , au gré de mes vœux ,
te peindroit-il donc ma tendresse ,
lorsque moi-même je ne peux
t'en exprimer toute l'ivresse ?

Si , jusqu'au retour du soleil ,
baigné de l'air qu'elle respire ,
j'osois ici de son sommeil
partager l'aimable délire !
si je pouvois , à son réveil ,
surprendre son premier sourire !

Mais non , de ces vœux indiscrets
loin de moi l'ardeur égarée !
Dors ma Myrthé , repose en paix ;
qu'en cette retraite sacrée
tout soit pur comme tes attraits ,
timide comme ta pensée !

S'il m'en coûte quelques soupirs
à m'attacher de ta présence ,
je n'y perds pas tous mes plaisirs :
sans offenser ton innocence ,
j'emporte avec moi mes desirs ,
Et les douceurs de l'espérance.

Par M. BERQUEN.

A MONSIEUR B***.

QUE, rival du Dieu de la Thrace,
 Maillebois, menant nos Soldats,
 leur fasse gaîment, sur ses pas,
 braver le soleil & la glace;
 que sa vive & prudente audace
 sache épier l'occasion,
 asséoir un camp, marquer la place,
 où, réduit à l'inaction,
 l'ennemi doit demander grace,
 & qu'unissant tous les talens,
 il fasse encor des vers charmans,
 dignes de Catulle & d'Horace;
 que Buffon, planant dans les cieux,
 & déchirant d'une main sûre
 le voile épais qui, pour nos yeux,
 cache si long-tems la Nature,
 parle d'elle comme les Dieux:
 je fais honorer le génie
 dans Maillebois & dans Buffon;
 j'applaudis au nerveux Piron
 dans sa belle Métromanie;
 j'admire Voltaire, & je dis:
 Voilà les dignes favoris
 de la Déesse de mémoire;

voilà les beaux noms que la gloire
place parmi ses noms chéris.

Entre eux & moi, quelle distance !
Comme rimeur, comme guerrier,
c'est bien la gloire que j'encense :
mais pour un obscur Officier
végétant d'après l'Ordonnance,
pour un Auteur, sans conséquence,
de quelque ouvrage familier,
pretendre à son double laurier,
ce seroit double extravagance.
N'y pouvant atteindre, je prends
le parti de l'insouciance.

Aux douxes erreurs du printemps
j'abandonne mon existence
Sans ambition, sans tourmens,
voyant un jour si vi par l'autre,
je lis des livres du vieux tems,
& je fers des beautés du nôtre.

*Par M. le Chevalier DE ***.*

I N S C R I P T I O N

Pour le Portrait de Dom CALMET.

DES Oracles sacrés que Dieu daigne nous rendre,
son travail assidu perça l'obscurité
il fit plus, il les eut avec simplicité,
& fut, par ses vertus, digne de les entendre.

Par M. DE VOLTAIRE.

T E N S O N (1).

*Peines d'amour valent - elles mieux
qu'amour sans peines ?*

GENS qui aimez , ne croyez que je blâme
le doux plaisir qu'on reçoit de la dame ;
ains au contraire , & fiez vous à moi ,
plaisir est bon ; sa pointe a ne sa s quoi
qui fait grand bien : si faut-il qu'on l'aiguise ;
de tems en tems pour qu'il ne reste coi ;
pour que l'ami puisqu'il faut que le dise ,
mieux éveille , soit plus ferme en sa foi.
Voyez vous pas qu'après mainte entreprise ,
menu chagrin , soupir , trouble inquiet
donne au plaisir petit goût aigrelet
qui va doublant saveur & friandise
aux jeux d'amour ? Les loyaux amoureux
ne sont toujours des foudres d'éloquence ;
vient trop tôt l'heure où cessent les grands jeux :
si n'excellez en une autre science ,
pavor mortel , asso-pissant vos feux ,
va dos-à-dos , vous engourdir tous deux.
Le lendemain , sans faute , on recommence ,
je le fais bien ; mais quand pour être heureux ;

(1) Les Tenons étoient des questions sur l'amour que les
Troubadours se propoioient les uns aux autres.

vouloir suffit , foible est la suffisance.

Amour sans peine est une eau sans courant ;
Satiété , sur ce lac immobile ,
plaisir appelle , & bâille en soupirant ;
c'est là qu'hymen , des vrais biens ignorant ,
donne un baïser silencieux , tranquille ,
que sa moitié , d'un air indifférent ,
sans se bouger , par bienséance rend ,
cédant au soin de grossir sa famille ,
ceci posé que flambeau d'hymen brille.

Bien est-il vrai qu'heureux en mon été
suis devenu plus que n'avois été.
Le cœur n'eut part a mes premières armes.
Ne cherchois guere , en servant la beauté ,
que le plaisir de conquérir ses charmes ;
mais quand ma mie eut mon cœur arrêté
dedans ses lacs , y mêlant les alarmes ,
les durs combats d'amour bien agité ,
à la douceur de répandre des larmes ;
tant me fus gré de ma captivité ,
tant y trouvai d'amiables prémices ,
que de ce jour , pour moi plein de délices ,
plus ne voulus plaisir sans volupté.

E N V O I.

DEUX jours y a qu'Amour , en sa colere ,
à moi , pauvre , tout plaisir a ôté ,
& si n'oppose à sa grand' cruauté

que bon vouloir de toujours lui complaire.
 Las ! sans mourir, un long-tems ne puis guere
 porter le faix d'ennuis dont suis chargé ;
 mais n'accusez , du tout , celle que j'ay ,
 à mon endroit, trouvé dure & amere ;
 car , voyez-vous, s'il pouvoit pis me faire ,
 encor dirai-je : Amour, bien obligé !

Par M. DE SAUVIGNY.

EPITAPHE DE LEKAIN.

IL est mort , ce sublime Acteur
 qui doit vivre à jamais chez la race future,
 qui fit long-tems combattre & l'Art & la Nature ;
 lutte pénible, où l'Art seul fut vainqueur.
 De ses propres lauriers il couronna sa tête ,
 ô Melpomène ! il arracha le prix
 qu'à tes amans la gloire apprête ,
 & malgré toi, ton sceptre en ses mains fut remis :
 si par droit de naissance , il ne l'a point acquis,
 il l'obtint par droit de conquête.



LE BON PERE.

Des trois fils ignorant le destin,
 un Villageois, vieux sans être plus sage,
 alla consulter un Devin,
 lequel, après les mots d'usage
 dont on invoque le Malin,
 lui dit: L'aîné soutiendra sa famille;
 c'est un riche Beneficier.

Pour le second, sa figure gent ile
 de Laquais l'a fait Sous-Fermier:
 mais du cadet le sort est moins prospère;
 il est pendu: c'est vous en dire assez.
 Benî soit Dieu, s'écria le bon pere!
 enfin les voilà tous placés!

Par M. le Chevalier DE LA LOGE.

V E R S

*Sur l'arrivée imprévue de M. DE VOLTAIRE
 à Paris, le 10 Février 1778.*

QUELLE fête au sacré vallon!

Platon & Demoithène (1),

Plutarque, Eschile, Homère, Euclide, Anacréon,
 tous sept, au même jour, sont entrés dans Athènes,

(1) Le vengeur des Calas.

LE TEMS NE FAIT RIEN A L'AFFAIRE,

C O N T E.

A MONSIEUR LE C. DE ***.

DE mon Apollon scrupuleux,
 vous sifflez la mauvaise honte.
 Sans craindre un renom scandaleux,
 vous voulez que je vous raconte
 certain trait un peu graveleux...
 Si vous prenez sur votre compte
 tous les détails trop périlleux,
 à la bonne-heure, mon cher Comte !
 De nos Critiques sourcilleux,
 l'an passé, l'esprit chatouilleux
 s'offensa d'un mal'heureux conte ;
 mais, contre leur goût vétilleux,
 vous protégez mes contes bleus :
 j'aspire au succès, & j'y compte.

Au jeu d'amour, Suzon se plut...
 si bien que de son imprudence,
 & sur-tout des suites qu'elle eut,
 enfin à son père, il fallut
 que Suzon fit la confidence.
 Comment lui dire son tourment ?
 comment avouer à son père
 le péché d'avoir un amant,
 & le pardon qu'elle en espère ?

Le doux péché dont il s'agit
 n'est point durout pénible à faire ;
 le dire, c'est une autre affaire :
 c'est de l'aveu que l'on rougit.
 De la fillette embarrassée ,
 le père , en homme très-instruit ,
 conçut aussi-tôt la pensée.
 « Dites-moi donc , jeune insensée ,
 » par qui votre cœur fut séduit ?
 » — Hélas ! c'est par un Militaire.
 » — Un Militaire ! ô ciel ! comment
 » souffriez-vous que , sans mystère ,
 » il pût vous parler seulement ?
 » — J'étois rêveuse & solitaire
 » Il avoit un esprit charmant.
 » — Que vous dit-il ? — Hélas ! mon père ,
 » il ne m'a parlé qu'un moment :
 » mais comme il m'a bien fait entendre
 » que pour moi seul il étoit tendre !
 » — En écoutant un tel vaurien ,
 » à quoi ne doit-on pas s'attendre ?
 » Après Ne vous dit-il plus rien ?
 » — Il se tut . . . Mais je vous avoue
 » que son silence parloit bien !
 » Il prit un baiser sur ma joue ,
 » baiser de feu qui me coula
 » dans les veines , qui me brûla ,
 » en un mot , qui . . . m'enforcéla.
 » — Mais , ma fille , de ce trait là ,
 » il falloit prévenir la ruse ,

» & s'enfuir. — Le cœur me manquoit.
 » — Ta, ta, ta, ta! la belle excuse!
 » Quand on écoute un freluquet,
 » c'est le cœur toujours qu'on accuse.
 » Le cœur fait tout... Sexe coquet!..
 » Mais comment de ce cœur débile
 » triompha ce vainqueur habile?
 » se borna-t-il à son caquet?
 » — Je sentis sa main peu discrète
 » s'égarer sous ma collerette.
 » — Et la très docile Suzon,
 » loin de blâmer la trahison....
 » — Las! j'avois perdu la raison.
 » Je ne fais pas ce qui fut cause
 » que je tombai sur le gazon.
 » — Après! poursuivez donc. — Je n'ose.
 » — Ah! ma fille! ah! mon pauvre enfant!
 » Est-ce ainsi que l'on se défend?
 » Sans doute il cueillit votre rose ».
 A ces mots, Suzon se troubla
 d'un air encor plein d'innocence,
 & le confident calcula
 la valeur de la réticence.
 Puis, rougissant avec décence :
 « Hélas! mon père, quel remord
 » pour une faute si légère,
 dit enfin la simple bergère?
 » une minute fit son tort.
 » Il ne faut pas qu'on l'exagère :
 » sa volupté fut passagère,

» & son feu s'éteignit d'abord.
 » Ah! ah! reprit l'autre en colère,
 » il paroît qu'à ce jeu si cher,
 » vous preniez goût! rien n'est plus clair...
 » Mais voyez la fine commère!
 » elle auroit voulu que l'affaire
 » durât tout un quartier d'hiver.

Par M. F. D. N.

ÉPIGRAMME

*Contre un jeune-homme qui affectoit
un savoir pédantesque.*

EH! mon ami, pourquoi m'affaïner
 d'un savantisme informe & ridicule:
 Savant sans barbe & pédant sa fêrûle,
 plaîre à vingt ans vaut mieux qu'endoctriner:
 tous les talens, hors celui de se taire,
 vous sont acquis mais sachez qu'en tout tems,
 un Ecoïer, même sexagénaire,
 me deplait moins qu'un Docteur de vingt ans.

Par M. IMBERT.



L'AMOUR A LA MODE.

Air de M. Albanese, noté N^o. 1.

JE viens de quitter ma Cloris
pour reprendre Glycère,
Cloris en jette les hauts cris :
je ne saurois qu'y faire
On est bien en règle, je crois,
lorsque, pour une Belle,
on a brûlé quatre grands mois
d'une ardeur éternelle.

Je veux lui donner mon ami
jeune & beau comme un ange ;
Glycère lui rend son mari,
Cloris gagne à l'échange :
mais rien ne peut calmer l'humeur
de cette Beaute fière,
à qui j'ai ravi la douceur
de rompre la première.

J'ai su la prévenir d'un jour ;
demain j'avois mon compte :
car déjà sur un autre amour,
elle avoit un à-compte.
Que dans trois mois, mon successeur

la quitte , ou qu'on le chasse ,
peut-être aurai-je le bon cœur
de reprendre la place.

Voilà comme on aime aujourd'hui !
c'est la grande méthode.
Le bon ton écarte l'ennui
d'une intrigue à la mode.
Le cœur bientôt las de jouir ,
languit dans la constance ;
l'amour n'est pas fait vieillir :
son bel âge est l'enfance.

Par M. DE CAILLI.

EPIGRAMME.

DU Financier Rondon le destin est-il beau ?
L'or à grand bruit roule sur son bureau.
Item , fillette en chambre , au logis belle femme ,
vin des Dieux dans sa cave , excellent cuisinier ,
troupeaux de beaux esprits pour le désennuyer :
que lui faut-il de plus ? Une ame.



A M. DE VOLTAIRE,

Sur son arrivée à Paris.

O TOI qui de la Seine enfin comblant les vœux,
 reparois sur les bords honorés par tes veilles,
 toi dont ma lyre osa, pour le sang des Corneilles,
 implorer le cœur généreux;
 Phénix qui renaiss de ta cendre,
 étonnement du monde, honneur du nom Français,
 Voltaire, ne cesse jamais
 de nous plaire & de nous surprendre !
 Ces quatre-vingts hivers dont tu braves le faix
 semblent, expiant tes succès,
 moins te vieillir que te défendre.
 Oh ! qu'avec tant d'éclat la vieillesse a d'attraits !
 & qu'il te sera doux, aux jeux de Melpomène,
 de voir Aménaïde en pleurs
 intéresser à ses douleurs
 les larmes de ta jeune Reine !
 Les Graces triomphant sur le trône des lys,
 ont ramené les Arts à la Cour de Louis.
 Partage avec Buffon le Temple de mémoire;
 les Muses t'ont donné la gloire :
 Jupiter désarmé te donne encor la paix.
 Sous tes lauriers, la foudre expire ;
 l'Envie, elle-même, t'admire,

& la Parque étonnée a suspendu ses traits.

Mais ne vas point troubler ta joie & nos hommages,
ni de tes ennemis éveiller les fureurs:

va, ce n'est qu'aux bienfaits à venger les grands
cœurs.

Dans la coupe des Dieux, bois l'oubli des outrages;
d'un paisible couchant goûte enfin les douceurs:

que ton astre à nos yeux y brille sans nuages!

que tes derniers rayons, plus chers à nos rivages,
n'y fassent naître que des fleurs!

Par M. LE BRUN.

EPIGRAMME.

MADAME Hortense étant au bal,
tomba l'autre jour en foiblesse:
le grave Ortoux dit que son mal
étoit un signe de grossesse
Quelqu'un reprit: y pensez-vous?
Depuis deux ans est mort l'époux,
de cette veuve si gentille
Excusez, dit Monsieur Ortoux!
je croyois Madame encor fille.



L'OURS ET LES ABEILLES,

F A B L E.

JADIS, dans le creux d'un rocher,
la République des Abeilles,
dont chacun vante les merveilles,
avoit établi son rucher :
l'homme n'osoit en approcher.

Un Ours aux environs avoit son domicile,
& sous sa domination,
la République étoit tranquille.

On mit un jour en proposition
de payer à Son Excellence
l'honneur de sa protection.

Mais qu'offrir en reconnoissance ?

On n'avoit que du miel : le miel fut présenté ;
les Ours en font friands : le don fut accepté.

Le Seigneur à son tour leur promit, & pour cause ;
de les défendre envers & contre tout :
le miel étoit fort de son goût.

Il pria l'an suivant qu'on redoublât la dose,
& jura de sa part de redoubler de soins.

On se rendit à sa demande.

Lorsqu'un Prince nous prie, on sent bien qu'il
commande.

Tous les ans de nouveaux besoins
faisoient toujours doubler l'offrande.

La famille de l'Ours, plus heureuse & plus grande,
augmentoit chaque jour sa consommation.

Le protecteur mourut ; c'étoit l'occasion
de s'affranchir du droit d'aubaine.

Mais l'Ours qui succéda, du tout bien informé,
leur demanda pour son étrenne,

& comme ci-devant, le don accoutumé.

Le refuser, c'eût été lui déplaire.

Il arriva qu'un tems contraire
fit manquer la recette & la provision.

A Son Altesse, on fit des remontrances ;

on allégua les circonstances ;

on s'excusa sur la saison :

mais l'Ours n'entendit pas raison,

& sans épargner la menace,

il crut faire beaucoup de grace

de se relâcher de moitié,

attendu leur malheur qui lui faisoit pitié

Par M. l'Abbé GUICHELLET.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW,

*Chambellan de l'Impératrice de Russie, sur son
Epître à Ninon.*

L'AMOUR, Epicure, Apollon
ont dicté vos vers que j'adore ;
mes yeux ont vu mourir Ninon,
mais Chapelle respire encore.

Par feu M. DE VOLTAIRE.

V E R S

*Faits à seize ans , à une femme qui m'appelloit
l'Enfant.*

POURQUOI donc , belle Eglé , me reprocher mon
âge ?

Et ma jeunesse est-elle un défaut si choquant ?
L'amour , plus d'une fois , d'un enfant fit un sage ,
& d'un sage un enfant.

Il est un Dieu fripon , d'une figure aimable ,
qui soumet l'univers à son char triomphant ;
vous le savez , Eglé , ce Dieu si redoutable
n'est aussi qu'un enfant.

Quoi ! contre mes seize ans vous êtes prévenue !
A cet âge , un ami peut-il être méchant ?
Son cœur est vierge encor , son ame est ingénue ;
enfin c'est un enfant.

S'il lui faut un mentor , il vous donne la pomme :
de plaire , de charmer montrez-lui l'art brillant ;
par un miracle heureux , daignez en faire un homme :
il est las d'être enfant.

Maiss'il osoit cueillir , aux bosquets de Cythere ,
ces fleurs qu'amour fourage & que l'hymen defend !

Ne vous alarmez pas : eh que pourroit-il faire ?
 Hélas ! c'est un enfant.

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

A MADAME DE PONS,
 INTENDANTE DE MOULINS,

Qui lonoit les Vers de l'Auteur.

COMBIEN j'aurois d'orgueil, si je voulois vous
 croire !

Mais j'aspire au bonheur. Adieu la vanité !
 adieu le Temple de mémoire !

adieu les grands vers pour la gloire !

J'en ferai de petits pour l'Amour, la Beauté,
 pour la Beauté naïve, & sensible, & touchante ;
 qui daigne à des attrait unir de la douceur,
 n'a pas une vertu qui ne soit indulgente,
 ouvre des yeux charmans, pourroit ouvrir un cœur ;
 mais le ferme à l'Amour, sans être indifférente.

D'après le portrait que voici,
 vous voyez à combien de titres,
 aimable Nymphe de Ranci,
 vous avez droit à mes Epîtres.

Par feu M. le Marquis DE PEZAY.

STANCES A M. DE LA HARPE,

*Au sujet de sa Critique du Discours sur les dégoûts
de la Littérature (1), inséré dans l'Almanach
des Muses de l'année dernière.*

J E m'applaudis de ma colere ;
votre réponse en est le fruit ;
elle m'honore, elle m'instruit :
doublement elle doit me plaire.

Sans doute , en mon premier accès ,
j'ai pu trop vite vous maudire :
un Plaideur qui perd son procès
de la Justice ose médire.

Sur votre extrait , si j'ai pris feu ,
ce feu s'évapore en fumée :
mais la poule la mieux plumée
a le droit de crier un peu.

(1) *M. de la Harpe* , alors Auteur du *Journal de Politique & de Littérature* , ayant reproché à *M. François de Neufchâteau* d'avoir mis en vers dans ce Discours quelques idées d'une lettre de *M. de Voltaire* , *M. François* avoit répondu que ces idées étoient du nombre de celles qui appartiennent à tout le monde , & qu'il étoit cruel de le voir ainsi déplumé. *M. de la Harpe* répliqua qu'il n'avoit pas entendu déplumer l'Auteur , mais montrer les surprises que sa mémoire avoit faites à son imagination. *M. François* reçut cette lettre explicative le 27 Février , à huit heures du matin , & avant dix heures , les stances ci-dessus étoient parvenues aux Auteurs du *Journal de Paris*.

Ma pauvre Muse mal vêtue
se voit par vous déshabiller ;
en public vous la mettez nue . . . ?
sa pudeur a dû batailler.

Sitôt que sa plainte vous touche ,
d'un mot vous calmez son courroux.
Elle n'ouvre aujourd'hui la bouche
qu'afin de se louer de vous.

Que ses atours , vrais ou postiches ,
relevent ou non ses appas :
eh , mon Dieu ! ne nous battons pas
pour rattrapper des hémistiches.

Songez-un peu combien de fots
siroient d'une guettré aussi fote :
on a tant ri de ce héros
qui vouloit s'avoir sa culotte.

Vous parlez de propriété :
c'est un grand mot ! mais je m'oppose
à ce qu'un grand mot soit cité ,
lorsqu'il s'agit de peu de chose.

Les Voltaires, les Saint-Lamberts
posséderont-ils moins leur gloire ,
quand ma recéleuse mémoire
leur aura pris trois demi-vers ?

Si ce larcin considérable

allarme le sacré Vallon ,
aux pieds de ces fils d'Apellon ,
je veux faire amende honorable.

Mais vous-même , aux pieds de Regnier (1),
vous viendrez , mon cher Aristarque ,
comme voleur de plus de marque ,
vous mettre à genoux le premier.

Donnez-moi l'exemple , de grace ;
soyez au Pinde de mon Fat on ;
si je vous suivois à la trace ,
je me croirois un bon larron.

Sur ce talent , chacun se fonde ;
chacun vit d'emprunt aujourd'hui :
il n'est point de fortune au monde ,
sans quelque peu de bien d'utui.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

E N I G M E.

ENFANT de l'Art, enfant de la Nature ,
sans prolonger les jours , j'empêche de mourir :
plus je suis vrai , plus je fais d'imposture ,
& je deviens trop jeune , à force de vieillir.

Par J. J. ROUSSEAU.

Le mot se trouve à la Table.

(1) M. François avoit observé que M. de la Harpe , dans un endroit de sa Critique , ne faisoit que redire en prose ce que Regnier le satyrique avoit dit autrefois en vers.

X M N L L E.

Doux Zéphirs, quittez ces feuillages ;
 Cessez vos jeux, petits Oiseaux ;
 Vous , sans bruit , loin de ces rivages ,
 Bergers , emmenez vos troupeaux.
 Jeux dévorans du jour , mourez dans ces ombrages ;
 au fond de vos rochers , dormez , bruyans Echos ;
 seul & de loin caché sous la verdure ,
 Chantre amoureux des bois , gazouille ta chanson ,
 & toi qui baignes ce gazon ,
 frais Ruisseau , suspens ton murmure ;
 que tout repose en la Nature :
 Philis repose en ce vallon.

Par M. BERQUIN.

EPITAPHE D'UN PROCUREUR ;
IMITATION DE STROZZA.

Ci gît un Procureur , qui , le seul au Palais ,
 au titre d'honnête-homme eut le droit de prétendre.
 Passant , viens honorer sa cendre ,
 si tu fais toutefois ce que c'est que procès :
 si par hasard tu l'ignorais ,
 que Dieu te garde de l'apprendre !

Par M. SIMON.

A C A T U L L E (1).

N o n pas à celui des Romains ,
 qui , le plus fripon de sa Ville ,
 alloit dupant entre deux vins
 Juventia pour Hypsithile ,
 & , dans des réduits clandestins ,
 arrangeant d'amoureux quadrilles ;
 faisoit des soupés libertins
 avec des garçons ou des filles ;
 non pas à ce gentil Payen ,
 mal venu des prudes Romaines ,
 à cet agréable vaurien
 qui , l'héritier des goûts d'Athènes ,
 imitoit Socrate en tout bien ,
 à ses desirs lâchoit les rênes
 dans ses caprices familiers ,
 & de ses amours cavaliers
 immortalisa les fredaines :
 mais à ce Catulle Français
 qui , menant une sainte vie
 dans le bon chemin désormais ,
 a pris une femme jolie
 qu'il adorera tout exprès
 pour dérouter la calomnie ;
 au Catulle enfin d'aujourd'hui ,

(1) Cette piece , faite à l'occasion du retour de M. de
 Voltaire à Paris , a été horriblement défigurée dans les
 recueils où elle a paru ; la voici telle que l'Auteur l'avoue ,

qui , par ses mœurs & par son style ,
 fera digne , en logeant Virgile ,
 de monter au Pinde après lui.
 Qu'on ne vante plus le Parnasse
 de Monsieur Titon du Tillet ;
 c'est à vous qu'il faut rendre grace ,
 c'est chez vous à présent qu'il est.

Ainsi donc nos vœux & les vôtres
 par leur ardeur l'ont décidé :
 le vieillard illustre a cédé ;
 ce grand homme enfin est des nôtres !
 Au lieu de ce Jurat vanté ,
 qui , représentant son génie ,
 en a la hauteur infinie ,
 la brillante variété ,
 & de qui la tête chenue
 va braver avec majesté
 les foudres roulans dans la nue ;
 au lieu de ce lac , dont les vents
 respectent l'onde & le rivage ,
 & qui , par ses flots imposans ,
 sembloit lui retracer l'image
 du cours glorieux de ses ans ,
 déjà paroissent à sa vue
 tous les états & tous les rangs ,
 des curieux , petits ou grands ,
 la tumultueuse cohue ,
 nos Socrates , nos élégans ,
 nos Abbés , les deux Comédies ,

les deux Opéra s'embrassans ,
 les sectes feignant d'être amies ,
 l'admiration en camail,
 en jupe , en froc des amphibies
 l'air gauche , l'esprit en travail ,
 en un mot , Paris en détail ,
 & la foule de nos génies.

Je crois pourtant qu'il faut au moins,
 en lui sauvant quelque audience ,
 épargner à sa bienveillance
 l'importunité , l'affluence
 de cent inutiles témoins ,
 qui , fatiguant sa complaisance ,
 lui donneroient , malgré leurs soins ,
 dix ans de plus par leur présence.

Pour moi , tenez , je vous le di ,
 à ses yeux je n'ose paraître :
 j'ai la frayeur d'un étourdi
 qui fit quelque niche à son Maître.
 Mais c'est un fâcheux souvenir :
 si j'eus des torts , chut ! passons vite :
 c'est à lui qu'il faut revenir :
 gloire soit aux bords qu'il habite !
 S'il voit parmi nous des excès
 de sottise & d'insuffisance ,
 des politiques sans projets
 & des érudits sans science ,
 des femmes , Docteurs en plumets ,

& des maris sans conséquence ,
 & des ridicules tout frais ,
 & les jeux d'une longue enfance ,
 qui vont nous berçant pour jamais ,
 il peut y voir en récompense
 les plus agréables objets :
 une Nymphé qui , sur les traces ,
 fixant les ris & les vertus ,
 suspend la guirlande des Graces
 au trône d'un jeune Titus ;
 un Ministre de qui l'adresse
 fait embellir la vérité ,
 de fleurs couronne la vieillesse ,
 & du tems trompant la vitesse ,
 assaisonne encor la sagesse
 de quelque grain de volupté ;
 ce Genevois enfin , cet homme ,
 qui , loin de plier sous le faix ,
 du Souverain est l'économe ,
 pour être celui des Sujets ,
 & qui , ferme en ce qu'il projette ,
 integre au milieu d'un trésor ,
 regle le cours d'un fleuve d'or ,
 sans en distraire une paillette.
 Ces Philosophes citoyens ,
 nés pour instruire ou faits pour plaire ,
 sauront , dédommageant Voltaire ,
 le rendre indulgent à ces riens
 d'un peuple encore à la légère.
 Quant à lui , puisse-t-il gaîment

livrer son ame toute entiere
 au plus heureux enchantement ;
 sans que la gloire & son tourmen .
 troublent la fin de sa carrière !
 Nous rappelant Alain Chartier ,
 cet Orateur digne d'envie ,
 & très-malin de son métier ,
 puisse-t-il un jour sommeiller
 dans quelque coin de galerie ,
 & là , recevoir un baiser
 d'une bouche fraîche & jolie
 qui veuille le récompenser
 de son éloquente magie ,
 du don de peindre & de penser ,
 & d'être un Dieu pour sa patrie !
 Puisse-t-il enfin , à pleins flots ,
 puiser aux sources de Jouvence
 l'oubli des ans , l'oubli des maux ,
 se renouvelier pour la France ,
 cueillir le fruit de ses travaux ,
 & rendre aux vœux d'une autre Athene ,
 de lui justement occupés
 dans le Sophocle de la scène
 l'Anacréon de nos soupés !

Par M. D O R A T.



BOUQUET DE MA FILLE

A SON PERE.

JE viens vous demander un service important :
ne me refusez pas. Le jour de votre fête ,
daignez , mon cher papa , m'écouter un moment ,
avant que de ces fleurs je pare votre tête.

Un jeune cœur , un jeune Agneau ,
voilà tous mes biens dans le monde.

Pour celui-ci , dans le hameau ,
soir & matin je fais la ronde ;
car cet Agneau fait mon bonheur ,
& je crains le loup ravisseur.

Mais on m'a dit qu'une Bergère ,
dont le cœur est tendre & sincère ,
doit moins redouter le danger
du loup cruel que du Berger.

Comment donc me tirer d'affaire ? . . . :

Papa , venez à mon secours ;
je veux bien aller tous les jours
garder l'Agneau dans le bocage :
mais prenez le cœur pour toujours ;
garder les deux , c'est trop d'ouvrage.

Par Madame la Marquise DE LA FÉRANDIERE.



F R A G M E N T .

*D'un Discours en vers sur l'Histoire, lu à
l'Académie Française le 19 Janvier 1778.*

(*Après avoir peint Tacite qui gémissoit des maux de
sa patrie en les décrivant, le Poëte-Historiographe
poursuit ainsi :*)

QU'IL est loind'éprouver cette douleur profonde,
l'Ecrivain qui ne voit dans les fastes du monde
qu'un tableau qu'embellit le crime & le malheur !
La postérité calme est pour lui sans couleur.
L'Innocence & la Paix n'ont plus rien d'énergique ;
il lui faut , pour briller , quelque revers tragique ,
quelques grands criminels , pour le peindre à
grands traits.

Un regne heureux échappe à ses regards distraits.
Que feroient ses pinceaux d'une mer sans orages ?
Il lui faut des écueils , il lui faut des naufrages.
L'Univers gémit de l'Aurore au couchant :
qu'importe ! le spectacle en sera plus touchant.
Oui , triomphe , barbare , au signal des batailles !
peins-les du genre humain, ces grandes funérailles ;
va, comme les Vautours, t'en repaître à loisir :
je ne t'envirai point cet horrible plaisir.
Tranquillement assis sous l'Olive sacrée ,
je dirai le retour de Thémis & d'Astée ;
je peindrai sous le chaume un Roi consolateur

ranimant d'un regard l'humble Cultivateur ;
 & des champs à la Cour revenant plus sensible ;
 je le peindrai modeste , indulgent , accessible ,
 simple & bon , retraçant à son Peuple chéri
 l'image de son pere ou celle de Henri ,
 ennemi de l'orgueil , ennemi du mensonge ,
 des erreurs de son âge écartant le vain songe ,
 fouriant aux plaisirs , sans jamais un instant
 se dérober pour eux au devoir qui l'attend.
 On verra la bonté consultant la sagesse ,
 la vigilance active éclairant la jeunesse ,
 aux abus réprimés l'ordre opposant ses loix ,
 l'économie enfin , ce grand bienfait des Rois ,
 de l'intrigue vénale écartant les amorces ,
 & rendant à l'Etat sa splendeur & ses forces.
 Ah ! qu'il soit en défense & qu'il soit en repos !
 la paix aura sa gloire , elle aura son héros
 O flatteurs ! ô méchans ! ô séducteurs funestes !
 respectez le plus cher de tous les dons célestes ,
 & tremblez de corrompre un cœur tel que le sien ;
 un cœur qui ne respire & ne veut que le bien.
 Vous épiez , cruels , un moment de foiblesse ,
 pour l'attirer au sein d'une indigne mollesse ,
 & lui persuader qu'au gré de ses desirs ,
 tout ce qui l'environne est fait pour ses plaisirs ;
 que l'empire est à lui , qu'il n'est point à l'empire ,
 & que , pour un seul homme , un peuple entier
 respire.

S'il ne veut qu'être juste & par-tout révé-
 ré , par de sages loix , son regne est tempéré ,

s'il a pu se résoudre à fermer sur ses traces
 le gouffre dévorant des faveurs & des graces ,
 mesuré dans ses dons , éclairé dans ses choix ,
 il n'est plus à vos yeux au nombre des grands Rois.
 Je fais que la faveur est votre heureuse étoile ,
 que le vent du crédit enfile seul votre voile ,
 que l'épargne sur-tout vous afflige & vous nuit :
 ce n'est qu'aux malheureux qu'en revient tout le
 fruit ;

& vous, sur qui le faste aura plus d'influence,
 vous en faites aux Rois un devoir de décence :
 les abus sont vos droits. & vous les défendez.
 Malheur au Souverain que vous persuadez !

C'est donc vous que j'observe avec inquiétude :
 d'éclairer vos noirceurs je ferai mon étude.
 Pour miner lentement des desseins vertueux ,
 je vous verrai creuser vos sentiers tortueux ;
 je saurai démêler vos complots & vos trames ;
 je porterai le jour jusqu'au fond de vos ames.
 Et ne présumez pas qu'à des tems reculés,
 je confie en mourant vos crimes révélés :
 c'est votre âge & le mien que vous aurez pour juges :
 Je vois de près la tombe où sera mon refuge :
 dix lustres sont déjà retranchés de mes jours :
 mais ma haine vous reste, elle vivra toujours.
 Oui, c'est pour vous punir que je veux me survivre.
 Mes yeux fermés, mon ombre est prête à vous
 poursuivre ;

dans peu, demain, peut-être, on verra mes écrits
 produire au jour vos noms déshonorés, proscrits :

vos enfans les liront, vous les lirez vous-mêmes,
ces reproches sanglans, ces cruels anathêmes ;
& le Peuple en montrant l'homme injuste & sans foi,
dira : « Voilà le traître, il a trompé son Roi.

Par M. MARMONTEL.

A M. LE PRINCE DE LIGNE,

*Sur le faux bruit de la mort de l'Auteur, annoncée
dans la Gazette de Bruxelles.*

PRINCE dont le charmant esprit
avec tant de graces m'attire,
si j'étois mort, comme on l'a dit,
n'auriez-vous pas eu le crédit
de m'arracher du sombre Empire ?
car je fais très-bien qu'il suffit
de quelques sons de votre lyre.
C'est ainsi qu'Orphée en ufoit
dans l'antiquité révérée,
& c'est une chose avérée
que plus d'un mort ressuscitoit.
Croyez que dans votre Gazette,
lorsqu'on parloit de mon trépas,
ce n'étoit pas chose indiscrete ;
ces Messieurs ne se trompoient pas.
En effet, qu'est-ce que la vie ?
C'est un jour : tel est son destin.
Qu'importe qu'elle soit finie
vers le soir ou vers le matin ?

Par feu M. DE VOLTAIRE.

FLORETTE ET ROBIN (1).

CŒURS sensibles, donnez des pleurs
aux tourmens de Robin, aux erreurs de Florette,
& puisse cette Historiette
ne point présager vos malheurs !

Florette jeune & belle, & plus légère encore
captivoit un Bouvreuil qu'elle appelloit Robin.
Robin, je l'avouerai, n'avoit point l'air badin :
mais il disoit si bien *je t'aime, je t'adore !*
il le chantoit,
le répétoit
si tendrement, que notre Belle
crut long-temps qu'il disoit toujours chose nouvelle.
Florette le trouvoit charmant,
en rafoloit. l'aimoit avec idolâtrie.
Né bon, sensible & confiant,
Robin croyoit au bonheur de la vie,
par le bonheur d'un seul instant.
Pauvres amans ! c'est-là votre folie.
Vous me direz : comment n'y croire pas,
à cette erreur enchanteresse ?
Toujours auprès de sa maîtresse,
il becquetoit tous ses appas.

(1) Le sujet de cette Fable est emprunté du Journal des Dames, Décembre 1777. (Note de l'Auteur.)

Sur la bouche de sa Florette,
 il vient partager un bonbon :
 posé sur la fleur d'un pompon,
 il chante un air de serinette,
 & puis se tapit sous sa main ;
 quelquefois même dans son sein,
 l'heureux fripon trouve retraite.

Dans ces rapides jours de volupté parfaite,
 miller choisi, biscuits, baisers sur-tout,
 il étoit seul, il avoit tout.

Ainsi coule pour lui le temps de la froidure.
 Le printems, couronné de fleurs & de verdure,
 revient charmer les cœurs à la tendresse ouverts :
 par-tout l'hymne d'Amour retentit dans les airs ;
 Fauvette va chantant de bocage en bocage :

Florette entend ses doux concerts :
 soudain la tête en tourne, on veut l'avoir en cage
 Filets tendus . . . voilà Fauvette en esclavage :

Soins partagés, partagés ! dis-je bien ?
 la nouveauté partage-t-elle ?

Amour, Amour ! on dit qu'il n'en est rien.

Huit jours après, aux yeux de l'infidelle,
 le Rossignol paroît. Brillant, lesté, poli,
 il le dispute à la Fauvette :
 à qui demeurera Florette ?
 voilà le concours établi.

A qui ? vous êtes bon ! qu'importe !

En attendant,
 un Moineau franc
 se présente, & l'emporte,

Mais cependant que devenoit Robin ,
 Robin jadis si cher à la volage ?
 Las ! le dirai-je ? au printems de son âge,
 de jour en jour empiroit son destin.

C'est dommage ! il a l'ame bonne ,
 Robin Bouvreuil ! mais son chant , disoit-on ,
 est trop plaintif , trop monotone ;
 c'est toujours la même chanson ,
 toujours je t'adore , je t'aime :
 le Médecin prétendit même
 qu'il donnoit des vapeurs par ses tristes accens ;
 On auroit pu le renvoyer aux champs ;
 mais on n'y pensa point ; d'ailleurs l'oiseau sensible
 aimoit de bonne foi : comment eût-il pu fuir ?
 Sans pouvoir ni changer , ni plaïr , ni haïr ,
 il espéroit toujours possible
 qu'un regard de Florette , en lui rendant son cœur ,
 le rendroit au bonheur.

Folle attente ! vaine espérance !
 pas un coup d'œil ! l'indifférence
 méconnoît jusqu'à la pitié.

Tant d'amour & tant de constance
 ne méritoit-il pas au moins de l'amitié ?

Qu'arriva-t-il ? de Florette oublié ,
 Robin en proie à sa mélancolie ,
 ne chantant plus , jeûnant toujours ,
 touchoit au terme de ses jours.

Il alloit bientôt voir l'oiseau cher à Lesbie ,
 & cet immortel Perroquet
 qui lui fait là bas compagnie ;

près de Catulle & de Gresset ;
c'est-à-dire qu'il se mourait.

Sa sensibilité profonde

(présent cher & fatal) l'entraînoit au tombeau
lorsque la fuite du Moineau

fit songer que Bouvreuil étoit encore au monde.

Ah ! mon pauvre Robin n'en eût pas fait autant,
s'écrie alors Florette ! hélas ! il m'aimoit tant !

& j'ai pu causer son martyre !

Robin s'entend nommer . . . il voit ses pleurs ..
souple :

on court à lui . . . Dieux ! il n'étoit plus tem

Elle a beau le placer dans le plus doux asyle ,
près de son cœur . . . ah ! tout est inutile ,
larmes , regrets , soins caressans.

Il lève ses yeux languissans ,

rencontre les regards de Florette attendrie ,

& son ame , en quittant la vie ,

s'ouvre encore au *bonheur* en y trouvant l'*amour* ;

quand le cœur inconstant de sa volage amie
perd l'un & l'autre sans retour.

Par M. BÉRENGER.

A UN COMPLAISANT

TOUJOURS de mon avis ! ta complaisance
extrême


me rend ton personnage insipide , ennuyeux :

j'imagine être seul vis-à-vis de moi-même :

contredis-moi , de grace ! alors nous serons deux.

E P I T R E

A CELLE QUI SE RECONNOITRA.

 N m'avoit tant dit que l'absence
 étoit un remède assuré ;
 je l'espérois : vaine espérance !
 a bien menti qui l'a juré :
 j'en fais la triste expérience :
 mon feu, sous la cendre enterré ,
 en a pris plus de violence.
 Je t'aime encore , & t'aimerai :
 mais ce sera dans le silence :
 oui , coquette , je me tairai.
 Qui me l'eût dit ? . . . d'un air tranquille ;
 j'apprenois depuis si long-tems ,
 ou bien ton départ pour les champs ,
 ou bien ton retour à la ville ;
 qui me l'eût dit , après deux ans ?
 Tout répondoit de mon courage :
 on pouvoit prononcer ton nom ,
 sans me voir changer de visage :
 je pouvois , sans émotion ,
 chanter moi même la chanson
 qui t'accusoit d'être volage.
 De tous mes petits soins perdus ,
 j'avois vu fuir la tendre escorte ,

& mes chevaux , devant ta porte ,
 d'eux-mêmes ne s'arrétoient plus.
 Je me disois si bien moi-même
 que le froid orgueil de charmer
 étoit pour toi le bien suprême ;
 que toujours ce fut ton système
 de séduire sans t'enflammer ;
 que tu ceignois le diadème
 dans le seul espoir d'opprimer.
 Certain de mon indifférence,
 j'étois fier , mais c'étoit de loin :
 ciel ! qu'on éprouve un autre soin ,
 & qu'on est foible en ta présence !
 Un seul regard fut rallumer
 l'ardeur qui te venge & m'occupe :
 mon sort , hélas ! est d'être dupe ,
 puisque mon sort est de t'aimer.
 Hé bien , coquette ! hé bien , cruelle !
 sois plus légère que jamais ;
 chaque légèreté nouvelle
 renouvellera tes attraits :
 oui , sois perfide autant que belle ;
 ce fera l'être avec excès.
 Et moi , dans ma douleur mortelle ,
 rendre & furieux désormais ,
 captif à la fois & rebelle ,
 plein de dépits & de regrets . . .
 je n'en serai que plus fidelle.

PAR M. DORAT.

VERS

VERS A M. DE * * ,

Après avoir vu M. de Voltaire pour la première fois , lorsqu'il est revenu à Paris après trente ans d'absence.

JE l'ai vu, ce grand homme, & mes regards surpris,
avec respect contemplant son visage ,
de ce colosse de notre âge
ont encore admiré les augustes débris.
Son aspect imposant va, dans l'ombre éternelle ;
plonger les détracteurs de ses divins écrits ;
& les concerts de la troupe immortelle
de ces tristes oiseaux vont étouffer les cris.
Ainsi, quand du Soleil la clarté triomphante
aux erreurs de la nuit revient nous arracher ,
on n'entend que la voix du Rossignol qui chante ,
& le hibou court se cacher.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

QUATRAIN

Au sujet de l'Essai sur les Femmes de M. Thomas ;

PRÈS de Neckre , il étoit assis ,
lorsqu'il fit de si belles ames :
sur la Vénus de Médicis ,
il nous a peint toutes les femmes.
Année 1778.

V E R S

A M. LE PRINCE DE CONDÉ,

*Sur ce que l'Auteur ne pouvoit pas rejoindre
son Armée.*

J E vais , sur les pas de mon père ,
près de la source salutaire
qui doit lui rendre la santé.

Vous ne blâmerez point ce devoir respecté :
la Nature a droit de vous plaire.

Cependant aujourd'hui je me plains de ses loix.

Je ne puis , Monseigneur , joindre encor votre
Armée ;

je rougirois pourtant d'apprendre vos exploits
par la voix de la Renommée :
je dois en être le témoin ;

je ne veux pas vous admirer de loin.

Si vous n'étiez qu'un guerrier formidable ,
loin de vous , j'aurois moins d'ennui ;
mais quand un Héros est aimable ,
il est doux d'être auprès de lui.

Par M. le Marquis DE VILLETTE



É L É G I E.

DOUCES illusions qui suivez le bel âge,
 vous me fuyez donc pour toujours !
 J'aimois Themire ; elle est volage :
 adieu, Themire & mes beaux jours !
 Faut-il encore aimer l'ingrate qui m'oublie ?
 Eglé, Lucinde, Rosalie
 ont des vertus & des appas
 que l'infidelle n'avoit pas :
 L'hommage de mon cœur excitoit leur envie.
 Elles voudroient encor me plaire & m'enflammer ;
 mais je ne puis aimer qu'une fois dans ma vie ,
 & celle qui me trompe eut l'art de me charmer.
 Cœurs sensibles, fuyez l'occasion d'aimer !
 Tôt ou tard nous payons, par des douleurs amères,
 d'un amour imprudent les douceurs passagères.
 En déplorant mon sort, évitez mes malheurs.
 Par un feu dévorant ma jeunesse est flétrie,
 & se consume dans les pleurs.
 Ma Themire est présente à mon ame attendrie,
 quand le sommeil vient assoupir
 l'affreux tourment qui me devore,
 & quand je vois naître l'aurore,
 elle est encor l'objet de mon premier soupir.
 Triste & jaloux, je me rappelle
 ces momens heureux : mais trop courts,
 dont la tendresse embellissoit le cours.

Dans les bras d'un rival j'aperçois l'infidelle.
 Ah ! quand tu me jurois une ardeur éternelle ,
 mes rapides instans fuyoient dans les plaisirs.
 Aujourd'hui , sans espoir , étouffant mes desirs ,
 livré dans ma langueur au penchant qui m'entraîne ,
 pour moi, les plus beaux jours sont d'éternelles nuits.
 Le tems ne coule plus , il s'arrête , il se traîne ,
 & chaque instant m'est un siècle d'ennuis.
 Amans trahis d'une beauté volage ,
 enseignez-moi l'art de me consoler ;
 vous qui , dans les liens d'un nouvel esclavage ;
 retrouvez le plaisir qui vient de s'envoler ,
 enseignez-moi par quelle heureuse adresse
 je puis . . . qu'allois-je dire ? oublier ma maîtresse !
 Non, ne m'apprenez rien, laissez-moi mes douleurs ;
 laissez-moi nuit & jour m'abreuver de mes pleurs ;
 mon infortune même aura plus de douceurs
 que la tumultueuse ivresse
 de vos plaisirs faux & trompeurs.

Par M. Aude.

INSCRIPTION

*Pour le Portrait de feu M. HELVÉTIUS,
 faite en 1771.*

DES Sages d'Athènes & de Rome,
 il eut les mœurs & la candeur :
 il peignit l'homme d'après l'homme ,
 & la vertu d'après son cœur.

Par M. l'Abbé DE LA ROCHE.

L'EMBARRAS DU CHOIX,

ODE ANACRÉONTIQUE.

MON cœur eût choisi Terpichore :
à peine elle a quinze printems.
Mais elle est si timide encore !
il faut attendre trop long-temps.

Ce matin , l'aimable Lucile
sembloit me faire un tendre aveu :
par malheur elle est si facile !
il faudroit soupirer trop peu.

Life séduit , Life est toute ame :
comment , près d'elle , être trompeur ?
Mais autant vaudroit une femme ,
& le ménage me fait peur.

Eglé me plaît , Eglé m'enchanté ;
je suis bien avec son époux :
pourquoi faut-il que , si touchante ,
son mari soit si peu jaloux ?

Orphise , oubliant ses années ,
va par-tout quêtant un vainqueur :
mais je crains ces beautés fannées ;
leurs moindres goûts sont ceux du cœur.

Chaque jour, la prude Emilie
m'agace & voudroit s'attacher :
le bel esprit est sa folie ,
& moi je crains de m'afficher.

Daphné semble en tout mon affaire ;
un mois au moins j'aurai son cœur :
c'est toujours un beau rêve à faire
que de croire un mois au bonheur !

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

EPIGRAMME

IL faut prier pour ceux qu'on hait ,
disoit un Prêtre avec emphase
au gros Guillot qu'il stupéfait.
Soudain le manant en extase :
Dieu donne donc prospérité
à Tisiphon ma belle-mère ,
au Juge de la Prévôté ,
à Jean notre voisin , & puis à vous , mon père !

Par M. P I D O U.



A UN AMBASSADEUR

Retiré dant ses Terres.

J'ADIS, chez les humains, la Vertu voyageant,
eut peine à trouver un asyle.

Passons d'abord chez l'indigent,
dit-elle, j'y vivrai tranquille :
sans or, je le rendrai content ;
félicité vaut mieux qu'argent.

Elle entre donc d'une façon civile,
en disant, je suis la Vertu,

L'appui du malheureux trop souvent combattu
par les penchans de son ame fragile.

A ces mots, triste accueil, partant prône inutile.
Ma foi, dit l'indigent ! vous perorez très-bien,
Dame Vertu, très-bien : mais, hélas ! je n'ai rien,
Adieu, bon soir ! La Vertu, d'un ton ferme,
veut répliquer : au nez porte on lui ferme.

Elle d'aller ailleurs, par tout même dedain.

Financiers, cœurs au triple airain,
L'estimant contrebande, en tous lieux l'arrêtèrent
de par le Roi, procès-verbal en main :
gens de robe la rebutèrent ;

Guerriers, Abbés lestement la traîsèrent ;

le jeune âge la desola ;

le vieillard libertin de mépris l'accabla ;

même chose à la Cour, &, sauf le très Saint Père ;

à Rome à qui mieux mieux chacun la persifla :
 si, que par-tout honnie, & par-tout étrangère,
 elle eut chômé de gîte & de soutien,
 sans un mortel généreux, debonnaire,
 qui, jadis courtisan, maintenant citoyen,
 des honneurs d'ici bas connoissant la misère,
 les dédaignoit, heureux de cultiver son bien.
 La Vertu tout en pleurs lui dit sa peine amère. . . .
 — Qu'entends-je ! ô Dieu ! fuyez ces hommes sans
 pudeur,

cette terre inhospitalière :

filie du ciel, eh quoi ! n'avez-vous pas mon cœur ?

— Va, je te suis, je reçois ton hommage ;
 mon plus beau temple est l'ame du vrai Sage.

Vertu chez notre hermite alla donc se loger :

or, si bien il fut l'héberger,

& lui donner d'amour si touchant témoignage,
 qu'on ne voit plus la Vertu voyager,

& que depuis ce tems elle habite au Village.

Par M. l'Abbé DE REYRAC.

IN-PROMPTU A MADAME DE **,

Qui me donnoit des conseils contre l'Amour.

V O T R E leçon sans doute est bonne :
 mais à quoi sert de l'écouter ?
 Il faudroit, pour en profiter,
 ne pas voir celle qui la donne.

Par M. GINGUENÉ.

V E R S

Faits dans la chambre de M. DE VOLTAIRE.

QUELS sont ces objets ravissans (1)
 que je vois du Génie orner le sanctuaire ?
 Trois Divinités, chez Voltaire,
 viennent lui porter cet encens
 que brûle à leurs genoux le reste de la Terre.
 Que ce prix qu'il reçoit doit charmer ses vieux ans !
 Ses lauriers, que leur main caresse,
 lui deviennent plus chers & semblent plus brillans.
 Venez voir la Beauté sourire à la Vieillesse,
 les Graces à la Gloire, & l'Amour aux Talens.
 Rendez à la Nature un hommage équitable,
 & jouissez, en admirant
 ce qu'elle a fait de plus aimable,
 ce qu'elle a produit de plus grand.

Par M. DE LA HARPE.

(1) Madame la Comtesse Amélie de Boufflers, Madame la Duchesse de Lauzun & Madame la Marquise de Villette, qui se trouvèrent ensemble dans la chambre de M. de Voltaire,



A UNE JOLIE FEMME QUI S'ENNUIE.

JEUNE Eglé, l'ennui vous dévore :
c'est sans doute un malheur bien grand :
vos jours flétris à leur aurore
n'ont plus qu'un éclat languissant.
Comment se peut-il qu'on s'ennuie,
quand on possède vos appas ?
S'ennuyer quand on est jolie !
passe encor quand on ne l'est pas.
L'oiseau qu'adopta la Sagesse,
le nocturne & sombre Hibou,
paroît formé pour la tristesse,
& doit végéter dans un trou :
mais Philomèle un peu moins sage,
& plus touchante en ses accens,
doit voltiger dans le bocage,
& chanter l'amour au printemps.

Par M. DU CHATEAU DE ROCHEBARON.



V E R S

*Pour un Bosquet où doivent être placés le tombeau
de mon époux & le mien.*

B O S Q U E T silencieux, où la simple Nature
cache son sanctuaire & ne l'ouvre qu'à nous,
aimable confident des entretiens si doux
que nous dicta cent fois l'amitié la plus pure,
tant que de mon époux le cœur palpitait,
tant que le mien le chérira,
de roses nous viendrons enlacer ton feuillage ;
nous viendrons dans ton sein chanter notre bonheur,
& , rendant grace au Dieu témoin de notre ardeur,
nous reposer sous ton ombrage.
Mais hélas ! quand la mort , à la suite des ans ,
aura glacé nos esprits & nos sens ,
& tous deux au tombeau nous aura fait descendre ;
solitaire Berceau , propice à notre amour,
que tu défends des feux & des regards du jour ,
tes verts rameaux enfin couvriront notre cendre.
Réduit paisible , aujourd'hui si charmant ,
ah ! quel que soit alors ton aspect triste & sombre ;
n'épouvante jamais que l'être indifférent ,
& que toujours le tendre amant
viennne en rêvant chercher ton ombre !

Par Madame la Marquise DE LA FERANDIERE.

M O R A L I T É.

NO T R E cœur est un gouffre immense :
 le rang , les honneurs , les plaisirs ,
 & le crédit , & l'opulence
 sont dévorés par les desirs.
 Bientôt les vœux les plus rapides
 ont remplacé les vœux qu'il a vu s'accomplir.
 C'est le tonneau des Danaïdes
 qu'on ne sauroit jamais remplir.

Par M. R O Y O U.

I N - P R O M P T U

*A Mademoiselle de ** , déguisée en Dragon ,
 à qui l'Auteur donnoit le bras au Bal.*

CHARMANT Dragon qui m'accompagnes ;
 dont l'esprit est si naturel ,
 que ne suis-je le Colonel
 sous qui tu feras tes campagnes !

Par M. BONNIER DE LAYENS ;



LE MONDE MAGIQUE,

ÉPIQUE À TÉLÉSIE.

B RILLANTE Fée, ô Télésie,
 qui juges tout par sentiment,
 pourquoi juger sévèrement
 les mensonges de la Féerie,
 monde fabuleux & charmant,
 où mon amour te déifie,
 où va se perdre ton amant
 sur les pas de la Rêverie,
 dont le rendre recueillement
 vaut cent fois mieux que la folie ?

Nous naissons les amusemens,
 les vagues plaisirs de l'enfance
 viennent bercer nos premiers ans ;
 tout est mort, & l'ame & les sens.
 Bientôt la vive Adolescence
 accourt le front paré de fleurs,
 & de ses magiques couleurs
 soudain chaque objet se nuance.
 Par un instinct de volupté,
 le jeu des organes commence :
 on sent encor plus qu'on ne pense ;
 le sang coule plus agité ;
 le cœur s'émeut, l'esprit s'élance.

Ce n'est plus cette nonchalance,
 ce regard sans avidité,
 qui sembloit au hasard jetté,
 mourir avec indifférence
 sur les trésors de la beauté.
 On s'intimide, on se rassure ;
 on voit avec plus d'intérêt
 les lits de mousse & de verdure :
 de ce moment rien n'est muet,
 & rien n'est sourd dans la nature :

Cependant, d'un jour créateur,
 ce n'est là qu'une foible aurore.
 Il va descendre, l'enchanteur,
 par qui l'Univers doit éclore !
 Déjà prodigue de ses dons,
 dans les airs déployant ses ailes,
 du haut des voûtes éternelles,
 il sème les illusions.
 C'est alors, plein d'impatience,
 que l'on croit sortir du tombeau ;
 & naître en un monde nouveau
 que l'on s'étoit créé d'avance.
 Les rêves de la jouissance,
 en le troublant, charment le cœur ;
 c'est un songe que la douleur ;
 c'est un plaisir que l'espérance.
 On brûle, on aime avec fureur ;
 la plus sensible est la plus belle.
 Que dis-je ? en sa naïve ardeur,

l'amant trahi qu'un mot rappelle ;
 sous le voile de la candeur ,
 cache les torts d'une infidelle ;
 c'est l'heureux âge de l'erreur . . . :
 la raison vient , & le malheur
 se glisse en secret derrière elle.

Malgré ses murmures, crois-moi ,
 loin de nous chassons la cruelle ;
 elle me raviroit ta foi ;
 long-tems encor sois lui rebelle.
 De toi toujours préoccupé ,
 c'est sans raisonner que je t'aime :
 hélas ! & si tu m'as trompé ,
 trompe-moi donc toujours de même.

Par M. DORAT,



A M A F E M M E

LE J O U R D E S A F Ê T E.

Air : *Je suis Lindor!*

L est passé l'heureux tems où les femmes ;
dans leurs époux embrassoient des amans !
L'on rit de tout , & les beaux sentimens
sont devenus des sujets d'épigrammes.

Pour moi, qui n'ai que des mœurs de campagne,
qui ne ris point du bon vieux siècle d'or,
j'aime à prouver qu'un époux peut encor
orner de fleurs le sein de sa compagne.

Mais, ma Thémire, une fleur bien plus chère,
depuis deux mois, s'élève à ton côté :
dans notre enfant par toi-même allaité,
je reconnois le bouquet d'une mère.

Tu t'es choisie cette douce parure ;
elle est à toi : l'art ne s'y mêle pas ,
& ton bouquet suspendu dans tes bras
fait triompher l'Amour & la Nature.

Ah ! chère épouse , achève ton ouvrage :
que mon rival s'accroisse de ton lait !
tu vas douter , pour prix de ce bienfait ,
qui de nous deux t'aimera davantage.

Par M. P A N I S.

A M A D A M E * *

Qui a envie de faire son salut.

Si l'enjoûment le plus aimable,
 l'esprit, les graces, les attraits,
 en Paradis ont un accès,
 & ne sont point faits pour le Diable;
 ah! ne vous désespérez plus!
 oui, je vous réponds d'une place
 parmi les bienheureux Elus,
 où vous verrez Dieu face à face.
 La foi nous dit qu'en ce séjour,
 libres de nos cruelles chaînes,
 nous puiserons l'oubli des peines
 dans les délices de l'amour;
 car (& soit dit sans vous déplaire)
 l'amour est la félicité,
 & sans lui que pourroit-on faire
 pendant toute une éternité?
 Puisque la vie est un passage,
 passez-y le plus doucement;
 que le Plaisir, le Sentiment
 soient vos compagnons de voyage.
 De vos beaux jours sentez le prix:
 d'être aimable n'ayez point honte,
 & prenez souvent un à-compte
 sur le bonheur du Paradis.

Par M. DOIGNI.

I N - P R O M P T U.

A M. LE CHEVALIER DE LA TREMBLAYE.

Sur son voyage manuscrit de Grèce & d'Italie.

C E Chapelle, ce Bachaumont
 a fait un moins heureux voyage :
 tout est épigramme ou chanson
 dans ce renommé badinage.
 Vous parlez d'un plus noble ton,
 & je crois entendre Platon
 qui, revenant de Siracuse,
 dans Athènes emprunte la Muse
 de Pindare & d'Anacréon.

Par M. DE VOLTAIRE.

A MONSIEUR * * *

*Que sa Maîtrise maltraitoit, & dont elle admiroit
 les Vers.*

C ONNOÏEZ-VOUS, Métromane amoureux :
 votre destin peut encor faire envie.
 Le blond Phebus fut aussi malheureux,
 lorsque par lui Daphné fut poursuivie.
 Je ne vis onc dans ce maudit métier
 vers bien tournés toucher une cruelle :
 le souverain Rimeur, courant après sa Belle,
 n'atteignit, comme vous, qu'un stérile laurier,

Par M. JOURDAN

S T E A N C E S.

A DIEU bosquets, champêtre asyle,
où, loin de l'embarras des Cours,
au sein des Muses, des Amours,
je goûtois un bonheur tranquille.

Sur ces côteaux, chaque matin,
mes yeux voyoient naître l'Aurore ;
le jour qu'elle faisoit éclore
n'étoit jamais qu'un jour serain.

Je m'égarois sous ce feuillage
au doux murmure des Zephirs
qui se jouoient dans le bocage,
asyle heureux de mes plaisirs.

La Fable trace la peinture
d'un siècle à jamais regretté :
pour en voir la réalité
venez au sein de la Nature.

On a mille Rois à la Cour ;
le plus vil protégé croit l'être ,
pourvu qu'il protège à son tour :
ici l'on ne connoît qu'un maître.

Ce maître est le fils de Cypris ;
c'est lui qui, sur l'herbe fleurie,
vient inspirer le jeune Acis
pour toucher le cœur d'Égérie.

D'Amour suivant les douces loix ;
 Je jouissois sur ce rivage :
 Je vais ramper aux pieds des Rois ,
 & j'étois Roi dans mon Village.

Ma Cour étoit dans tous les lieux
 où ma Thémire étoit présente ,
 par-tout où ma main bienfaisante
 séchoit les pleurs d'un malheureux.

Mon trône étoit dans tous les cœurs
 d'où j'avois banni la tristesse ,
 & les discours de mes flatteurs
 étoient des larmes d'allégresse.

Hélas ! voici le dernier jour
 que je coule dans mon Empire,
 Amour , va consoler Thémire
 si Thémire a connu l'Amour.

Par M. AUDE.

V E R S

Pour le Portrait de M. D'ALEMBERT,

C E Sage à l'Amitié rend un culte assidu ,
 se dérobe à sa gloire , & se cache à l'Envie ,
 modeste comme le Génie
 & simple comme la Vertu.

Par M. MARMONTEL.

A M. DE VOLTAIRE.

Sur son retour à Paris.

CHANTRE du meilleur de nos Rois ;
 vous qu'un heureux destin ramène
 pour l'intérêt de notre scène ,
 vous souviendrait-il qu'autrefois ,
 sur vos genoux, sur ceux de cette Belle
 que vous fûtes initier
 dans l'art de se rendre immortelle ,
 vous m'écoutez balbutier
 les vers que vous faisiez pour elle ?
 Votre regard étincelant
 fit naître le feu dans ma veine ,
 & j'eus la soif de l'Hypocrène
 bien avant l'espoir du talent.
 Oh ! que ne suis-je encore enfant !
 j'irois , dans mon tendre délire ,
 embrasser l'Auteur de Zaïre ,
 & me croirois Zaïre embrassant Luzignan

Par Madame DE BUSSY.

A ÉLÉONORE,

La veille de sa fête.

DANS ce moment, les politesses,
 les souhaits vingt fois répétées,
 & les ennuyeuses caresses
 pleuvent sans doute à tes côtés.
 Après ces complimens sans nombre,
 l'Amour fidèle aura son tour:
 car dès qu'il verra la nuit sombre
 remplacer la clarté du jour,
 il s'en ira sans autre escorte
 que le plaisir tendre & discret,
 frappant doucement à ta porte,
 t'offrir ses vœux & son bouquet.
 Quand l'âge aura blanchi ma tête,
 réduit tristement à glaner,
 j'irai te souhaiter ta fête,
 ne pouvant plus te la donner.

Par M. le Chevalier DE PARNY.

CHANSON

Sur le Portrait d'une jeune Demoiselle.

Air: Des simples jeux de son enfance.

ART divin, charmante Imposture !
 je sens mon ame se troubler.
 Que d'attraits ! combien la Nature
 dut se plaire à les rassembler !
 O douce image d'une Belle !
 le cœur se rend à chaque trait :
 Dieux ! quel pouvoir a le modèle,
 s'il faut adorer le portrait !

Sur son front, l'enjoûment respire ;
 sur sa bouche , est la volupté ;
 de ses yeux on chérit l'empire ,
 même en perdant sa liberté.
 O douce image d'une Belle !
 le cœur se rend à chaque trait :
 Dieux ! quel pouvoir a le modèle,
 s'il faut adorer le portrait !

Par M. LAVE.



EPIGRAMME.

EN débitant un Sermon mal appris ,
 le Moine Luc ennuyoit l'auditoire.
 Il fit mieux l'an passé , dit l'un des beaux esprits
 que fatiguoit son débit oratoire.
 Comment mieux , reprit-on ? je ne puis vous en
 croire :
 car il ne prêcha pas , le bon Religieux.
 — Eh ! c'est pour cela qu'il fit mieux.

Par M. SIMON.

MORALITÉ.

AIMEZ - VOUS , disoient les Apôtres ;
 il n'est rien sans la charité.
 En quels tems vit-on comme aux nôtres
 ce précepte aussi respecté ?
 aujourd'hui notre humanité
 s'étend jusqu'aux femmes des autres !

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

A MADAME ** ,

Qui alloit faire des visites.

QUI ne pourra ce soir vous voir & vous entendre
 dans l'ennui du grand monde ira vous regretter :
 moi , plus adroit sans doute , ou peut-être plus tendre ,
 Chloé , je reste seul pour ne pas vous quitter.

Par M. GROUVELLE.

É P I T R E

D'un homme marié , à son ami.

MEcrois-tu donc , ami , dans mon champêtre asyle ,
réduit à regretter les plaisirs de la ville ?
Je les ai trop connus ces plaisirs turbulens !
de tes propos légers les traits vifs & saillans ,
sur mon cœur désormais viennent tomber sans force ;
& tu m'offres envain une trompeuse amorce.
Dépuis quatre printems , éloigné de Paris ,
je connois la nature , & j'en sens tout le prix.
Ma liberté soumise au joug de l'hyménée ,
se plaît dans les liens dont elle est enchaînée ;
depuis quatre printems , paré du nom d'époux ,
mes plaisirs toujours vrais sont toujours aussi doux.
Toi que j'ai vu souvent rougir de ton ivresse ,
& les larmes aux yeux , parler de ta foiblesse ,
l'âge , en fanant les fleurs de ta jeune saison ,
n'a-t-il point dans ton cœur fait mûrir la raison ?
Ami , n'as-tu jamais , dans la paix du silence ,
aperçu devant toi l'avenir qui s'avance ?
Ta jeunesse égarée en de folles erreurs ,
a pu s'abandonner à de vils séducteurs :
mais le besoin du luxe , en te trompant toi-même ,
ne t'a point affermi dans un fatal système ;
& dicté pour toi seul , mon vers ne prétend pas ,

Année 1779.

D

émule des écrits du vertueux Thomas ,
 des sophistes , en forme éclairer l'imprudence ,
 & je les livre au tems que suit l'expérience.
 Viens, tu crois aux vertus, & les purs sentimens ,
 que font naître une épouse & de jeunes enfans ,
 pourront mieux que mes vers te toucher & t'instruire :
 tu me verras goûter , plein d'un tendre délire ,
 des biens dont en secret mon cœur peut se louer ,
 des plaisirs qu'en tout tems il est doux d'avouer.
 C'est au sein de l'hymen qu'on trouve la nature ;
 c'est là que le plaisir sort d'une source pure.
 Sur tous les cœurs , un pere , un époux a des droits ,
 & ce sont eux sur-tout qui chérissent les loix.
 Enivré des transports d'une aveugle folie ,
 tu ne connus jamais les vrais biens de la vie !
 Aux charmes d'une épouse abandonne ton cœur ;
 confie à ses vertus le soin de ton bonheur ,
 & bientôt pénétré du charme inexprimable ,
 dont le ciel embellit pour nous un sexe aimable ,
 tes jours s'écouleront plus purs & plus sereins :
 si le sort à nos jours mêle quelques chagrins ,
 le malheur partagé par un autre soi-même ,
 se dissipe à l'aspect d'une épouse qu'on aime ;
 en la lui confiant , la douleur disparaît ,
 & l'on sent par degrés le calme qui renaît.
 « Oui , le joug de l'hymen est un joug nécessaire ,
 » va te dire , en riant , un froid célibataire ,
 » & tout sage écrivain doit en vanter les nœuds ;
 » mais le saint nom d'époux est un nom dangereux.
 » Dans les bras de l'hymen, votre ami vit tranquille :

» mais jettons un coup d'œil sur la cour & la ville :
 » où donc est le tableau qu'il vient de présenter ?
 » Ah ! nos époux heureux sont aisés à compter.
 » Ces grands mots, il est vrai , prospèrent dans un livre :
 » toutefois , entre nous , c'est pour soi qu'il faut vivre.
 » Quelques brillantes fleurs dont un joug soit orné ,
 » on ne vit pas content , quand on vit enchaîné.... » .

Et ce plaisant qui fuit un lien salutaire ,
 tantôt porte à l'amour un tribut adulateur ,
 tantôt d'une coquette essuyant les dédains ,
 son cœur libre se plie à des caprices vains ;
 ou descendant peut-être aux plus viles faiblesses ,
 il va dans nos foyers marchander des caresses.
 Courriers toujours fougueux, nous prétendons envain,
 errer à l'aventure & sans mords & sans frein ;
 imprudens , nous courons : le pied tout-à-coup glisse ,
 & sous nos pas trompés , s'entr'ouvre un précipice.
 Le ciel voulant mêler , sage en tous ses desseins ,
 un plaisir innocent aux besoins des humains ,
 inventa de l'hymen la chaîne fortunée ,
 & pour charmer le cours de notre destinée ,
 il y fut rassembler ses plus rares bienfaits :
 le ciel voulut que l'homme y pût goûter en paix ,
 dans l'utile plaisir qu'il laisse à l'innocence ,
 tous les vrais biens qu'ici sa bonté nous dispense :
 telle est la loi d'un Dieu qui nous fit ce présent.
 Laissons ce Philosophe au cœur indépendant ,
 nous vanter les attraits d'une douce incurie ,
 forcé de marcher seul au sentier de la vie ;
 plus rare à chaque pas le plaisir disparaît ,

& la peine féconde autour de lui renaît.
 Le cœur brûlant encor des feux de la jeunesse ,
 Damiis peut dans l'accès d'une fouguese ivresse ,
 repousser la raison , & quelquefois saisir
 le fugitif éclair d'un moment de plaisir.
 Quel est donc son bonheur ? Alors que solitaire ,
 à l'ivresse des sens succede la lumiere ,
 dans le fond de son cœur il tremble de rentrer ;
 honteux de se connoître il cherche à s'ignorer ;
 & dans le tourbillon où sans cesse il s'agite ,
 un besoin renaissant toujours le précipite ;
 son ame s'empoisonne à ce plaisir trompeur ;
 il perd , désabusé trop tard de son erreur ,
 ces fausses voluptés dont le charme l'attire ,
 & le goût des plaisirs que la nature inspire.
 Ce frivole Damon autrefois notre ami ,
 relève envain un front par l'âge appesanti ,
 & toujours répétant ses antiques faillies ,
 dans nos cercles il vient essayer ses folies :
 son masque d'enjouement inspire le mépris ;
 à ses empressements donnant un froid souris ,
 la maligne Aglaé , d'un air de politesse ,
 de sa vue importune éloigne la tristesse ;
 il le sent : que peut-il ? tous les jours rebuté ,
 tous les jours poursuivi par son oisiveté ,
 il vient nous rapporter le fardeau de sa vie ,
 ennuyeux dans un monde où lui-même il s'ennuie.
 Parle... mais je t'entends , orgueilleux Dorimont ,
 lorsque la faux du tems sillonnera ton front ,
 que nos jeunes Chloés souriront à ton âge ,

& compteront les ans écrits sur ton visage ,
 tu sauras te bannir de nos cercles bruyans ,
 semer d'autres plaisirs sur l'hiver de tes ans ;
 heureux d'avoir cueilli les fleurs de ta jeunesse ,
 tu pourras cultiver les dons de la sagesse...
 Sans doute , & c'est ainsi qu'a raisonné jadis ,
 ce Damon si discret , en bute à tes mépris...
 Mais c'est assez... ami , vois ce célibataire ,
 que deux lustres rendroient presque sexagénaire :
 la vieillesse qui suit à pas précipités
 d'un plaisir fatigant les excès répétés ,
 arrive , & se pressant dans sa marche inégale ,
 déjà la fièvre atteint la goutte sa rivale ,
 entraînant après elle un cortège de maux ,
 que renforcent encor deux Médecins rivaux ;
 envain on lui prodigue un secours mercenaire ,
 dont on veut le succès bien moins que le salaire ;
 envain ses héritiers , rangés autour de lui ,
 la joie au fond du cœur , chargent leur front d'ennui ;
 il fait quel intérêt les attache à sa suite ;
 sous la faux de la mort vois son cœur qui palpite ,
 & vois-les à l'envi se pencher sur son lit ;
 à travers la douleur dont leur front s'obscurcit ,
 par le degré des maux où leur oncle est en proie ,
 tu pourras mesurer leur tristesse ou leur joie ;
 déjà dans leurs desirs son bien est partagé :
 il expire , on l'oublie , & l'hymen est vengé.
 Qu'importe la vieillesse au sage Lisimandre ?
 il lui reste deux fils , l'épouse la plus tendre ;
 il a fait son bonheur , en les rendant heureux ;

il retrouve les soins qu'il a versés sur eux ;
 des fils de ses enfans la troupe caressante ,
 l'entourant quelquefois , d'une voix innocente ,
 essaye auprès de lui leurs jeunes sentimens ;
 il entend de leur voix les doux begayemens :
 il rend grâces alors aux nœuds de l'hyménée.
 Que les Parques long-tems filent sa destinée :
 les plaisirs qu'il n'a plus , il les perd sans regret ;
 toujours pour lui la vie a de nouveaux attraits ;
 il aime , il est aimé... Les yeux mouillés de larmes ,
 je t'ai vu de son sort lui vanter tous les charmes.
 Ah ! quand pourra briller pour toi ce jour heureux ,
 où ton cœur sentira qu'un mortel vertueux ,
 s'il tend au vrai bonheur , a besoin d'être utile ;
 où d'une vie oisive & trop long-tems stérile ,
 ton ame réveillée à l'aspect de tes fils ,
 regrettera les jours perdus pour ton pays ?
 Dût même alors le sort tromper ton espérance :
 un Dieu juste en ton cœur mettra sa récompense ;
 par un honteux remords loin d'être combattu ,
 tu rentreras , paisible au sein de ta vertu ;
 & toujours trop heureux le mortel qui peut dire :
 « soumis à la nature , elle seule m'inspire ;
 » pere, époux, citoyen , en paix je puis mourir :
 » j'ai connu mes devoirs , & j'ai su les remplir » !

Par M. MAISON-NEUVE.

A M. DE VOLTAIRE ,

*Arrivé à Paris le même jour que le Kain
fut enterré.*

LE même jour qu'on vit le célèbre le Kain
s'acheminer vers l'inférieure rive ,
ô Voltaire , Paris t'a reçu dans son sein :
Roscius s'en va le matin ;
Sophocle le soir nous arrive.
Quelle double leçon pour l'homme observateur !
que le hasard est un grand moraliste !
Le trépas imprévu de ce sublime acteur ,
afflige notre orgueil , autant qu'il nous attriste.
L'aspect de son lugubre deuil ,
nous dit qu'on voit périr tout ce qu'on a vu naître ,
& que le plus grand homme est promis au cercueil :
mais s'il nous humilie en nous faisant connoître
ce que l'homme doit devenir ,
tu fais bien nous énorgueillir
en nous montrant ce qu'il peut être.
C'est offrir tour-à-tour , sous diverse couleur ,
de l'humaine nature un portrait qui ressemble :
vous nous rappelez tout ensemble ,
lui , son néant , toi , sa grandeur.

Par M. IMBERT.

LE BERGER ET SON TROUPEAU,

F A B L E.

COUCHÉ nonchalamment à l'ombre d'un ormeau,
Coridon négligeoit le soin de son troupeau,
L'abandonnoit, tandis qu'au bord d'une fontaine,
il chantoit ses amours au son du chalumeau.
Cependant dom Courfier fourage dans la plaine ;
meïsser Aliboron se roule dans l'avoine ;
dame brebis, le bœuf, tous, suivant leur penchant,
grugeoient, s'ébattoient... gare ! arrive maître Jean
fermier du champ.

Point de quartier ! il frappe, assomme, tue ;
sauve qui peut ! chacun fuit, s'évertue
de son mieux : le cheval aussi prompt que le vent,
vole ; l'âne peu diligent ,
pour la première fois court, échappe au martyr ;
essoufflé, le bœuf tombe, & la brebis expire
sous les coups redoublés du barbare manant :
la brebis ! l'inhumain ! ... arrête, misérable ,
disoit-elle en mourant ! eh ! pourquoi m'égorger ?
de tes bleds ravagés, suis-je donc responsable ?
épargne le troupeau, va punir le coupable :
c'est le Berger.

Par M. l'Abbé DE REYRAC.

A MADEMOISELLE D'H**,

En lui renvoyant une traduction de Titulle.

J'E l'ai relu , belle Emilie ,
 ce chantre aimable des Amours ,
 dont la charmante & volage Délie ,
 embellit & troubla les jours :
 jours heureux ! mais hélas ! trop courts !
 Moissonné dans la fleur de l'âge ,
 ce Poète voluptueux
 passa du sein des ris , au ténébreux rivage ;
 & le Cyprès funèbre étendit son ombrage ,
 sur les berceaux de myrtes amoureux ,
 où si souvent il fit un doux usage ,
 de ce peu de momens que lui laissoient les Dieux.
 Vénus en pleurs , & ses Graces fidelles ,
 vinrent semer des fleurs autour de son tombeau ;
 le tendre Amour étoit près d'elles ,
 sans arc , sans carquois , sans flambeau :
 des larmes s'échappoient à travers son bandeau.
 « J'ai perdu , disoit-il , l'honneur de mon empire :
 » qui jamais comme lui chantera mes faveurs ,
 » & mes plaisirs , & mes rigueurs ,
 » & ce voluptueux délire ,
 » que je répans dans tous les cœurs ?
 » Mais en dépit de la Parque sévère ,

» je saurai conserver ces écrits enchanteurs ,
 » que je dictai sous les yeux de ma mère ,
 » & qu'ont avoué les neuf sœurs .
 » Vainqueurs du tems & de l'envie ,
 » ils sauveront de l'injure des ans ,
 » & le nom de Tibulle , & celui de Délie ,
 » & serviront dans tous les tems ,
 » de soutien à ma gloire , & de code aux amans » .

Ainsi parla le fils de la Déesse ;
 & depuis ce moment , par son heureux secours ,
 de Tibulle & de sa maîtresse ,

les noms chéris sont écrits pour toujours ,
 sur les fastes du Pinde & sur ceux des amours .

Vous qui d'une immortelle gloire ,
 voulez mériter les honneurs ,
 jeunes Beautés , ne fermez point vos cœurs ,
 aux favoris des filles de mémoire .

Seuls , ils peuvent de vos attraits ,
 éterniser le fragile avantage .

Le tems flétrit envain la fraîcheur de vos traits :
 leurs chants en réparent l'outrage ;
 & la beauté qui reçut leur hommage ,
 comme eux , ne périra jamais .

Je n'ai point les talens de l'amant de Délie :
 mais pour célébrer la beauté ,
 l'amour suffit au défaut du génie ;
 votre cœur n'est-il point tenté ,
 jeune & séduisante Emilie ,
 d'un brevet d'immortalité ?

Du jeune objet que Tibulle a chanté ,

vous avez les traits , la gaîté ,
l'aimable & riante folie....
peut-être aussi la perfidie ,
ou du moins la légèreté.

Mais un instant de pure volupté ,
par les tourmens que donne une flamme trahie ,
ne feroit point trop acheté.

Ah ! faites-moi goûter le bonheur que j'envie :
dussé-je consacrer le reste de ma vie ,
à déplorer votre infidélité !

Par M. GINGUENÉ.

EPIGRAMME.

UN vieux Ribaud , sur le point d'expirer ,
se confessoit de sa joyeuse vie ;
tant on l'oyoit gémir & soupirer ,
que le Pasteur en eut l'ame attendrie :
Frere , dit-il , aurois-tu la folie ,
de t'affliger ? au céleste haram ,
tu vas ce soir , en quittant ce bas monde ,
t'ébattre en paix dans le sein d'Abraham !
Lors pétillant encor de flamme immonde ,
le vieux paillard à ces mots s'écria :
eh ! pourquoi pas dans celui de Sara ?

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

D vj

R É P O N S E

D'une Parisienne à un Provincial.

NE rougis-tu pas dans l'ame
de me peindre ton amour ,
tes pleurs, tes ennuis , ta flamme ?
est-ce là le ton du jour ?

Eh ! de quel droit , téméraire ,
oses-tu briguer ma foi ?
quel rival sur la poussière ,
as-tu renversé pour moi ?

Fais-tu briller sur ma tête ,
les éclairs du diamant ?
as-tu glissé galamment ,
un écrain sur ma toilette ?

Quels dons , quels plaisirs nouveaux ,
t'assurent-ils la victoire
sur d'innombrables rivaux ,
qui font triompher ma gloire ?

Le tems n'a pu te former ,
& tu peux songer à plaire !
Cherche à la vieille Cythere ,
un cœur qui daigne t'aimer.

Par M. AUDE,

LA RESSOURCE DES NEVEUX,

C O N T E.

AVANT que d'être marié,
pour l'être, Lucas faisoit rage :
quand il le fut, autre langage ;
désespéré, contrarié,
maudissant le joug du ménage
& les humeurs de sa moitié,
dépérissant, séchant sur pié,
le pauvre époux faisoit pitié.

De la féminine cervelle,
sortoient, pour tourmenter Lucas,
tous les jours nouveaux altercas,
tous les jours chicane nouvelle.
On peut bien deviner comment
Lucas, dans le premier moment,
adoucit cet esprit rebelle.
Mais le secret vint à s'user :
Lucas moins fâcheux que la belle,
ne suffisoit à l'appaiser.

Mais par bonheur, le pauvre hère,
se ressouvint dans son guignon,
d'un voyage qu'il devoit faire,
chez certain oncle bourguignon.

L'air soucieux , le teint fort jaune ,
tristement il arrive à Beaune.
L'oncle ardent à le consoler ,
à grands flots , pour lui fit couler
le Nectar de Nuys & de Vosne.

Nul restaurant n'a les attraits
de la liqueur pure & vermeille ,
dont ces lieux virent les apprêts.
Les juleps ne font rien auprès :
c'est-là que Bacchus nous réveille ,
& volontiers je penserais ,
qu'Amour dans le jus de la treille ,
y trempe le bout de ses traits.

Lucas en Bourgogne séjourne ,
si qu'à la fin bien soulagé ,
leste , joyeux , encouragé ,
de vers sa femme il s'en retourne.

Sur son chemin , il voit bondir ,
un troupeau de chèvres lascives ,
qui , dans leurs ardeurs excessives ,
n'avoient qu'un bouc pour s'ébaudir.

Songeant alors au fâcheux joug ,
où le réduit sa seule femme ,
Lucas , dit-on , du fond de l'ame ,
plaignit le sort du pauvre bouc.

« Hélas ! mon Dieu ! quelle besogne !...

» Si j'ai toujours maille à partir ,
 » quand je suis près de ma carogne ,
 » deux cens te font bien plus pâtre.
 » O bouc ! tu dois être martyr ,
 » si tu n'as pas d'oncle en Bourgogne ».

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,

ÉPITAPHE DE ZULMIS.

Imitation de Marulle.

C I-G I T Zulmis , ci-gissent avec elle
 l'arc de l'Amour , son carquois & ses traits ,
 & la candeur qui la rendoit plus belle ,
 & la vertu préférable aux attraits.
 N'épargnez pas la feuille printannière ;
 couvrez sa tombe & de fleurs & d'encens ;
 Zulmis n'est plus qu'un amas de poussière :
 c'étoit hier une fleur du printems.

Par M. SIMON.



V E R S

Sur les honneurs rendus à M. de Voltaire.

COURBÉ sous les lauriers, quand Sophocle autre-
fois ,
 idolâtré de sa patrie ,
 au milieu d'Athènes attendrie ,
fut couronné pour la vingtième fois ,
 toutes les villes de la Grèce ,
 les Magistrats , les Grands & les Héros ,
en foule concourant à ses honneurs nouveaux ,
voulurent contempler son auguste vieillesse :
le peuple transporté n'étoit pas plus joyeux
 en célébrant une conquête ,
& des fleurs à la main comme en un jour de fête ,
alloit de leurs bienfaits remercier les dieux.
On dit que ce grand homme accablé de sa gloire ,
 plus que du fardeau de ses ans ,
expira de plaisir au sein de la victoire ,
 au bruit des applaudissemens :
 mais c'est une erreur de l'histoire ;
Sophocle n'est point mort, Sophocle est immortel ;
l'homme de tous les tems, l'ornement de notre âge ,
 en un jour non moins solennel ,
Sophocle dans Paris a reçu notre hommage.

Par M. DOIGNI,

LA CHATE ET L'ORAGE.

MINETTE ! eh quoi ! tu n'es donc qu'une bête,
 toi dont l'esprit m'avoit toujours surpris !
 toi qui te ressouviens , prévois & réfléchis ;
 tu n'es qu'un automate ! & tu n'as une tête
 & des sens comme nous , là... que pour l'ornement ,
 seulement !

Quoi ! lorsqu'en embuscade au creux d'une gouttière ,
 griffe en arrêt , tu fais la guerre
 aux ennemis de tes états ;
 lorsqu'inventant maint stratagème
 sûr , digne de Frontin lui-même ,
 contrefaisant la morte , accrochée à des lacs
 par la pate , la queue en haut , la tête en bas...
 quoi ! dans ces tours où brille une raison suprême ,
 à-peu-près comme nous , tu ne raisonnes pas !

— « Ciel ! un chat raisonner ! quelle thèse damnable ,
 va s'écrier le vieux Docteur ,
 partisan de Descarte , éternel disputeur !

» Vous le douez d'une ame à la mienne semblable ,
 » d'un esprit immortel , innocent ou coupable ,
 » vous êtes philosophe , & je conclus qu'il faut... »

— Qu'il faut m'entendre au moins : ai-je dit un seul
 mot ,
 qui ressemble à cela ? je suis très-ortodoxe ,

écoutez-moi : ce chat , je le fais raisonner :
donc c'est un esprit pur que je veux lui donner
belle conclusion ! Je le vois combiner ,
examiner , juger & se déterminer ;

& je ne puis sans paradoxe ,
lui refuser sa part au don de raisonner ,
don qu'avec Condillac je fais qu'il faut borner.
Je sens , je vois l'effet dont j'ignore la cause.

Chez nous , l'ame est le grand agent ,
le seul principe intelligent ;
d'accord : eh bien ! chez lui c'est autre chose.
Mais qu'est-ce ? je ne sais. On explique cela
par l'instinct , direz-vous, — Le beau mot que voilà !
Eh ! qu'est-ce que l'instinct ? sinon la connoissance
encor dans son commencement ;

toujours fille du sentiment ,
nous l'appellons esprit , raison , intelligence ,
alors qu'elle est unie à des corps plus parfaits.
Un monde de besoins hâte en nous ses progrès ,
& pour moi , je crois voir moins différer en somme ,
l'huître du chat que le chat de tel homme.

Il en est de si fots ! Minette a tant d'esprit !

Mais écoutez plutôt ce fidele récit :
le fait est arrivé n'aguère.

L'été dernier , près d'un bois solitaire ,
tout attenant à ma maison ,
deux chats , parmi le verd gazon ,
batifoloient avec leur mere.

Heureux , ils n'étoient pas en âge de raison ,

& les jeux innocens faisoient leur grande affaire ;
que n'est-ce celle encor de l'arrière-saison ?

Tout-à-coup deux sombres nuages ,
se heurtent au milieu des airs ;
de leur choc rejaillit la foudre & mille éclairs ;
c'étoit le plus bruyant , le plus noir des orages ,
un vrai déluge ; & nos chats de trotter
deça , delà , partout. La porte étoit fermée :
la fenêtre est trop haute , on n'y sauroit sauter.
La pluie augmente encor , la nue est enflammée ,
& rien hélas ! ne les peut abriter.

Que fait alors mere Minette ?
Moins tremblante pour soi , que pour ses deux
 enfants ,
elle avoit observé , sans doute , que les gens
s'annonçoient au logis en sonnant la sonnette ,
dont le cordon s'allonge & pend jusqu'au dehors.
Elle le lorgne , saute , & faisant maints efforts ,
s'élance , tombe , saute , y reste suspendue
 par les deux pates de devant ;
soudain , comme un lutin , la voilà s'agitant ,
 tirant , tirant ,
tant & si bien qu'elle fut entendue.

La fenêtre s'ouvre à l'instant.
Qui va là ? ... c'est ... Minette ... au miracle ! au
 prodige !

Mais ... n'est-ce point un revenant ,
s'écrie Aline ? Oh ! non , c'est Minette , vous dis-je ..
On accourt & l'on prend presque pour un prestige ,

l'effet industrieux de ce qu'on nomme *instinct*,
guide souvent bien plus certain ,
que la raison qui nous dirige.

Par M. BERENGER.

ÉPIGRAMME.

APRÈS un mois , Corinne reparôit :
nouveaux appas décorent sa personne ;
un teint plus frais , un maintien plus adroit ,
un œil plus vif , une mine fripponne...
Au rhume affreux qui retint la pouponne ,
seigneur Amour & son pouvoir vainqueur ,
ont tant gagné , que pour moi je soupçonne ,
que le méchant en fut un peu l'auteur.

Par M. PIDOU.



MA FOLIE,

VERS A MA FILLE.

QUI peut savoir, qui peut me dire,
 pourquoi cette enfant, ce lutin,
 aux grands yeux noirs, à l'air mutin,
 de moi dispose avec empire ?
 Si quelquefois, en m'éveillant,
 je gronde ou peins l'impatience,
 je la vois paroître en sautant,
 & l'humeur fuit à sa présence.
 Le cœur, de soucis tourmenté,
 si, pendant le jour je soupire,
 sa folle & naïve gaîté,
 au même instant me fait sourire.
 Lorsque je veux la corriger
 d'être inattentive ou rebelle,
 la follette, pour se venger,
 me fait bientôt jouer comme elle.
 Du chant des hôtes de nos bois,
 j'aime à jouir sous le feuillage ;
 mais vient-elle y mêler sa voix...
 sa voix éclipse leur ramage.
 Souvent je veux, pour son bonheur,
 réprimer mon amour extrême,
 elle s'approche de mon cœur...

ce cœur lui dit combien je l'aime.
 Lorsque , dans un heureux loisir ,
 j'orne ma retraite nouvelle ,
 si je crains de n'en pas jouir ,
 je fais renaître le plaisir ,
 en disant : « ce sera pour elle » !

*Par Madame D E * * .*

LE DERNIER MOT.

ENFIN , au Conclave assemblé ,
 le Saint-Esprit avoit parlé.

Son choix avoit de Dieu fait nommer le Vicaire.
 Un certain Cardinal s'approchant du Saint-Père ,
 à l'oreille lui dit : le sort en est jeté ;
 vous êtes Pape enfin ! cette heure est la dernière
 où jusqu'à vous , peut-être , ira la vérité.
 Séduit par les respects & du monde & de Rome ,
 vous ne tarderez pas à vous croire un grand homme.
 L'encens de l'univers viendra vous enivrer ;
 mais songez qu'avant d'être en un si grand théâtre ;
 vous n'étiez rien qu'un sot & qu'un opiniâtre....
 Adieu.... je vais vous adorer.

Par M. F. D. N.



LE CHARME DES BOIS.*Air noté n^o. 3.*

QUE j'aime ces bois solitaires !
Aux bois se plaisent les amans ;
les nymphes y sont moins sévères ,
& les bergers plus éloquens.

Les gazons, l'ombre & le silence
inspirent les tendres aveux ;
l'amour est aux bois sans défense :
c'est aux bois qu'il fait des heureux.

O vous, qui pleurant sur vos chaînes ,
sans espoir servez sous ses loix ,
pour attendrir vos inhumaines ,
tâchez de les conduire aux bois.

Venez aux bois , beautés volages ;
ici les amours sont discrets ;
vos sœurs visitent leurs ombrages :
les Grâces aiment les forêts.

Que ne puis-je , aimable Glycère ,
m'y perdre avec vous quelquefois !
avec la beauté qu'on préfère,
il est si doux d'aller aux bois !

Un jour j'y rencontrai Thémire ,
 belle , comme un printemps heureux ;
 ou son amant , ou le Zéphire
 avoit dénoué ses cheveux.

Je ne fais point quel doux mystère
 ce galant désordre annonçoit ;
 mais Lycas suivoit la Bergère ,
 & la Bergère rougissoit.

Doucement , je l'entendis même
 dire au Berger plus d'une fois :
 ô mon bonheur ! ô toi que j'aime !
 allons toujours ensemble aux bois.

*Par M. G**.*

L'AMANT,

Différent chez chaque Nation.

QUAND un objet fait résistance ,
 l'Anglois fier & vain s'en offense ;
 l'Italien est désolé ;
 l'Espagnol est inconsolable ;
 l'Allemand se console à table ;
 le François est tout consolé.

LE JARDINIER,

F A B L E.

UN jardinier , mais de ces raisonneurs ,
 qu'on honore ici bas du nom de philosophie ,
 (il est dans chaque état des gens de cette étoffe ,)
 voyant un jour son espalier en fleurs :
 voilà pour la récolte une grande espérance ,
 dit-il , mais à quoi sert une telle abondance ?
 à surcharger un arbre , à tenter les voleurs ?
 Ne vaudroit-il pas mieux , si l'on vouloit me croire ,
 faire tomber ces fleurs , élaguer ces boutons ,
 & ne conserver qu'une poire ,
 plutôt que de cueillir tant de fruits avortons ?
 Cette poire en effet , qui grossiroit sans peine ,
 dans l'espèce des fruits seroit un phénomène .
 A ce compte , il me semble , on auroit du profit .
 Tout comme il le pensoit , tout de même il le fit :
 & se croyant doué d'une rare prudence ,
 boutons & fleurs , tout fut détruit ,
 & sur son arbre , il ne laisse qu'un fruit .
 La poire en augmentant dans sa circonférence ,
 présentoit au coup d'œil la plus belle apparence .
 Notre homme alors admirant son secret ,
 blâmoit déjà la vieille mode ,
 se vouloit mal , avoit un grand regret
 de n'avoir pas plutôt pratiqué sa méthode .

La poire cependant échappée aux larrons ,
 par sa grosseur égaloit une gourde ;
 c'étoit le plus beau fruit qui fût aux environs.
 Mais par malheur , cette masse trop lourde
 tombe avant sa maturité ;
 & notre raisonneur que l'accident étonne ,
 reconnoissant trop tard qu'il avoit mal compté ,
 dans cet unique fruit perd l'espoir de l'automne.

Mettez un grand seigneur au lieu d'un jardinier ;
 la morale dès-lors bien aisément s'applique.
 On veut pour l'enrichir n'avoir qu'un fils unique ;
 ce fils meurt, on est vieux , on n'a plus d'héritier.

Par M. l'Abbé GUICHELET.

IN-P R O M P T U

*A Madame la Comtesse DE STR..... qui
 demandoit à venir en négligé voir
 M. de Voltaire.*

DEMAIN en habit de bergère,
 vous pourrez voir notre Apollon.
 Vous êtes sûre de lui plaire :
 il ne faut, pour charmer Voltaire,
 que vos grâces & votre nom.

Par M. le Marquis DE VILLETTE.

LE CONSEIL DE MOMUS,

CONTE IMITÉ DU GREC.

BRIÈVETÉ, clarté sont vertus de conteur :
voilà du moins celles que je préfère ;
partant je fais grace au lecteur
de prélude, & j'entre en matière.
Jupin un jour s'ennuyoit dans les cieux,
A ses genoux, reposoit son tonnerre,
& la foule des autres Dieux,
pour l'imiter & pour lui plaire,
s'ennuyoit aussi de son mieux.
Chacun gardoit le plus profond silence,
lorsqu'enfin usant de ses droits,
Momus, joyeux patron des bouffons de nos Rois,
salua l'auguste assistance,
& dit à Jupiter en élevant la voix :
Seigneur, l'ennui qui vous possède
m'afflige, & ne m'étonne pas ;
depuis long-temps vous êtes las
de votre éternel Ganimède.
Flore, Diane, Hébé, Vénus,
les Grâces même, quoique nues,
sont de très-antiques statues
que l'on admire encor, mais qui ne touchent plus.
Pour moi, qui fus jadis fécond en railleries,

je vous l'avoue en rougissant,
 de mes bons mots les sources sont taries ;
 & je me répète souvent.
 Le blond Phœbus & nos Génies
 pourroient peut-être en dire autant.
 Je vais me hâter de conclure,
 & si vous m'en croyez , vous suivrez mon conseil :
 ; chez les mortels , faites voler Mercure ;
 qu'il en ramène le Sommeil.
 Bercés par la foule des songes ,
 nous changerons en nuits des jours peu regrettés :
 d'insipides réalités
 ne valent pas d'agréables mensonges.
 A ce discours , Jupiter applaudit ,
 & le fils de Maia , son messager unique ,
 d'un vol rapide ici bas descendit.
 Dans un fauteuil académique ,
 le Sommeil reposoit ; Mercure l'y surprit ,
 & le porta dans l'Empirée.
 Depuis ce moment-là , nos Dieux ,
 soumis au pouvoir de Morphée ,
 sur nous chétifs ferment les yeux.
 En combinant les effets & les causes ,
 & voyant sur ce globe au hasard baloté ,
 tant d'épines , si peu de roses ,
 je m'en étois toujours douté.

Par M. le Chevalier DE LA LOGE.



V E R S

*De l'Auteur du Voyage littéraire de la
Grèce, à M. de Voltaire.*

DE l'immortel Anacréon,
de l'Euripide de notre âge,
qui successeur d'Homère, & rival de Platon,
se fit disciple de Neuton,
si j'osois briguer le suffrage,
je dirois : mettons un grand nom,
à la tête d'un foible ouvrage.
Mais de nos vers, de nos écrits,
& de ces Grecs que je chéris,
bornons-nous à lui faire hommage !
Que le favori des neuf Sœurs,
comme mes Lares protecteurs,
soit le Dieu de mon hermitage.
O Thétis, si sur ton rivage,
malgré l'hiver & ses rigueurs,
je cueille encore quelques fleurs,
c'est pour couronner son image.

Par M. GUYS.



R H P O N S E.

LE bon vieillard très-inutile
 que vous nommez Anacréon ,
 mais qui n'eut jamais de Bathylle ,
 & qui ne fit point de chanson ,
 loin de Marseille & d'Hélicon ,
 achève sa pénible vie ,
 auprès d'un poêle ou d'un glaçon
 sur les montagnes d'Helvétie.
 Il ne connoissoit que le nom
 de cette Grèce si polie ;
 la bigotte Inquisition
 s'opposoit à sa passion
 de faire un tour en Italie.
 Il disoit aux treize Cantons :
 Hélas ! il faut donc que je meure
 sans avoir vu la demeure
 des Virgiles & des Platons !
 Enfin, il se croit au rivage
 consacré par ces demi-Dieux ;
 il les reconnoît beaucoup mieux
 que s'il avoit fait le voyage :
 car il les a vus par vos yeux.

Par DE VOLTAIRE,



A G L Y C È R E.

AIR : *Triste raison.*

OUI, dès long-temps, j'ai percé le mystère,
que dans ton cœur tu croyois renfermer ;
toujours, toujours tu préféras, Glycère,
l'orgueil de plaire à la douceur d'aimer.

Toujours aussi ma vengeance fut prête,
& nous marchions tous deux à pas comptés :
quand tes beaux yeux faisoient une conquête,
je te faisois une infidélité.

Si je voyois, à ta fausse tendresse
que sans amour, tu voulois m'enflammer,
tout fut payé : car tu voulois sans cesse,
plaire par-tout, & moi par-tout aimer.

'Adieu, Glycère ! ah ! si tu me regrettes,
tu vas changer en plaisirs mes tourmens :
c'est tout exprès pour punir les coquettes,
qu'Amour a fait les voyages amans.



Fin

L'AVEUGLE ET LE MAUVAIS PLAISANT.

UN certain étourdi , qui se croyoit plaisant ,
parce qu'aux fots il savoit plaire ,
rencontrant un aveugle , & soudain l'arrêtant ,
aux oreilles lui va criant :
Bon homme , réponds-moi : qu'est-ce que la lumière?...
L'aveugle , homme de sens , lui répond , sans colère :
c'est , je crois , ce qui fait qu'on va sans hésiter ,
& que voyant un fot , on le peut éviter.

Par M. DROBECQ.

V E R S

Mis au bas du Portrait de M. DE L. M.

UNE vieille amitié nous unit l'un & l'autre ;
c'est mon ami , je suis le sien :
si vous êtes homme de bien ,
croyez qu'il est aussi le vôtre.

Par M. IMPERT DE CHAMPRÉAL.

CH AN SON

A MADAME ***,

*Qui défioit l'Auteur de faire des vers
sur son âge.*

AIR du Vaudeville de la Bataille d'Yvry :
Vive Henri ! vive Henri !

UN couplet fut toujours facile ,
lorsqu'il s'agit de vous chanter.
La Muse la plus indocile
aux Grâces ne peut résister.

Sans art & sans étude ,
on est poète à vos genoux.

Des in-promptus on sent que l'habitude
est naturelle auprès de vous.

De la commune poésie
je n'emprunterai point les traits.
Hébé , Flore , Aurore , Aspasie ,
ne sont plus que de vieux portraits.

Sous votre doux empire ,
tous les amours sont retenus.

On le sent bien ; mais ne peut-on le dire ,
sans vous comparer à Vénus ?

E v

Ne vous comparons à personne ;
 ne comparons personne à vous.
 Ne parlons point de votre automne,
 dont le printemps feroit jaloux.

De vos jeunes conquêtes
 laissons le brillant souvenir.

Des jours présens faisons des jours de fêtes,
 & cherchons-en dans l'avenir.

Ninon prolongea l'art de plaire
 jusques à ses derniers momens.
 Vous courez la même carrière
 avec les mêmes agrémens.

D'un si beau parallèle,
 pour preuve il faut des faits constans ;
 promettez donc à ma flamme immortelle
 un rendez-vous dans cinquante ans.

En vain j'ai voulu m'en défendre ;
 j'ai fait une comparaison.
 Mais celle au moins que j'ai su prendre
 est d'accord avec la raison.

Que s'il faut trop attendre
 pour la remplir exactement,
 dites un mot : trop heureux de l'entendre,
 je hâterai le dénouement.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,



R É P O N S E

*A M. l'Evêque DE** , ci-devant
Grand-Vicaire de**.*

Q U'IL est charmant cet hermitage,
où secondant tous mes desirs ,
la fidele amitié m'engage
à partager ses doux loisirs !
J'irai donc voir l'heureux Hermite ,
au fond de ses sombres déserts ;
j'irai jouir de son mérite :
dans la cellule qu'il habite
cent fois j'oubliai l'univers.
Je ne verrai point à sa suite ,
ces lutins , ces esprits pervers ,
qui soufflotoient , pinçoient Antoine ,
pour faire jurer le bon moine ,
& l'emporter vite aux enfers.
Dans vos bois, jeune Archymandrite ,
les Saints vivent paisiblement ;
du père Abbé chacun imite ,
l'insouciance & la conduite ,
l'humeur égale & l'enjoûment.
La vertu le rend indulgent.
Sobre jusques dans la sagesse ,

il fait attirer au couvent
des arts la troupe enchanteresse ,
& fêter solennellement ,
les Dieux qu'adoroit maître Jean ,
le doux sommeil & la paresse.

Je vous, dis donc ingénûment ,
ô vénérable Anachorete ,
(& vous noterez qu'un poëte ,
passe pour être un peu gourmand :)
que je préfère vos racines ,
votre miel , vos pêches divines ,
aux ortolans , aux perdrix fines ,
de Messieurs les Princes du sang ,
& de Monseigneur l'Intendant.
Car chez les grands , un certain diable ,
quel diable encor ! le triste ennui ,
mal épidémique aujourd'hui ,
siège gravement à leur table.
Mais chez vous , cénobite aimable ,
le vrai plaisir regne toujours ;
des heures qui volent trop vite ,
on voudroit prolonger le cours.
Avec transport on vous visite ,
avec grand regret on vous quitte ,
& l'on dit : avec tel Hermite ,
heureux qui peut couler ses jours !

Par M. l'Abbé DE REYRAC.



LE LOUP CONVERTI ,

F A B L E.

UN jour un loup des plus gloutons ,
 après avoir , dans une bergerie ,
 assouvi sa fureur sur de pauvres moutons ,
 se mit à réfléchir sur cette barbarie.
 Pour la première fois , il sentit des remords
 naître dans son cœur sanguinaire.
 Quoi ! toujours , disoit-il , d'une aveugle colere ,
 écouterai-je les transports ?
 toujours du sang ! toujours des morts !
 Je suis las à la fin de ce train de Corsaire.
 Que m'a fait ce peuple innocent ,
 qui de ma rage est la victime ?
 il est foible , & je suis puissant ;
 mais sa foiblesse est-elle un crime ?
 C'en est fait ! je veux aujourd'hui ,
 quitter des mœurs que je déteste ;
 au lieu de l'opprimer , devenir son appui ;
 & dépouiller en vivant avec lui
 cette férocité funeste.
 Cela dit , maître loup , vers le troupeau voisin
 tourne ses pas , repassant dans sa tête ,
 & la sérénité des plaisirs qu'il s'apprête ,
 & quelle joie & quelle fête
 ce sera de le voir , devenu plus humain ,

près du petit mouton Robin ,
Fondir & folâtrer. Tout plein de cette idée ;
il arrive auprès d'un troupeau ,
qui , sortant du prochain hameau ;
broutoit le serpolet , & fouloit la rosée.

A cet aspect , adieu ses beaux projets !
de la rage la plus cruelle ,
il sent renaître les accès :
il s'élance , il saisit la brebis la plus belle ,
& court la dévorer dans le fond des forêts.
A ces beaux pénitens bien simple qui se fie !
Dès la première occasion ,
les sermens du matin , le soir on les oublie :
le loup n'est pas long-tems mouton.

Par M. GINGUENÉ.

INSCRIPTION

Pour le Portrait d'un Fat de Province.

D'ARCAS cette fidèle image
ne peint pas son mérite : il doit être connu,
Sachez que de Paris il a fait le voyage ,
& puis.... qu'il en est revenu,



LE BAISER SURPRIS.

J'ETOIS aux genoux de Camille ;
mon bras flexible s'enlaçoit
autour de sa taille docile :
son cœur sous ma main s'élançoit...
ah ! le mien n'étoit pas tranquille.
Sur son beau col qui se penchoit ,
amoureusement j'osai prendre
un baiser modeste & discret.
Camille me le permettoit ,
ou du moins Camille plus tendre ,
dans un abandon inquiet ,
ne songeoit pas à le défendre.
J'étois troublé par le plaisir.
L'Amour craint , mais le desir ose ;
ivre d'amour & de desir ,
j'osai desirer autre chose.
Sur tes levres , je vis la rose ,
Camille , & j'osai la cueillir.
Dieux ! quel fut mon bonheur suprême !
Mais , quel fut bientôt mon regret !
le vol me priva du bienfait ,
& je déplus à ce que j'aime.
Je vis le courroux dans ses yeux ,
où j'aurois pu voir l'indulgence.

Son reproche fut le silence ,
 & je ne l'entendis que mieux.
 Des plus amoureuses délices ,
 amans , si vous êtes jaloux ,
 sachez vivre de sacrifices :
 baisers surpris sont les moins doux.

Par feu M. le Marquis DE PEZAY.

ÉPIGRAMME.

UN vieux Normand à la mort condamné ,
 but tant le jour qu'on lui lut sa sentence
 qu'il s'enivra : sans nulle répugnance ,
 à l'échaffaud il se vit amené ;
 on le dépouille , on l'étend sur la roue :
 en pareil cas , un autre eût frissonné :
 lui de sang froid , s'imaginant qu'on joue ,
 de ce début n'est du tout étonné ;
 bientôt son col , sous la funeste fangle ,
 se rétrécit : lors ouvrant de grands yeux :
 oh , oh ! ceci devient plus sérieux ;
 je crois , dit-il , que le maraud m'étrangle.

Par M. PONS DE VERDUN.



É P I T R E

A M. ROUSSEL,

*Docteur en Médecine de l'Université de
Montpellier , Auteur du Système sur le
Physique & le Moral de la Femme.*

J'AI lu vingt fois l'œuvre brillante ,
ou , de Buffon heureux rival ,
tu peins d'un style original ,
de ce sexe qui nous enchante ,
& le physique & le moral.
Tout étonné de te comprendre ,
comme moi , chacun admirait
les fleurs , la grace & l'intérêt ,
qu'à pleines mains tu fais répandre
sur l'aridité d'un sujet.

Mais , en aimant le vrai qui frappe
dans tes ouvrages pleins de feu ,
au fond du cœur , je croyois peu
à l'évangile d'Esculape ;
tu penses bien qu'après le Dieu ,
les Prêtres n'avoient pas beau jeu.
Pardonne , le secret m'échappe :
oui , pour moi le savant Bordeu ,
étoit encor , j'en fais l'aveu ,

moins infailible que le Pape.
 Avec un corps robuste & sain ,
 on n'est pas obligé de croire
 aux grands talens d'un Médecin.
 Stahl lui-même étoit du grimoire ,
 & son livre , quoique divin ,
 dormoit en paix dans mon armoire.
 Cette inaltérable santé ,
 que je ne dois qu'à la nature ,
 bravoit avec impunité
 le charlatanisme en fourure ,
 qui préside à la faculté.
 Aujourd'hui , grace à ses miracles !
 Esculape est un Dieu pour moi.
 Quand ta voix dicte ses oracles ,
 il m'y faut bien ajouter foi.
 J'aime Euridice : à cette Belle ,
 l'hymen m'unit des plus doux nœuds.
 Aux sermens que j'ai faits pour elle ,
 dans ce siècle , époux scandaleux ,
 j'ai le malheur d'être fidele.
 Quand ma compagne mit au jour ,
 avec une crise mortelle ,
 le premier fruit de notre amour ,
 j'étois mourant presque autant qu'elle ;
 & je n'ai pu dans ce moment ,
 goûter la douceur d'être pere :
 mais cette crainte passagere
 m'annonçoit un plus long tourment.
 Qu'elle a payé bien cherement
 l'unique fils dont elle est mere !

Son lait s'aigrit dans sa prison.
 Doux nectar pour qui le consomme,
 ce premier aliment de l'homme
 s'est changé pour elle en poison.
 Pendant dix mois avec courage,
 souffrant sans cesse un mal nouveau,
 elle alloit, au printems de l'âge,
 pour jamais descendre au tombeau.
 Tu vis ses maux & mes allarmes :
 ton cœur sensible en eut pitié.
 Ton savoir & ton amitié,
 en doux transports changeant mes larmes,
 ont fait revivre ma moitié.
 A mes feux pour jamais ravie,
 j'allois donc la pleurer sans toi !
 oui, c'est à tes soins que je doi
 l'unique charme de ma vie.
 Que ne puis-je par mes écrits,
 immortaliser ce service !
 Ah ! si Pluton, sourd à mes cris,
 m'eût enlevé mon Euridice ;
 tu m'aurois vu, dans mon malheur,
 descendre avec elle aux lieux sombres,
 & des accens de ma douleur,
 comme Orphée, attendre les ombres,
 Mais par ton art & tes secrets,
 à l'Euridice qui m'engage,
 tu rends la vie & les attraits,
 & tu m'épargnes le voyage.

Par M. BLIN DE SAINMORÉ.

LE GASCON.

UN bon Gascon , sans malice ,
avec enthousiasme , exaltoit son pays ;
tout s'y faisoit , beaucoup mieux qu'à Paris.
Il faut voir , disoit-il , sur-tout notre Police !
comme elle est faite , avec intégrité !
avec quel intérêt & quelle activité ,
chacun s'empresse à vous rendre justice !
J'en vais donner pour preuve , un exemple certain.

Je fus pris , un matin ,
pour une peccadille ,
un tour d'adresse , une vétille.

Je fus interrogé ,
au même instant , jugé ,
marqué dessus l'épaule , autant qu'il m'en souvienné ,
& , dit-on , fustigé.....

Juste ciel ! quelle antienne ,
dans Paris , c'eût été , que de voir terminer
une pareille minutie !

Eh ! bien , sans me vanter , toute affaire finie ,
j'étois rentré chez moi , pour l'heure du dîner !

Par M. ALIX.



CHANSON,

*Pour Mademoiselle ADELINÉ, Actrice
de la Comédie Italienne.*

AIR : Du Vaudeville de la *Rosierée*



QUI parle d'un souris malin,
de petits pieds, de taille fine,
d'un air doux, quoique un peu mutin,
celui-là parle d'Adeline.
En scène, en ville, ah ! qu'elle est bien !
il faut l'aimer ou n'aimer rien.

Qui vient auprès de ses appas,
doit en regardant Adeline,
deviner ce qu'il ne voit pas
& désirer ce qu'il devine.
Chacun s'écrie : ah ! qu'elle est bien !
il faut l'aimer ou n'aimer rien.

J'ignore encor si tendre ou non ;
elle sent bien ce qu'elle inspire ;
je lui connois un œil frippon :
quant au cœur, je ne fais qu'en dire ;
mais tendre ou non, je fais fort bien
qu'il faut l'aimer ou n'aimer rien.

C'est un grand bien que de la voir
 sentir l'amour , même le feindre ;
 heureux l'amant qui peut avoir
 à s'en louer , même à s'en plaindre !
 Qu'elle vous traite ou mal ou bien ,
 il faut l'aimer ou n'aimer rien.

Lui plaire est un si beau destin ,
 qu'on se tiendrait heureux près d'elle
 de la trouver tendre un matin ,
 dût-elle au soir être infidelle !
 Qu'il m'en arrive ou mal ou bien ,
 je veux l'aimer ou n'aimer rien.

ÉPIGRAMME.

ON jouoit un Drame héroïque ,
 dont le poëme léthargique
 se soutenoit sur de grands airs.
 Siffle donc , me dit un critique :
 non , Monsieur , je laisse les vers
 cabaler contre la Musique.

Par M. AUGUSTE.



É P I T R E

A MON AMI,

*Qui fatigué de la mer , où nous
voyagions ensemble , m'avoit quitté
pour continuer sa route par terre.*

O MON ami ! que ne t'ai-je imité ,
quand par les flots trop baloté ,
pour un élément plus solide ,
si prudemment tu m'as quitté !

Ainsi que la fortune , oui , la mer est perfide ;
en t'approuvant , que je t'ai regretté !

Un jour entier , sur l'onde si tranquille ,
par les vents les plus doux , je m'étois vu porté ;
déjà des mers l'affreuse immensité ,
à mes yeux indignés , déroboit cette ville ,
d'un despote abruti repaire ensanglanté :
la voix de l'innocence , hélas ! toujours débile ,
y demandoit vengeance à la postérité.

Je bénissois les flots , qui d'un peuple servile
me séparoient avec rapidité.

Mais témoins d'un adieu qui m'avoit tant coûté ,
j'étendois vers ces murs , un regard inutile ;
objet consolateur , vous étiez , éclipsé !

Bien loin de moi, j'avois déjà laissé
 du Katégat l'enceinte dangereuse,
 qu'étroitement resserre un double bord,
 & je voguois sur la mer orageuse,
 qui voit s'amonceler tous les glaçons du nord.
 Soudain, la nuit descend sur un pesant nuage;
 dans un morne repos, tout semble inanimé.
 Les vents entre-choqués, de rivage en rivage,
 par de sourds sifflemens annoncent un orage:
 à peine on le redoute; il est déjà formé.
 Le pilote éperdu tient ses voiles baissées;
 son art combat en vain cent périls renaissans:
 le flot presse le flot; les vagues élancées
 s'entre-heurtent dans l'air, & fondent par torrens.
 Tout frémit: de mes sens je ne suis plus le maître;
 mais, mon esprit alors, ferme & jamais troublé,
 domine ma terreur, & me fait mieux connoître
 ce que les Dieux, ont dans mon être,
 de force & de foiblesse à la fois rassemblé.
 A peine avec effort commençoit à paroître
 un jour obscur, disputé par la nuit;
 impatient, chacun veut reconnoître
 quels sont les lieux où le sort nous conduit.
 Dieux! quel aspect épouvante la vue!
 reste affreux du chaos, là, d'immenses rochers,
 nés dans le sein des mers, du front brisent la nue,
 & n'accordent jamais de retour aux nochers.
 Là, de bancs & d'écueils l'invisible assemblage
 à nul mortel ne permet d'approcher:
 si l'un des habitans de ce triste parage,

que

que le besoin accoutume au danger ,
 en guidant le vaisseau , n'écarte le naufrage.

En abordant sur cette île sauvage ,
 dans l'horreur des cachots , je crus me voir plonger.
 Malgré mille travaux , la terre sans substance
 n'y rend aucun des biens qui lui sont dispensés.

De loin en loin , les êtres dispersés ,
 semblent à la nature arracher l'existence.
 Là , j'ai de vingt soleils détesté le retour :
 je croyois le hâter par mon impatience.
 Le temps est à nos vœux inexorable & sourd ;
 le temps , pour le frapper , sur l'homme heureux
 s'élance :

il prend pour l'infortune un vol traînant & lourd.

Sombre, inquiet, errant de cîme en cîme ,
 vers le plus haut des monts j'arrive en gravissant :

quel voile tombe ! ô tableau ravissant !
 c'est là qu'avec horreur la nature est sublime.
 Sans pouvoir me lasser, dans ces lieux j'admirais
 le contraste frappant que sa puissance étale ,
 des rochers nus, les plus sombres forêts ,
 & de vastes déserts , & des bocages frais :
 d'un million de fleurs, les rubis & l'opale ,
 jettés sans art , y brillent sans apprêts.

Mon ame s'épuroit dans ce libre atmosphère.

On diroit que sur ces hauteurs ,
 l'homme à ses pieds voyant la terre ,
 en s'approchant des cieux , partage leurs grandeurs.
 Je suivois un coteau qu'une eau limpide arrose ;
 là , près d'un jeune bois , où le jour vient mourir ,

sur les doux souvenirs mon esprit se repose ,
 plein des tendres ennuis qu'il se plaît à nourrir.
 Je regardois ces fleurs , si fraîchement écloses ,
 que sous mes yeux encore elles sembloient s'ouvrir.
 Mais seul, je me disois : quoi ! trouver tant de roses ,
 sans avoir à qui les offrir !

Le charme alors de cette solitude ,
 comme un enchantement paroïssoit éclipsé ;
 & sous le poids de ma sollicitude ,
 foible mortel , je tombois terrassé.
 Je retournois dans ma prison flottante.
 C'est vous alors , ô mes livres chéris ,
 vous dont la volupté si pure , si constante ,
 se répandoit sur mes esprits.

N'en doutons point, aux doux accens d'Orphée,
 quand ta roue , Ixion , en tournant se fixa ,
 dans cet heureux tableau , foiblement déguisée ,
 c'est la force des arts que la Fable traça.
 Oui ! l'amant des beaux arts ne connoît point la
 peine ;

tout ce qui n'est pas eux n'obtient que ses mépris.
 Soutenu par le dieu qui dicta vos écrits ,
 ô Racine ! ô Rousseau ! Molière , la Fontaine ,
 celui qui vous possède & qui sent votre prix ,
 heureux dans un désert ou courbé sous la chaîne ,
 de la fortune encor brave les favoris.
 Et toi , qui plus qu'eux tous , varié dans tes charmes ,
 dévoilas dans tes vers le secret des amours ,
 quels maux , en te lisant , n'ont pas fini leur cours ?
 Sublime également, dans les ris , dans les larmes ,

Voltaire , c'est à toi que l'on revient toujours.
 Mais le voici , l'instant qui de tout me console
 je vais risquer encor l'inconstance des eaux :
 je revole vers toi ; je vois de nos vaisseaux ,
 au gré des vents heureux floter la banderole :
 adieu : puissent enfin les vagues & le fort ,
 pour ne plus nous quitter , nous unir dans le port !

Par M. le Chevalier DE LANGEAC.

C O U P L E T

*A Madame DE ** , Chanoinesse d*** , qui
 venoit d'apprendre le Latin , & de rendre
 les Odes d'Horace en François.*

AIR : Jeune & novice encor.

LIRE & traduire Horace ,
 ne fut pour vous qu'un jeu.
 Vous rendez avec grace
 ce qu'il peint avec feu.
 S'il revenoit , sa lyre
 seroit à vos genoux.
 J'aimerois à traduire
 ce qu'il diroit de vous.

*Par M. C***.*



ÉPIGRAMME.

DIEU fasse paix à Maître Tirafoi !
 des Procureurs c'étoit le plus habile ;
 à quatre Clercs il donnoit de l'emploi ,
 & , ces Messieurs , lui remuoient la bûe ;
 il les grondoit tant que duroit le jour.
 De votre état apprenez la syntaxe ,
 leur disoit-il , & sachez qu'en la Cour
 le temps perdu ne passe point en taxe.

Par M. PONS DE VERDUN.

V E R S

*Pour le Portrait de M. DE GASSENDI ,
 Officier d'Artillerie.*

NÉ pour l'Amour , le Parnasse & la Guerre ,
 Mars te chargea du soin de lancer son tonnerre :
 l'Amour t'en donna de plus doux ;
 Apollon te remit sa lyre ;
 tu fus aimer , combattre , écrire :
 si nous ne t'aimions tous , nous serions tous jaloux.

Par M. DE POMMEREUL,

ADIEUX DU VIEILLARD.

ADIEU , mon cher Tibulle autrefois si volage ,
 mais toujours chéri d'Apollon ,
 au Parnasse fêté comme aux bords du Lignon ,
 & dont l'Amour a fait un sage.
 Des champs Elisiens , adieu , pompeux rivage
 de palais , de jardins , de prodiges bordé ,
 qu'ont encore embelli , pour l'honneur de notre âge ,
 les enfans d'Henri-quatre , & ceux du grand Condé.
 Combien vous m'enchantiez , Muses , Grâces nou-
 velles ,
 dont les talens & les écrits
 feroient de tous nos beaux Esprits
 ou la censure , ou les modèles !
 Que Paris est changé ! les Welches n'y sont plus.
 Je n'entends plus siffler les ténébreux reptiles ,
 les Tartuffes affreux , les insolens Zoïles ;
 j'ai passé : de la terre , ils étoient disparus.
 Mes yeux , après trente ans , n'ont vu qu'un peuple
 aimable ,
 instruit , mais indulgent , doux , vif & sociable ;
 il est né pour aimer : l'élite des Français
 est l'exemple du monde & vaut tous les Anglais.
 De la société les douceurs désirées ,
 dans vingt Etats puissans sont encore ignorées :
 on les goûte à Paris ; c'est le premier des arts.

Peuple heureux , il naquit , il règne en vos remparés.
 Je m'arrache en pleurant à son charmant empire ;
 je retourne à ces monts qui menacent les cieux ,
 à ces antres glacés où la Nature expire :
 je vous regretterois à la table des Dieux.

Par M. DE VOLTAIRE.

R É P O N S E

AUX VERS PRÉCÉDENS.

QUAND la ville & la Cour vous portent leur
 hommage ;
 quand un peuple enchanté vous recoit dans ses bras ;
 quand vous voyez devant vos pas
 le respect & l'amour peints sur chaque visage ;
 quand des pleurs de tendresse échappés de nos yeux
 ont arrosé votre passage :
 vous voulez nous quitter , & vous fuyez ces lieux ,
 où l'on adore votre image !
 Le Français autrefois si léger , si volage ,
 cesse de l'être en vous aimant.
 Heureux législateur de ce peuple charmant ,
 par-tout vous voyez votre ouvrage.
 Oui, vous avez changé Paris.
 Couronné soixante ans des mains de Melpomène ,
 par vos chefs-d'œuvre sur la scène ,
 vous avez soixante ans éclairé les esprits.
 De tout côté la Gloire vous assiège,

Mais l'amitié pour vous n'a-t-elle point d'attraits ?
 Maître de tous les cœurs, ah ! restez à jamais
 au milieu d'un si beau cortège.

Les Welches d'autrefois sont devenus Français.
 Ces changemens sont grands, mais c'est vous qui les
 faites.

Soyez témoin de vos succès ,
 & jouissez de vos conquêtes.

Par M. le Marquis DE VILLETTE.

*A MONSIEUR DUPORT, l'ainé,
 Musicien du Roi de Prusse, qui venoit de
 jouer du violoncelle devant la Reine.*

○ TOI qui charmes le repos
 d'un Prince à qui le ciel donna pour héritage
 l'esprit & la plume d'un sage ,
 avec la valeur d'un héros !
 Cette Reine, Duport, dont la France est si fière ,
 qui par l'amour a consacré ses loix ,
 a donc voulu t'entendre ! ah ! poursuis ta carrière :
 les Amphions sont faits pour l'oreille des Rois.
 Mais une Souveraine & si belle & si tendre ,
 sensible à tes accords fiers & mélodieux ,
 forme un tableau qu'on ne peut rendre :
 quand tu charmois l'oreille, elle enchantoit les yeux ;
 c'est un plaisir digne des Dieux
 que de la voir & de t'entendre.

Par M. IMBERT.

F iv

COUP-D'ŒIL D'UN ANGLOIS.

O H ! que Saint-James , mes amis ,
offre un spectacle magnifique !

De nos Milords penseurs dans leur Spleen affermis ,
j'ai vu le lourd essain qui se croit politique ,
aller , venir , bâiller , & comme ailleurs soumis
à l'étiquette despotique.

J'ai vu dans ces jours renommés
de courses , de défis , à l'Etat nécessaires ,
sur des chevaux très-estimés ,
des hommes qui ne l'étoient guères.

J'ai vu des citoyens par des Lords opprimés ;
j'ai vu d'importans personnages ,
d'un esprit éminent , d'un mérite éprouvé ,
en courtisans profonds & sages ,
épier l'heure du levé ;

puis libres de ce soin , toute affaire cessante ,
jusques au soir , sentir la volupté

& la nécessité pressante

d'arriver juste au débotté ,

d'obtenir un seul mot , fût-il une épigramme ?

quelque demi-regard , un sourire ébauché ,
& dès ce moment-là , jurant au fond de l'ame ,
de ne pas manquer au couché.

Par M. DORAT,

CONFESSION DE ZULMÉ.

QU'EXIGEZ-VOUS, belle Zulmé ?
 Qui moi , dans les replis de votre conscience
 porter avec sévérité
 le flambeau de la pénitence !
 Moi , confesseur de la beauté !
 D'un sage directeur, ai-je donc l'apparence ?
 En ai-je le maintien , le ton , la gravité ?
 Ai-je sur-tout une oreille aguerrie
 contre les timides aveux
 d'une pénitente jolie ?
 Si vous m'allez conter d'une voix attendrie
 quelqu'un de ces péchés heureux
 qui font le charme de la vie ,
 que deviendrai-je ? un démon tentateur
 dans les sens trop émus du nouveau directeur ,
 n'allumera-t-il point une flamme prophane ?
 Et n'envirai-je pas dans le fond de mon cœur
 tous ces jolis forfaits qu'il faut que je condamne ?...
 Enfin , vous le voulez : je vais vous obéir :
 quoique novice en cette affaire ,
 que ne ferois-je pas dans l'espoir de vous plaire ?
 Recueillez-vous , ma sœur : le guichet va s'ouvrir ,

Commençons. A L'ORGUEIL vous êtes-vous livrée ?
 Moi , je le crois : quand on a vos attraits ,

de tous les cœurs quand on est adorée ;
 de cet encens qui brûle & ne s'éteint jamais
 sur les autels dont on est entourée ,
 pourroit-on quelquefois n'être pas enivrée ?

Tout vous conduit vers ce piège trompeur ;
 & le miroir qui répète vos charmes ,
 & les tendres regards , & l'hommage flatteur
 de mille amans qui vous rendent les armes ,
 & vos talens , & cet air séducteur ,
 & cette taille de déesse ,
 & ces beaux yeux où la noblesse
 succède à la tendre langueur ,
 & la langueur à la finesse.

Aussi j'excuse en vous cette faiblesse ;
 l'humilité ne sied qu'à la laideur.

Poursuivons. Etes-vous encline à l'AVARICE ?...

Vous rougissez ! vous avez bien raison ;
 c'est, ma sœur , un fort vilain vice ,
 un vice pour lequel il n'est point de pardon.

Inutile dépositaire
 de tous les trésors de l'amour ,
 n'en doutez pas, vous répondrez un jour ,
 du bien que vous auriez pu faire.

Rassurez-vous pourtant : non , il n'est point d'erreurs
 qu'un bon repentir ne répare.

Rénoncez donc à vos rigueurs ;
 soyez , pour gagner tous les cœurs ,
 économe de vos faveurs :
 mais n'en soyez jamais avare.

Le péché des GOURMANDS , parlez-moi sans détour ,
 est-il aussi le vôtre ? Ah ! ce seroit dommage .
 Ce Dieu dont votre bouche est le charmant ou-
 vrage ,
 qui d'un corail si pur en orna le contour ,
 se plut à la former pour un plus digne usage :
 elle est faite, Zulmé, pour le rendre langage ,
 les soupirs , les aveux , les baisers de l'amour.

Si quelquefois de la COLÈRE
 vous avez senti les accès ,
 sans doute les efforts d'un amant téméraire
 de votre cœur avoient troublé la paix.
 Zulmé, votre courroux n'étoit pas légitime :
 épris de vos attraits , piqué de vos refus ,
 son audace étoit-elle un crime ?
 Croyez-moi, ne vous fâchez plus
 contre une erreur si naturelle.
 Les desirs qu'on sent naître , en vous voyant si belle,
 nuisent bien au respect qu'exigent vos vertus.

Votre ame, j'en suis sûr, du poison de l'ENVIE
 a toujours su se préserver.
 Eh ! qui pourroit vous inspirer
 un mouvement de jalousie ?

Vous reste-t-il quelques vœux à former ?
 En talens, en appas vous n'avez point d'égales :
 d'un sentiment si bas peut-on vous soupçonner ?
 Il n'est fait que pour vos rivales.

Il est un péché moins affreux
 auquel , je l'avou'rai , je vous crois fort sujette ;
 péché que plus d'une fillette
 entre deux draps commet souvent seulette....
 Ne baissez point vos deux grands yeux ;
 que rien n'allarme ici votre délicatesse ;
 ce péché-là, Zulmé, ce n'est que la PARESSE.
 Ne cherchez point à vous en corriger ;
 & de l'amour si le souffle léger
 au point du jour vous berce d'heureux songes ,
 pour le bien de l'humanité ,
 puissent de si rians mensonges ,
 vous inspirer du goût pour la réalité !

Enfin , ma tâche est bientôt achevée ;
 de six péchés vous voilà confessée ;
 il en reste un le plus charmant de tous :
 de celui-là , s'il est sur la liste des autres ,
 non-seulement je vous absous ;
 mais en faveur de ce péché si doux ,
 je vous pardonne tous les autres.

Par M. GINGUENÉ.

LE MÉDECIN-SOLDAT.

Sous les fiers drapeaux de Bellone ,
 on vient d'entrôler du Terrier ;
 aux nombreux cyprès qu'il moissonne
 il préfère un simple laurier :
 grace au ciel ! le voilà Guerrier !
 Il ne peut plus tuer personne.

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

LES BAISERS DE LA NATURE.

DANS la douleur & dans les larmes
 je venois de passer la nuit ;
 mes fils devinrent mes allarmes :
 près de moi l'amour les conduit ;
 l'aîné, que l'âge rend timide ,
 avec respect baise ma main ;
 mon front flétri par le chagrin ,
 de son frère plus intrépide ,
 reçoit un baiser enfantin ;
 & ma fille qui vient de naître ,
 gravissant sur mon traversin ,
 au-dessous d'un voile de lin ,
 que sa bouche fait disparaître ,
 imprime un baiser sur mon sein.
 Quelle scène pour une mère !
 & quel instant pour le pinceau !
 Dans ses ballets de caractère ,
 jamais l'ingénieux Noverre
 ne dessina pareil tableau.
 Dès-lors mon esprit se rassure ;
 je sens un baume à ma blessure ,
 & baisant mon fils à mon tour ,
 je vois que dans une ame pure ,
 les doux baisers de la Nature
 valent mieux que ceux de l'Amour.

Par Madame la Comtesse DE VIDAMPIERE

ÉPIGRAMME.

DOCTEUR Phocas met au jour un ouvrage
 propre, dit-il, à faire un citoyen.
 Jà deux in-douze ont franchi le passage :
 le tiers attend pour voir s'ils prendront bien.
 Avis divers ; veut-on savoir le mien ?
 Charmant Auteur, je t'invite à poursuivre :
 dans ce traité, tu mets si peu du tien,
 qu'en vérité c'est un assez bon livre.

Par M. PIDOU.

COUPLET IN-PROMPTU.

AIR : *L'Amour en capuchon.*

LE Dieu d'amour, le Dieu des vers
 s'étoient disputé l'avantage
 d'avoir fait le plus bel ouvrage
 qu'eût admiré l'univers :
 le blond Phœbus lut un poëme
 qui célébroit ma jeune Iris :
 l'Amour, pour gagner le prix... (bis)
 fit paroître Iris même,



E P I T R E

A M. LE MARQUIS D....

*Sur le prétendu ridicule d'une vive
sensibilité.*

LE monde , cher Marquis , appelle ta jeunesse ,
 & de la liberté tu vas goûter l'ivresse.
 Que d'effrayans dangers menacent ta candeur !
 Que de préceptes faux vont étonner ton cœur !
 Crains sur-tout ces mortels dont l'égoïsme impie
 nous vante les langueurs de la froide apathie ,
 & des plaisirs de l'ame ignorant les attraits ,
 blâme du sentiment les transports inquiets.
 Si tu peins devant eux l'humanité souffrante ,
 & que ton œil soit triste , & ta voix gémissante ,
 si tu vas leur décrire un chef-d'œuvre de l'art ,
 & que l'enthousiasme allume ton regard ,
 ils resteront glacés , ou leur molle indolence
 sourira gravement de ta chaude éloquence.
 Que dis-je ! ils t'apprendront qu'en un cercle décent ,
 cet excès d'énergie est un travers choquant.
 Sans doute il ne faut point , dans ta fougue impolie ,
 jeter à tout venant ta naïve saillie ;
 ni d'Héraclite en pleurs imiter les sanglots ;

ni t'ébahir sans fin sur quelque talent faux,
 Sans doute la raison proscrie les hyperboles,
 Mais qu'on déplaît bientôt à ces êtres frivoles,
 vuides de tout savoir, entêtés du bon ton,
 &, lorsqu'il faut sentir, prodiguant le jargon !
 L'homme sensible & vif fait plaître à d'autres ames,
 Il paroît, & déjà ses pénétrantes flammes
 ont éveillé la joie, ont dissipé l'ennui ;
 on se rapproche, on forme un groupe autour de lui,
 & tous les spectateurs qu'il étonne ou qu'il touche,
 semblent en l'écoutant suspendus à sa bouche.
 Là, tu pourras le soir du spectacle enivré,
 nous peindre Ninias pâle & défiguré ;
 nous répéter le cri de sa mère expirante ;
 montrer le Kain suivi de la foudre brûlante,
 sortant à pas pressés d'un tombeau ténébreux,
 & se frappant le front dans un silence affreux.
 Tu pourras, même à table, impunément redire
 ces vers, ces vers si doux que Racine soupire.
 Pense-tu qu'on rira, lorsque dans tes récits
 on entendra de Gluck les chants approfondis,
 & les plaintes des Grecs, & les éclats d'Achille,
 & l'adieu que lui fait son amante docile,
 & Clytemnestre en proie à son chagrin mortel,
 & l'imposant Calchas qui tonne au nom du ciel ?
 Va, puisque la peinture a pour toi tant de charmes,
 puisque Greuze vingt fois a fait couler tes larmes,
 que tu crois voir encor, dans ta longue terreur
 ce père qui maudit un jeune homme en fureur,
 ces scènes en un mot ou tendres ou tragiques,

que tracent chaque jour ses pinceaux pathétiques;
 qu'importe, en détaillant ses utiles travaux,
 que ton geste fréquent ais diverti des sots,
 que dans ton gosier sec ta langue embarrassée,
 n'ait pu suivre à la fin ta rapide pensée,
 & que tes blonds cheveux en boucles contournés,
 bientôt au gré des vents se soient abandonnés!
 qu'importe qu'à l'aspect des antiques sculptures,
 on t'ait vu, par degré, en prendre les postures;
 avec Laocoon arracher les serpens
 autour de toi serrés en replis ondoyans;
 ainsi qu'Antinoüs, baisser avec mollesse
 ton front ou la douceur s'allie à la finesse;
 ou comme Niobé, dans ton affliction,
 rester pétrifié sous la main d'Apollon!
 A ce délire heureux, livre-toi sans scrupules,
 & brave, en jouissant, tes censeurs ridicules.
 La nature, les arts, le beau, la vérité,
 voilà tes dieux, voilà ta seule volupté.
 Ah! l'amant éperdu qui voit tout ce qu'il aime,
 excite-t-il le rire en s'oubliant lui-même?
 Combien ton trouble aimable est rare de nos jours!
 Combien je le préfère à ces doctes discours,
 qu'en traitant du génie, étale avec emphase
 un pédant très-rassis, qui feint d'être en extase!
 Combien je le préfère à ce silence fin,
 à ces distractions d'un philosophe vain,
 à ces débats criards, à ces éloges fades,
 à ces gros calembours empruntés des parades,
 à tout ce grand savoir, à tout ce bel esprit,

que le matin d'avance on a mis par écrit ;
 au dégoût , en un mot , de tant de bagatelles !
 Ecoutons ce jaseur débitant ses nouvelles.
 C'est lui qu'il faut railler. Nul sentiment profond
 ne se peignit jamais sur son paisible front.
 ose-t-il me conter , foible écho de gazette ,
 la romanesque ardeur du jeune la F.... :
 je ne reconnois plus un Chevalier Français ,
 indigné des loisirs d'une éternelle paix.
 Ce n'est qu'un Officier quelque peu téméraire ;
 & ce grand Washington , terreur de l'Angleterre ,
 qui crée un nouveau peuple aux bords Américains ,
 n'est plus le Fabius de ces autres Romains.
 On ne me fait point voir , dans un récit sans ame ,
 ces novices soldats que la vengeance enflamme ,
 sans vêtement , sans pain , & non sans fermeté ,
 pleurer d'aise en criant : Honneur & Liberté !
 C..... dans son palais revient-il plein de gloire
 de nos vaillans Marins annoncer la victoire :
 qu'un discours animé me montre tout Paris
 au-devant du Guerrier s'élançant à grands cris ;
 qu'on place à ses côtés son Andromaque en larmes ,
 & son fils effrayé qui contemple ses armes :
 faites-moi donc entendre , éloquent narrateur ,
 des courtisans polis le murmure flatteur ,
 & les chants saugrenus des Nymphes de la Halle ,
 dans leur gaité grivoise affrontant le scandale.
 Heureux qui fait tout peindre , & qui fait attacher !
 Marquis , ces froids railleurs prompts à te recher-
 cher ,

à ta vue , à la fin tressailleront de joie ;
 & nos sociétés au persiflage en proie ,
 de res vifs mouvemens admirant le pouvoir ,
 iront te conjurer d'aller les émouvoir.
 Ainsi , quand Fénélon , amant de la sagesse ,
 de son ame adorée épanchoit la tendresse ,
 les fronts s'éclaircissoient à ses accens vainqueurs ;
 le miel de ses leçons couloit au fond des cœurs ;
 & pour le *pur amour* plein d'un beau fanatisme ,
 il gaignoit nos ayeux à son doux quêtisme.
 Ainsi , lorsqu'à la Cour le brillant Nivernais
 d'Horace , par hasard , commente les beaux traits ,
 on croit voir , on entend son Poète facile
 tantôt aux Dieux des mers recommandant Virgile ;
 tantôt vantant le frais des grottes de Tibur ;
 ici , peignant les biens du villageois obscur ;
 là , demandant au ciel une ame ferme & sage ,
 & toujours à Bacchus adressant quelque'hommage.
 De ces tableaux divers chacun se sent épris.
 Le babillard se tait : le disputeur surpris ,
 cède en applaudissant au charme qu'il redoute ,
 & la carte à la main , le joueur même écoute.

Par M. SÉLIS.



R É P O N S E

*De Dom Jeannin , Prieur de Chassaigne ,
à une Epître de M. DORAT.*

Q UAND les Graces vous sont fidelles,
en pure perte , je les fers :
mais je serai bien venu d'elles ,
en leur chantant vos jolis vers.
Que feroient-elles d'un bréviaire ,
d'un capuchon , de chapelers ,
& d'un missel , & d'une haire ?
Sans doute , il faut d'autres hochets
à ces mignonnes de Cythère.
Dans ce sauvage monastere ,
envain le rival du Pomar
vingt fois par jour me désaltère :
j'aimerois mieux la douce eau claire
dont vous êtes dépositaire ,
& qui surpasse le Nectar.
Oui , votre Epître enchanteresse ,
m'a fait rêver pendant long-tems
aux Dieux souverains du Permesse ;
j'étois dans ces heureux instans ,
(couché sous mes saintes courtines)
au moins un Malherbe , un Racan....
Mais , hélas ! sonnoit-on matines ,
je n'étois plus que frere Jean.

ROMAN CÉ.

VALLONS délicieux , ombrages solitaires ,
 Les Dieux sur la terre ont chéri leur séjour ,
 voici les lieux sans doute ou , près de nos Bergères ,
 ils oublioient l'Olympe , en s'enivrant d'amour.

Hélas ! il fut un tems où dans cette retraite ,
 cherchant des bois profonds l'abri silencieux ,
 assis sous un feuillage , aux pieds de ma Lisette ,
 je croyois avec elle habiter dans les Cieux.

Que ces bords sont changés ! elle fuit , la cruelle !
 d'un voile ténébreux tout m'y semble couvert.
 Toute leur volupté s'est perdue avec elle ,
 & ce charmant séjour m'est un affreux désert.

Pourquoi donc , malheureux , m'y renfermer encore ?
 Je ne fais , mais toujours leurré d'un fol espoir ,
 je m'y sens entraîner dès la naissante aurore ,
 pour ne plus en sortir que dans l'ombre du soir.

Accablé de mes maux , si par fois j'y sommeille ,
 au seul bruit d'un feuillage agité du Zéphir ,
 en sursaut réveillé , j'ouvre une avide oreille ,
 & mon cœur abattu commence à tressaillir.

Il me semble par fois , d'une voix languissante ,

l'entendre au loin répondre à mes cris douloureux.
Je me retourne , hélas ! c'est une source errante ,
qui murmure en baignant son rivage amoureux.

Ah ! fuyons pour jamais , fuyons de ce bocage ;
par-tout à mes regards ses traits viennent s'offrir.
Qui m'auroit dit qu'un jour je craindrois son image ,
moi que sa seule idée enviroit de plaisir ?

Le voici ce rocher dont la voûte élancée ,
nous cache sous son ombre aux feux brûlans du
jour ;
c'est là que dans mon sein mollement renversée ,
elle tournoit sur moi des yeux baignés d'amour.

C'est ici qu'au milieu des plus tendres caresses ,
sa bouche tour-à-tour épanchoit dans mon cœur
ses reproches amis , doux comme ses tendresses ,
& les soupirs mourans ravis à sa pudeur.

Ainsi couloient nos jours pleins d'heures fortunées.
Tout excitoit en moi des transports ravissans.
Des fruits, de simples fleurs que Life m'eût données ,
comme un présent des Dieux , enchantoient tous mes
sens.

Que j'aimois à la voir , timide dans ses plaintes ,
n'oser qu'en rougissant accuser ma froideur !
Dieux ! comme d'un baiser calmant toutes ses craintes ,
bientôt je la voyois frémir de mon ardeur !

Ces fêtes des hameaux où la danse bruyante
des Pasteurs attroupes enflamme les desirs,
ces feux où dans la foule on poursuit son amante,
ah ! ce n'étoient point là nos plus touchans plaisirs.

Qu'il étoit bien plus doux, seuls au fond de ces plaines,
d'errer l'un près de l'autre, en nous donnant la main !
J'y chantois mes plaisirs, ou triste de ses peines,
en essuyant ses pleurs, je pleurois sur son sein.

Momens délicieux ! aurois-je alors pu croire
que Lifette oublieroit vos charmantes douceurs ?
Faut-il qu'hélas ! tout seul j'en garde la mémoire,
moi qui n'y trouve plus qu'à nourrir mes douleurs ?

Ah ! ces touchans regrets sont le seul bien que j'aime,
Ils remplissent mes jours. Sur ces jeunes ormeaux,
jadis les confidens de mon bonheur suprême,
auprès de mes plaisirs je veux tracer mes maux.

Dieux ! si ces vers plaintifs, de son ame inflexible,
pouvoient un jour enfin adoucir la rigueur !
on n'eût point tant d'amour, sans être encor sensible ;
on n'a point, sans regret, goûté tant de bonheur.

Nourrissons jusqu'au soir cette douce espérance ;
que son baume se mêle aux pavots du sommeil !
& que jamais pour moi le jour ne recommence,
sans qu'elle vienne aussi me luire à mon réveil !

Par M. BERQUIN.

L'AVARE CONVERTI.

UN vieil avare , un Harpagon ,
 debout , assistoit au Sermon ;
 largement il prêtoit l'oreille.
 D'une éloquence sans pareille ,
 l'Orateur plein de charité ,
 pour le pauvre animoit son prône :
 notre ladre étoit transporté.
 Je vais , dit-il... en vérité...
 de ce pas , demander l'aumône.

A MADAME DE R** ,

Qui se plaignoit de son sexe.

EN vous formant , la nature , Cloris ,
 n'épargna rien : séduisante figure ,
 esprit sublime & sentiment exquis ,
 tout fut donné , répandu sans mesure.
 Or , qu'y gagna bonne mere nature ?
 Reproches durs , de ses dons nul état.
 Elle devoit s'attendre à l'aventure :
 enfant gâté devient enfant ingrat.

Par M. PIDOU.

LARMES

L A R M E S

SUR LA MORT DE PINDARE.

U NE très-docte demoiselle
 & le fameux rimeur Chapelle ,
 après avoir bien disserté
 sur la sublime poésie
 de la charmante antiquité ,
 vuidoient un pot de malvoisie ,
 pour éviter l'oisiveté ,
 quand par hazard , dit mon histoire ,
 il lui revint dans la mémoire
 que , grace à certains charlatans ,
 Pindare étoit mort à trente ans ;
 Pindare , si plein d'harmonie !
 Pindare , ce brillant génie !
 Pindare qui pouvoit encor
 nous donner un volume d'or !
 Et là-dessus le bon Chapelle
 & la savante demoiselle ,
 cédant à leurs vives douleurs ,
 se mirent à verser des pleurs ,
 maudissant la Parque barbare
 qui ravit au monde Pindare...
 Un laquais qui pour lors entra ,
 en les voyant pleurer , pleura ;
 & nul n'ayant un cœur de roche ,

Année 1779.

le deuil gagna de proche en proche,
 Par un vieux cocher désœuvré,
 bientôt Pindare fut pleuré,
 & ne voulut la cuisiniere
 être à le pleurer la dernière.
 Il n'est pas jusqu'au marmiton,
 qui ne le pleurât tout de bon ;
 tant c'étoit un combat bizarre,
 à qui viendrait pleurer Pindare !
 Et moi qui vous conte ceci,
 peu s'en faut que n'en pleure aussi.
 Ne pleurons pourtant pas si vite,
 & de l'histoire oyez la suite....
 Au bruit des douloureux accens,
 des hélas plaintifs & touchans
 qu'on entendoit du voisinage,
 accourut, un Suisse, homme sage,
 qui s'étant fait instruire en gros
 du sujet de tant de sanglots,
 s'enquit si ce monsieur Pindare,
 de qui vient toute la bagarre,
 étoit ami de la maison,
 ou parent en quelque façon ;
 s'il fut au moins de la paroisse,
 pour causer ainsi tant d'angoisse ;
 s'il étoit mort en bon chrétien,
 ou comme plusieurs, en vaurien....
 Et réponse ayant été faite,
 que c'étoit un charmant poète
 un peu mécréant & payen,

d'ailleurs assez homme de bien ,
 qui composa des chansonnettes ,
 ou plutôt des odes parfaites ,
 & dans la Grèce trépassa
 près de trois mille ans en deçà....
 Aussi-tôt comme en vrai délire ,
 le Suisse de rire , de rire ,
 de rire à s'en tenir les flancs ;
 & vit-on dans le même tems ,
 rire de la même manière
 le cocher & la cuisinière ;
 autant en fit le laqueton ,
 & le très-dolent marmiton ;
 & convint à monsieur Chapelle
 de rire , ainsi qu'à la donzelle ;
 & moi , qui vous conte ceci ,
 trouvez bon que je rie aussi.

A M. DE BUFFON (*),

Pour le jour de sa naissance.

QU'IL soit béni le jour qui vit naître Buffon !
 Buffon sera chez la race future ,
 pour les amis du vrai , du beau , de la raison ,
 une époque de la nature.

Par M. GUENEAU DE MONTBEILLARD.

(*) M. de Buffon prépare un ouvrage intitulé : *Les Époques de la Nature.*

E N I G M E ,

Que tout le monde devinera.

A V E C même vitesse en tous les lieux je vole ,
l'hiver comme l'été , les nuits comme les jours ;
de l'uniformité je suis le vrai symbole :

rien de plus réglé que mon cours.

Tout le monde pourtant n'en juge pas de même.

Contre ma lenteur on blasphème

dans l'exil & dans les cachots.

On s'en plaint encor plus, quand la fièvre brûlante
sur un corps épuisé frappe à coups inégaux :

mais combien on voudroit que je fusse en repos ,

lorsque près d'une tendre amante ,

on brûle de l'encens aux autels de Paphos !

Tantôt on me maudit , tantôt on me souhaite ;

trop souvent on me tue , & puis on me regrette.

L'Auteur vient de me perdre en me définissant :

ne vas pas, cher lecteur, me perdre en me cherchant.

Par M. le Chevalier DE BOURGOING.



EDWIN ET EMMA,

ROMANCE.

AIR : *De J. J. Rousseau , noté n^o. 3.*

AU fond d'une sombre vallée,
dans l'enceinte d'un bois épais,
une humble chaumière isolée
cachoit l'innocence & la paix :
là vivoit , (c'est en Angleterre)
une mère dont le desir ,
étoit de laisser sur la terre
sa fille heureuse , & puis mourir.

La belle Emma , par sa sagesse ,
faisoit languir , sans le savoir ,
les jeunes garçons de tendresse ,
& les filles de désespoir.
Par hasard , s'offrit à la Belle
le jeune Edwin , dont le regard
d'une ardeur chaste & mutuelle ,
fut enflammer un cœur sans fard.

Emma ne fut point offensée
de l'offre d'un cœur ingénu ;
car il n'avoit point de pensée
qu'il dût cacher à la vertu.

Mais un pere avare & sauvage ,
refuse à l'amant écouté
une fille sans appanage ,
qui n'a pour dot que la beauté.

A l'autorité paternelle
que rien ne sauroit désarmer ,
Edwin ne put être rebelle :
mais il ne put cesser d'aimer.
Le pauvre amant passe & repasse ,
non chez Emma , mais à l'entour ,
surprend un coup d'œil , voit la place
qu'elle arrosoit des pleurs d'amour.

Souvent la nuit , au clair de lune ,
l'entend près de l'humble jardin
lamentar sa triste infortune ,
jusques à l'aube du matin.
Enfin , cet état qui l'opprime ,
jamais se voir , toujours s'aimer ,
dans l'insomnie & la tristesse
acheve de le consumer.

Edwin , sous les yeux de son pere ,
languit malade au lit de mort :
cet homme alors se désespere
& voudroit réparer son tort.
C'est trop tard. « Le ciel que j'implore ,
» dit Edwin , va finir mes jours ;
» mais laissez-moi revoir encore

« celle que j'aimerai toujours ».

Emma vient , le cœur plein d'allarmes ,
auprès du lit de son amant ,
& voyant périr tant de charmes ,
tombe sans pouls , sans mouvement.
On les sépare : Edwin se pâme .
cherche des yeux sa chere Emma ,
comme s'il vouloit rendre l'ame
dans les bras de ce qu'il aime.

Après sa longue défaillance ,
rendue au jour , mais sans espoir ,
Emma garde un profond silence ,
& s'en retourne vers le soir .
Passant le long d'un cimetiere ,
elle entend l'oiseau de la nuit ;
puis traversant une bruyere ,
croit voir une ombre qui la suit ,

Adieu , lui dit la voix mourante
de l'ombre attachée à ses pas !
puis elle entend , toute tremblante ,
la cloche qui sonne un trépas .
Elle arrive au toit solitaire ,
frappe à la porte avec effroi :
c'en est fait , dit-elle , ô ma mere
& de mon amant & de moi !

A ces mots , au seuil de la porte ,

où sa mere l'appelle envain ,
 dans ses bras Emma tombe morte ,
 morte d'amour pour son Edwin.
 Ces amans reposent ensemble ,
 morts l'un pour l'autre au même jour ,
 & la tombe à jamais rassemble
 ceux que devoit unir l'Amour.

Par M. DE LEYRE.

Cette Romance est traduite de l'Anglois de feu M. Mallet ,
 qui l'a faite d'après un événement dont il avoit été témoin :
 il avoit vu mourir ainsi d'amour les deux jeunes personnes
 qu'il a chantées sous des noms imaginaires.

V E R S

*Sur le premier signe évident de la maternité
 de la Reine , à la nouvelle de l'avantage
 remporté par notre Armée navale.*

A V E C trop de lenteur s'annonçoit à nos vœux ,
 l'auguste rejeton que nous donnent les Cieux :
 mais le récit d'une victoire ,
 a paru l'animer soudain ;
 n'en doutons pas , c'est un Dauphin :
 dès l'instant qu'il respire , un Bourbon sent la gloire.

L'INGRAT, .

O U

L'ARCHONTE ET LE VIEIL ATHÉNIEN,

Conte imité de Martial.

DANS un ancien conteur, qui passoit pour un sage,
 j'ai lu qu'un vieil Athénien,
 avec certain Archonte, esprit dur & sauvage,
 eut autrefois cet entretien :

Ariste, m'a-t-on dit, t'a prouvé sa tendresse ;
 son indulgente main guida tes premiers ans ,
 & sans doute son nom est cher à ta jeunesse ;
 les bienfaits sont des nœuds que serre encor le tems.
 Sois heureux , mais sois bon ; des services d'Ariste ,
 garde un souvenir éternel.

— Qui ! moi ! m'en préserve le Ciel !

Pour qui donc me prens-tu , mon pauvre moraliste ?
 Je le haïs , dieu merci ! — Tu le haïs , lui , cruel !

— Lui-même. — Ah ! dieu , l'ingrat ! — L'ingrati-
 tude est bonne :

de très-honnêtes gens s'en sont très-bien trouvés.

— Les propos ? — Eh ! qu'importe à qui les a bravés ?

— Les loix ? — Ce vieux mot-là ne fait peur à
 personne.

— Les faits ? — Je les nierai. — Tes discours
 — étoient feints.

— Tes promesses — Du vent. — Tes beaux dehors

— Grimace.

G v

— Rien ne peut te dompter ? — J'ai rompu tous les freins.

— Tu feras accablé ! — J'en aurai plus d'audace,

— Monstre , & ta conscience ? — Elle est en plein sommeil.

— Il se peut que ton cœur échappe à ses supplices ?

— Je l'endors à force de vices.

— Ah ! malheureux ! crains l'horreur du réveil.

Par M. LE BARON DE CHURLID.

A M. DE VOLTAIRE,

Sur sa Tragédie d'Irene.

IL est donc vrai ! tu reviens , ô Voltaire ,
au Théâtre où brilla l'aurore de tes ans ,
& que couvrent encor d'une ombre tutélaire ,
tes lauriers rajeunis par soixante printems !
Ce beau lieu de tes vers sacré dépositaire ,
fut par le mauvais goût trop souvent dévasté ;
viens , que ta muse octogénaire ,

par son souffle divin purge cet atmosphère ,
qui du cœur de Raoul est encore infecté.

Melpomène , à grands cris , implore ta vieillesse ;
elle veut , pour régner , te demander des loix ;
dans son temple sacré , viens reprendre tes droits ,
& qu'à l'aspect du Dieu le vrai culte renaisse !

Par M. IMBERT.

JÉ P X X R E

A M. LE MARQUIS DE BERCY.

C'EST à toi qu'il convient d'écrire
 en belle prose , en jolis vers ,
 toi , dont l'esprit est sans travers ,
 & que la raison même inspire ,
 homme aimable autant qu'éclairé ,
 père tendre , époux adoré ,
 qui maîtrisant les destinées ,
 libre habitant des plus beaux lieux ,
 vois dans tes loisirs studieux ,
 s'enfuir tes rapides journées ,
 & fais aimer & vivre heureux
 dans le calme délicieux
 des passions bien ordonnées.

Quant à moi , toujours reporté
 vers les erreurs du premier âge ,
 hélas ! j'ai bien la volonté ,
 mais non la force d'être sage.
 Aussi , conçois-tu mes regrets ?
 conçois-tu ma peine cruelle ?
 De deux femmes que j'adorais ,
 l'une déjà m'est infidèle ;
 & soit dit entre nous , je voi

qu'un mien ami l'a rendu telle;
 & l'autre, coquette rebelle
 qui sembloit s'offrir à ma foi,
 de mes seuls hommages avide,
 aujourd'hui qu'elle se décide,
 ne se décide pas pour moi....
 Et puis, fiez-vous à ces Dames!
 croyez à leurs constantes flammes?
 Pour moi, qui vécus sous leurs loix,
 j'appris par plus d'une infortune,
 qu'on les sent échapper vingt fois,
 sans pouvoir leur échapper une.
 Que de revers! que d'embarras!...
 pourtant je ne m'en pendrai pas.
 Sous ma surface assez frivole,
 je rédéchis de loin en loin,
 & de temps en temps, au besoin,
 la réflexion me console.
 Je me suis dit: pourquoi vouloir
 que l'on t'adorât sans te voir?
 Ah! c'est aussi trop d'exigence:
 Dieu le commande en vain pour soi,
 A notre foible intelligence,
 il faut malgré Dieu, malgré toi,
 un objet de culte en présence.
 Si ton ami plaît aujourd'hui,
 tant mieux! jouis de sa victoire;
 eh! qui peut t'empêcher de croire
 que c'est toi seul qui plais en lui?
 Ces rapports, cette convenance

par où nos deux cœurs sont unis ,
 ta maîtresse les a saisis ;
 elle aime en lui ta ressemblance.
 D'ailleurs , c'est l'usage à Paris :
 une femme , à celui qu'elle aime ,
 ne se livre point à demi ,
 & le prouve en aimant de même
 tôt ou tard son meilleur ami.
 Quant à la Belle un peu maligne ,
 quant à l'amant prédestiné
 à lui paroître le plus digne ,
 ma foi ! je leur ai pardonné :
 parce qu'entre nous , je soupçonne
 à travers ses yeux ingénus ,
 qu'étant belle , comme Vénus ,
 elle est de même un peu friponne.
 Et si l'hiver suivi des jeux ,
 ici dans peu nous la ramène ,
 mon rival & moi , dans ces lieux ,
 dépouillant bientôt toute haine ,
 nous nous trouverons trop heureux
 qu'elle veuille prendre la peine
 de nous bien tromper tous les deux.
 Je vivrai dans cette espérance.
 En attendant ces doux momens ,
 pour charmer mon impatience ,
 pour tromper l'amour & le temps ,
 je bois , & ris en assurance.
 Je vois , & j'entends Maillebois ;
 c'est pour galopper sur la trace ,

pour le suivre depuis trois mois ;
 que j'ai déserté le Parnasse ,
 & quitté mes Auteurs de choix ,
 Tacite , Xénophon , Horace :
 mais je n'y perds rien cette fois ;
 en génie , en talens , en grace ,
 il les égale , il les surpasse ,
 & lui seul les vaut tous les trois .
 Guidé par lui dans la carrière ,
 je parcours ces champs du Hainaut ,
 théâtre fameux de la guerre ,
 où le sang humain , à grand flot ,
 si souvent féconda la terre ,
 & rougit l'onde de l'Escaut .
 En m'instruisant dans l'art sublime
 où l'on admire les Héros ,
 je conviens qu'il fait bien des maux ,
 & que la gloire est un grand crime :
 je la condamne dans mon cœur :
 mais malgré mon cœur , je l'estime ,
 & brigue le fatal honneur
 d'être quelque jour sa victime .

Ainsi chez nous , tout est erreur ,
 illusion , inconséquence .

L'éclat nous tient lieu de bonheur ;
 on ne fait jamais ce qu'on pense .
 Louant & blâmant tout à tour ,
 nous n'agissons que par saillie :
 la gloire & l'amour sont folie ;
 on aime la gloire & l'amour .

*Par M. le Chevalier DE ** ,*

LA TEMPÊTE,

CONTE

TIRÉ DE THOMAS MORUS,

DES matelots consternés, abattus,
jouet des vents & des flots en furie,
à leur secours rappelloient des vertus,
qu'on a-sur-tout quand on craint pour sa vie;
Le moins dévot, contrit & repentant,
se reprochoit ses honteuses frédaines;
chacun juroit d'être plus pénitent,
à tous les Saints promettoit des neuvaines;
mais à leurs cris les Saints disoient : néant.
Que faire enfin dans ce terrible orage ?
malgré son art le Pilote est à bout :
un capucin grossissoit l'équipage ;
car ces messieurs vont se fourrer par-tout,
Les voilà donc aux pieds du vénérable
se confessant de leurs péchés passés ,
& plus encor se fustigeant le rable ;
mais quoiqu'absous , bénits , & bien fessés,
ils sentent tous qu'ils vont souper au diable,
Un vieux marin se lève : — Eh fi, mordieu !
laissez-moi-là toutes vos pantomimes !
Par des *Salve*, croyez-vous calmer Dieu ,

Quand le vaisseau porte encor tous nos crimes ?
 Nous en avons chargé Père Matthieu ;
 jettons ce bouc au fond des noirs abymes !...
 Ce qui fut fait. . . Sensible à leur présent ,
 le ciel s'appaise , & la mer se repose.
 Or , mes amis , malgré tout froid plaisant ,
 croyons qu'un Moine est bon à quelque chose !

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

A M A D A M E ,

*En lui envoyant les Œuvres du Roi
de Prusse.*

AIMABLE Eglé , vous lirez les écrits
 d'un Roi fameux par plus d'une victoire :
 Législateurs , Rois , Héros , Beaux-Esprits ,
 dans tous les temps vanteront sa mémoire.
 Il a cherché tous les genres de gloire ,
 l'amour à part , j'en excepte ce point ;
 mais à jamais j'écrivois son histoire ,
 j'ajouterois qu'il ne vous connut point.



VEILLÉE

DES FÊTES DE VÉNUS,

IMITATION

DU PERVIGILIUM VENERIS.

Aux transports de l'amour que l'univers se livre !

aimez, vous que ce Dieu n'a jamais enflammés ;
 & vous qui sous ses loix avez cessé de vivre ,
 déserteurs de Vénus , aimez encore , aimez.

Le printemps qui renaît, voit renaitre le monde ;
 mille chants dans les airs ont fêté son retour ;
 tout brûle de ses feux, s'anime, se féconde ;
 le règne du printemps est celui de l'amour.

D'un ombrage nouveau la terre se couronne ;
 les myrtes enlacés se courbent en berceaux ;
 asyle du plaisir, ils soutiennent son trône ,
 & l'univers soumis lui doit des jours plus beaux.

Aux transports de l'amour, que l'univers se livre !
 aimez, vous que ce Dieu n'a jamais enflammés ;
 & vous qui sous ses loix avez cessé de vivre ,
 déserteurs de Vénus , aimez encore , aimez.

C'est aux jours du printemps qu'Amphitrite étonnée,
 la vit du sein des flots s'élever sur les mers ;
 les vagues bouillonnaient en touchant Dionée ;
 & les Tritons captifs baisaient encor leurs fers.
 La pourpre dont l'année au printemps se colore ,
 le calice des fleurs nuancé de saphirs ,
 les perles de rosée éparse avant l'Aurore ,
 les fertiles chaleurs du souffle des Zéphirs ,
 sont autant de bienfaits que Vénus fait éclore.
 Du sein qui vient de naître , elle anime les lys ;
 de ses doigts créateurs elle y place la rose ,
 la rose qu'enfanta le souffle de son fils ;
 d'un sang trop tôt versé , chère métamorphose ,
 monument de regrets du trépas d'Adonis.

Aux transports de l'amour que l'univers se livre ?
 aimez , vous que ce Dieu n'a jamais enflammés ;
 & vous qui sous ses loix avez cessé de vivre ,
 déserteurs de Vénus , aimez encor , aimez.

Sous des bosquets où l'ombre au plaisir les pré-
 pare ,
 des Nymphes , au printemps , voyez le jeune essain :
 c'est Vénus qui les guide , ou plutôt les égare ;
 un besoin inconnu fait palpiter leur sein.
 Sous les traits d'un enfant , l'Amour est à leur suite ;
 qui croira que l'enfant ne cherche que leurs jeux ?
 Amour ! plus de carquois ! tu vas causer leur fuite ;
 près d'elles , un bandeau doit-il couvrir tes yeux ?
 Et ton arc , dans tes mains , n'est-il qu'une défense ?

Laisse, laisse tes traits, tes ailes, ton flambeau ;
 sois pour les rassurer nud comme l'innocence ;
 mais qu'il faut craindre encor ! Dieux ! l'Amour est
 si beau !

Cache au moins le danger ! Vénus te le commande,
 Un cœur est mieux séduit, s'il n'est point alarmé.
 Ah ! Nymphes ! l'enchanteur du vôtre aura l'offrande,
 Tremblez ! quand il est nud, l'Amour est plus armé.

Aux transports de l'amour que l'univers se livre !
 aimez, vous que ce Dieu n'a jamais enflammés ;
 & vous qui sous ses loix avez cessé de vivre ,
 déserteurs de Vénus, aimez encore, aimez.

O Vierge de Délos ! dans ces jours de délire ,
 Vénus à ses plaisirs voudroit t'associer !
 Elle-même en triomphe eût voulu te conduire :
 mais ton farouche orgueil n'aime qu'à s'effrayer.
 Ah ! Bacchus , Apollon , n'ont point tes craintes
 vaines !

Mes Nymphes les suivront dans les plus doux ré-
 duits ;

Cérès, pour m'y fêter, quitte ses riches plaines ;
 elle fait ce qu'on doit au voile heureux des nuits.
 Diane ! par mes soins, quand tout se multiplie ,
 cède, cède à Vénus l'empire des forêts.

Refuse-t-on Vénus, alors qu'elle supplie !

Sur les hôtes des bois, ne lance plus tes traits ;
 c'est toi que j'enrichis ; & tu me fais des crimes
 des plaisirs que j'attache à la fécondité !

Par eux , tu me devras de naissantes victimes :
mais n'enfange point ces jours de volupté.

Aux transports de l'amour que l'univers se livre !
aimez , vous que ce Dieu n'a jamais enflammés ;
& vous qui sous ses loix avez cessé de vivre ,
déserteurs de Vénus , aimez encore , aimez.

Des rives du Scamandre aux champs de l'Italie ,
Vénus a transporté les Troyens & son fils.
Par elle , un songe heureux vint de la jeune Ilie ,
abandonner à Mars les charmes assoupis ;
Vénus à leurs vainqueurs livra les héroïnes
qui de Rome naissante ont peuplé les remparts ;
elle seule a formé dans le sein des Sabines
les demi-Dieux de Rome , & le sang des Césars.
Que les sommets d'ivraie prodigent pour son
trône

les parfums , les émaux des plus riches couleurs ;
Vénus à son aspect veut qu'Hibla se couronne
de tout ce qu'un printemps fait éclore de fleurs.
Les Grâces la suivront ; les Nymphes des cam-
pagnes ,
celles qui sous les flots ont fixé leur séjour ,
celles qu'un libre effort abandonne aux mon-
tagnes ,
en grouppes autour d'elle , embelliront sa cour.
Moins sensible à ses maux , la triste Philomèle ,
change en des sons plus doux ses lugubres
concerts ,

elle chante l'amour : je veux chanter comme elle ;
 Phœbus en souriant va me dicter des vers.
 O prodige ! ô Vénus ! par toi fertilisée ,
 la terre ouvre son sein au fluide des airs ;
 il descend , la pénètre & s'épanche en rosée :
 leur féconde union ranime l'univers.
 Vénus embrasse tout ; les êtres , la nature ,
 comme un premier bienfait lui doivent les desirs :
 les champs , l'or des moissons ; les arbres , leur
 parure ;
 la matière la vie , & l'homme ses plaisirs.
 Chaque être appelle un être. Il faut que tout s'u-
 nisse ,
 les végétaux , la brute , & l'homme le premier.
 Le sarouche taureau mugit pour la génisse.
 Le palmier qui s'incline , attire le palmier.
 A ses hennissemens que la jument réponde :
 le frein ne retient plus l'indomptable coursier.
 C'est toi qui fais bondir les baleines dans l'onde ,
 & le tigre en fureur sous ton joug doit plier.
 Par ton souffle échauffé , tout vit , tout prend une
 âme ,
 de l'abyme des mers , à la voûte des cieux ;
 & réduit au néant , tout périt sans ta flamme ,
 les mondes , les soleils , les mortels & les Dieux.

Aux transports de l'amour que l'univers se livre !
 aimez , vous que ce Dieu n'a jamais enflammés ;
 & vous qui sous ses loix avez cessé de vivre ,
 déserteurs de Vénus , aimez encore , aimez.

Par M. le Chevalier DE LANGEAC.

L'HEUREUX ÉCOLIER.

POUR porter un billet à l'objet de ses vœux,
un sot Pédagogue amoureux
entre ses écoliers du plus beau fit élite.

Il faut le rendre en mains propres, dit-il,
& rapporter ici la réponse au plus vite.

Lui va, rend le billet d'un air doux & civil :
politesse & beauté, du sexe ont le suffrage ;
on lit, & puis au lieu de répondre au Docteur,

on interroge le porteur ;
sur quoi ? sur ses plaisirs ; s'il aimoit à son âge ?

Il répond ; on sourit ; il entend ce langage ;
on un moment suffit quand il plaît à l'amour,
Ma réponse, lui dit le Régent au retour ?

Je l'ai, dit l'Ecolier, reçue & vive & rendre :
mais je ne saurois vous la rendre.

A MADemoiselle * *.

Rosette, si mon cœur ne peut fléchir le vôtre,
je n'en serai pas moins sans cesse à vos genoux ;
j'aime mieux être encor malheureux avec vous,
que d'être heureux avec une autre.

Par M. MAYET.

AUX INCRÉDULES :

É P I T R E

A M. LE COMTE DE BUFFON (*).

V OUS qu'à son char traîne l'erreur,
 & qu'en secret le doute afflige,
 lisez Buffon avec mon cœur :
 voyant alors fuir le prestige
 devant un jour consolateur,
 vous saurez comprendre un moteur,
 & l'admirer dans son prodige.
 Secouant les serviles fers
 dont le triste poids nous opprime,
 philosophe & peintre sublime,
 armé des crayons les plus fiers,
 il développe, explique, anime
 le grand tableau de l'univers :
 les vastes cieux lui sont ouverts ;
 les mers pour lui n'ont point d'abyme,
 Oui, grand homme, (& j'aurai l'avou
 d'un monde que tu fais instruire,)
 ta main tient un sceptre de feu,
 & la nature est ton empire.
 Que de tristes & froids pédans ,

(*) Cette pièce a été corrigée par l'Auteur;

rongés de cette basse envie ,
 dont la malheureuse énergie ,
 s'épuise à nourrir des serpens ,
 osent préférer à ton ame ,
 à ton coloris plein de flamme ,
 leurs calculs obscurs & pesans :
 tandis que chacun d'eux s'admire ,
 on revoit tes tableaux divins :
 c'est-là qu'un Créateur respire ,
 & qu'il se dévoile aux humains.
 Que des esprits durs & sauvages
 de tout nier fassent un jeu...
 Ah ! sans doute il existe un Dieu ;
 il est prouvé par tes ouvrages.
 Tu ne me laisses qu'un regret ,
 & j'avoûrai qu'il est extrême :
 bien mieux que la gloire elle-même
 l'amour possède le secret
 de la félicité suprême ;
 & dans tes paisibles loisirs ,
 loin de mettre un prix à ses chaînes ,
 à son trouble , même à ses peines ,
 tu n'adoptas que ses plaisirs.
 C'est une erreur ; tout m'en assure.
 Dans les plus douloureux soupirs
 il est une volupté pure ,
 éternisant jusqu'aux desirs ,
 hors des atteintes du parjure.
 Eh ! quoi ! le charme de ces pleurs
 qu'on aime à répandre en silence ,

cette amoureuse obéissance ,
 s'il le faut même , à des rigueurs ,
 vœux timides , persévérance ,
 & l'abandon du sentiment ,
 & l'attrait de la sympathie ,
 tout ce qu'on respire & ressent
 une seule fois dans sa vie ,
 Buffon , cette aimable magie ,
 du ciel le plus rare présent ,
 se peut-il que ton cœur la nie ?
 Elle est le gage , autant que toi ,
 qu'il est un mortel adorable ,
 jusqu'à présent inconcevable ,
 & que tu rends certain pour moi.
 Il se peint dans l'or des nuages ,
 il vole sur l'aile des vents ,
 gronde par la voix des orages ,
 hâte la chute des torrens ,
 borne la mer à ses rivages ,
 brille dans la fleur des bocages
 comme en tes écrits éloquens ,
 & dussé-je fâcher nos sages ,
 habite au cœur des vrais amans.

Par Madame la Comtesse DE BEAUHARNAIS.



JÉPITHÈRE AMME.

EN grasséyant , la divine Chloé ,
 disoit un jour : qu'importe un œil , un né ?
 est-ce le corps , c'est l'ame que l'on aime ;
 l'étoi n'est rien. Voilà dans l'instant même ,
 que de l'armée arrive son amant ;
 raffetas noir étendu sur sa face ,
 y couvre un né qui fut jadis charmanr ,
 ou bien plutôt n'en couvre que la place.
 Il voit Chloé , veut voler dans ses bras :
 Chloé recule , & sent mourir sa flamme.
 Mon dieu , dit-elle ! est-il possible , hélas !
 qu'un né de moins , change si fort une ame ?

V E R S

Pour le Portrait du Docteur FRANKLIN.

TRIOMPHE , divine Uranie ,
 & dans ton disciple vanté ,
 reconnois le double génie
 des arts & de la liberté.

Par M. LE BRUN.

A MONSIEUR *** ,

*Qui m'avoit adressé des vers sur ce
que je n'en fais plus.*

J'E l'avoûrai , dans mon printems ,
j'ai courtiſé ces neuf Syrènes ,
dont les charmes trop ſéduiſans ,
& les promeſſes toujours vaines ,
tournent la tête à leurs amans.
Délivré de cette manie
ſatale à ma tranquillité ,
je voyois ſe fondre ma vie
dans une douce obſcurité.
Pourquoi troubler la paix profonde
où je repoſois endormi ?
Et par quel conſeil ennemi ,
voulez-vous m'embarquer ſur l'onde
où tant d'imprudens ont péri ?
Irai-je groſſir la ſequelle
de ces rimailleurs obſtinés ,
qu'on voit , de ruelle en ruelle ,
traînant leurs vers infortunés ,
pour adoucir une cruelle ;
& rimant à propos de rien ,
deſſécher ma verve appauvrie
pour l'anagramme d'Aspaſie

ou l'építaphe de son chien ?
 Une fleur qu'on cueille sans peine
 ne suffit point à mes desirs :
 on peut sans force & sans haleine
 chanter l'amour & ses plaisirs.
 Au champ des filles de mémoire ,
 pour ne pas mourir tout entier ,
 il faut combattre pour la gloire ;
 il faut arracher un laurier.
 L'espoir de survivre à sa cendre ,
 sans doute est un espoir bien doux :
 ami , pour oser y prétendre ,
 il faudroit rimer comme vous.

Par M. ROYOU.

É P I G R A M M E.

CERTAIN Pasteur exhortant ses ouailles ,
 leur reprochoit de l'avoir déchiré.
 Avec Alix , dit-on , dans ces broussailles ,
 on m'a surpris en secret affairé !
 O médisans ! votre œil est éclairé
 sur mes défauts , vous oubliez les vôtres !...
 Las ! qui m'a vu ? — Moi , Monsieur le Curé.
 — Pour toi , Colas , passe encor ! mais les autres ?

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

V E R S

*De Madame TH** , à M. le Président
D'ALCO.*

DES vers à moi ! des vers galans !
Songez-vous que je suis grand'mere ?
j'ai passé la saison de plaire :
je ne crois plus aux complimens ;
les jeunes myrtes de Cythère ,
sont-ils faits pour les cheveux blancs ?

On dit qu'en nous l'esprit remplace
l'empire que perd la beauté :
mais à son tour , ce regne passe.
La raison , de sa main de glace ,
amortit la vivacité
d'un génie orné par les graces ;
les rides de l'austérité
y viennent imprimer leurs traces :
l'esprit meurt avec la gaîté.

Ainsi déplorant en moi-même
mon triste dépérissement ,
je m'applaudis , en vous lisant ,
d'avoir passé l'âge où l'on aime.



V E R S

*Prononcés par Madame VESTRIS , au
couronnement de M. DE VOLTAIRE ,
à la Comédie Française le 30 Mars 1773.*

AUX yeux de Paris enchanté ,
reçois en ce jour un hommage ,
que confirmera d'âge en âge ,
la sévère Postérité.

Non , tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage ,
pour jouir des honneurs de l'immortalité.

Voltaire , reçois la couronne
que l'on vient de te présenter :
il est beau de la mériter ,
quand c'est la France qui la donne.

Par M. le Marquis DE SAINT-MARC.

SUR LES VERS PRÉCÉDENS.

VOUS daignez couronner aux jeux de Melpomène ,
d'un vieillard affoibli les efforts impuissans ;
ces lauriers dont vos mains couvroient mes cheveux
blancs ,

étoient nés dans votre domaine.

On fait que de son bien tout mortel est jaloux ;
chacun garde pour soi , ce que le Ciel lui donne :
le Parnasse n'a vu que vous ,
qui fût partager sa couronne.

Par feu M. DE VOLTAIRE.

IDYLLE (*).

JE le tiens ce nid de Fauvette ;
ils sont deux , trois , quatre petits.
Depuis si long-tems je vous guette ,
pauvres oiseaux , vous voilà pris.

Criez , sifflez , petits rebelles ,
débattez-vous ; oh ! c'est envain.
Vous n'avez pas encor vos aîles :
comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entens-je point leur mere ,
qui pousse des cris douloureux ?
oui , je le vois , oui , c'est leur pere ,
qui vient voltiger autour d'eux.

Ah ! pourrois-je causer leur peine ,
moi , qui l'éte , dans les vallons ,
venois m'endormir sous un chêne ,
au bruit de leurs douces chansons ?

Hélas ! si du sein de ma mere ,
un méchant venoit me ravir !
je le sens bien , dans sa misere ,
elle n'auroit plus qu'à mourir.

(*) Cette pièce est tirée d'un recueil d'Idylles pour les
enfans , que M. Berquin se propose de publier incessamment.

Et je ferois assez barbare ,
 pour vous arracher vos enfans ?
 Non , non , que rien ne vous sépare ,
 non , les voici , je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage ,
 à voltiger auprès de vous ;
 qu'ils écoutent votre famage ,
 pour former des sons aussi doux.

Et moi , dans la saison prochaine ,
 je reviendrai dans les vallons ,
 dormir quelquefois sous un chêne
 au bruit de leurs jeunes chansons.

Par M. BERQUIN.

DISTIQUE,

Sur la Statue () de M. DE BUFFON, exécutée
 en Marbre par les ordres de Louis XV,
 & par ceux de Louis XVI, au Jardin
 du Roi.*

BUFFON vit dans ce marbre : à ces traits pleins
 de feu ,
 vois-je de la nature ou le Peintre , ou le Dieu ?

Par M. LE BRUN.

(*) Cette belle Statue est du célèbre M. Pajou.

É P I T R E

A M O N A N E S S E.

AMATEUR du jus de la treille ,
 Horace parle à sa bouteille :
 c'est le doux objet de ses vœux.
 Joli moineau qui perd la vie ,
 à l'amant chéri de Lesbie
 fait verser des pleurs amoureux.
 Que d'excuses pour mon ivresse !
 Vert-Vert fait inspirer Gresset ,
 Deshouliere chante un barbet :
 je puis célébrer mon Anesse.

Sans te mêler à mes concerts ,
 reçois-les , nourrice fidelle ;
 ta gloire est le prix de mes vers ;
 mes vers sont le prix de ton zèle.
 Hélas ! sans toi , la mort cruelle ,
 à vingt ans me donnoit des fers ;
 déjà d'une main indiscrete ,
 sur ma tombe maint faux Prophete ,
 gravoit ces mots : Choisy n'est plus !
 mais prenant ma boisson chérie ,
 dans ses flots je puise la vie :
 ton lait a toutes les vertus.

Irai-je chercher la fontaine
 du mont escarpé d'Hélicon ?

je vois jaillir d'un double mont
 la Castalie & l'Hippocrène ;
 je sens à mes heureux transports ,
 que je puis former des accords
 dignes des Héros & des Belles.
 Hélas ! de toi je tiens ce don :
 si je n'étois ton nourrisson ,
 le ferois-je des neuf Pucelles ?

D'Epidaure le Dieu cruel ,
 despote d'une ame troublée ,
 de mon antique cheminée ,
 s'étoit fait un moderne autel :
 là , dans la boîte de Pandore ,
 l'on eut vu petit lait , syrops ,
 tisane , béchique & pavots ,
 & par malheur point d'ellébore.
 Ce n'est point au dieu de Paphos
 que je consacrais mes tablettes ;
 les aphorismes , les recettes ,
 y tenoient lieu de Madrigaux ;
 de Galien & d'Hippocrates ,
 les simulachres enfumés ,
 près de mon foyer , nés-à-nés ,
 représentoient mes Dieux Pénates.
 Hélas ! tels étoient mes seuls Dieux.
 Celui d'Amathonte & sa mere
 fuyoient un séjour odieux ,
 où sous un épais atmosphere ,
 devoient s'étouffer tous leurs feux ;
 où la rose & la violette ,

au lieu de couronner ma tête ,
 sur le feu perdant leurs couleurs ,
 employoient leur vertu secrete
 à lénifier mes humeurs ;
 l'Amour baissant l'aile légère ,
 dont il allume nos ardeurs ,
 eut succombé sous les vapeurs
 de mon Apollon somnifere.
 Si par hafard mes foibles doigts
 remontoient mon luth aux abois ,
 on n'entendoit que sons funebres ;
 je n'uniffois ma triste voix ,
 qu'au cri de l'oiseau des ténèbres.
 D'un souffle prête à s'exhaler ,
 chanceloit ma foible existence :
 je devois mourir en silence :
 chere Anesse , par ta puissance ,
 je vis , je ris , & puis parler.
 On dit qu'autrefois un Prophete ,
 faux ou vrai , pour moi c'est tout un ,
 envers son ânesse distraite ,
 usant d'un fouet importun ,
 ouït parler la pauvre bête :
 admirons l'âne qui parloit
 par la vertu des coups de gaule !
 mais valoit-il donc , s'il vous plaît ,
 celui qui me rend la parole ?
 Vrai phénix des porteurs de bâts ,
 sur les sacrés , sur les prophanes ,
 enfin par-dessus tous les ânes ,


mon Anesse obtiendra le pas.

Oui , qu'elle soit déifiée !
 qu'elle aille abreuver de son lait
 les habitans de l'empirée ;
 rafraîchir la route lactée ,
 & se placer pour son bienfait ,
 près de Pégase ou d'Amalthée !
 Que la jeunesse & la beauté ,
 que toute aimable Dêité ,
 de son Nectar soit éniivrée !
 Vénus aura le teint d'Hébé ,
 Hébé , les feux de Cythérée.
 Vénus , Hébé , reines des Cieux ,
 ô vous qu'ici bas l'on encense ,
 Dêités qui faites les Dieux ,
 protégez la reconnoissance.
 Qui ne connoît point ses attraits
 méconnut toujours votre empire :
 malgré vos traits , votre sourire ,
 cœurs ingrats n'aimeront jamais.
 Et toi qui vivras désormais ,
 dans mes vers & dans ma mémoire ,
 pardonne si d'Eglé les traits ,
 sur moi remportent la victoire :
 je n'interromps l'hymne à ta gloire
 que pour jouir de tes bienfaits.
 O ma nourrice ! ô chere Anesse !
 oui , je te dois , je le confesse ,
 ma gloire & la plus douce paix ;
 tes droits sont ceux de la nature ;

mais l'amour vient en réclamer ,
 tyran trop doux pour que j'abjure
 des fers qu'il fait trop faire aimer.
 Au moins suspends ta jalousie ;
 comme à toi , je lui dois le jour....
 & tu fais trop que de la vie ,
 la moitié revient à l'Amour.

Par M. DE CHOISY.

L'ESPÉRANCE ET L'AMOUR.

UAND l'éternel , dans sa juste colere ,
 voulut punir le pauvre genre-humain ;
 quand pour ravir quelques fruits à la terre ,
 on fut forcé de déchirer son sein ;
 quand on connut la famine & la guerre ;
 quand on sentit les horreurs de la faim ,
 l'ardente soif ; quand , sous un ciel d'airain ,
 on vit voler les fleches du tonnerre ,
 tout périlloit , tout mouroit sans retour ;
 c'en étoit fait ! mais Jupiter un jour ,
 pour adoucir notre horrible misere ,
 nous envoya l'espérance & l'amour ;
 couple divin , dont la présence aimable
 charme l'ennui , dissipe les douleurs ,
 à nos regards offrant toujours des fleurs ,
 fait de la vie un banquet délectable ,
 & que le Ciel , pour comble de faveurs ,
 depuis ce tems rendit inséparable.

Par M. ROYOU.

A LA METTRIE,

Vers écrits sur une carte.

JE ne suis point inquieté
 si notre joyeux la Mettrie
 perd quelquefois cette santé
 qui rend sa face si fleurie :
 quelque peu de gloutonerie,
 avec beaucoup de volupé,
 sont les doux emplois de sa vie.
 Il se conduit comme il écrit,
 à la nature il s'abandonne,
 & chez lui, le plaisir guérit
 tous les maux que le plaisir donne.

Par feu M. DE VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN bourgeois instruisoit à parler,
 eh qui? sa femme? — Oh! non pas, mais sa pie:
 quiconque entroit, mon oïson d'appeller
 tel, un cocu, telle autre, une roupie.
 La prude Alix, qui trouve en tout du mal,
 se plaint au maître: — Eh si! c'est conscience
 d'ainsi séduire un honnête animal:
 il vaudroit mieux lui montrer sa croyance!

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

LE ZÉPHIR ET LE RUISSEAU, *FABLE DIALOGUÉE.*

LE RUISSEAU.

QUI t'amène en ces lieux, jeune & brillant
Zéphire ?

Dans ce champêtre & rustique séjour ,
quel est le charme qui t'attire ?
vole , crois-moi , sur les pas de l'Amour ;
dans ces jardins que l'on admire ,
de Flore va grossir la cour.
Ces bords sont faits pour l'amant qui soupire ,
non pour celui qui change chaque jour.

LE ZÉPHIR.

Quitte, chétif ruisseau , cet insultant langage :
murmure , si tu veux , mais sur un ton plus bas,
Enchaîné par le sort dans un étroit rivage ,
tant d'orgueil ne te convient pas.
Contente-toi de rouler dans la plaine
servilement tes fugitives eaux ,
& du parfum de mon haleine ,
laisse jouir les fleurs qui parent ces côteaux,

LE RUISSEAU.

Ne méprise pas tant ma petite existence :
 je tiens un rang dans l'empire amoureux ,
 & sans avoir ta frivole élégance ,
 des Bergères qu'Amour attire dans ces lieux ,
 je tempère souvent les feux.

LE ZÉPHIR.

Mais voyez donc l'impertinence ,
 d'oser se comparer à moi !
 Tandis qu'à vingt beautés je vais donner la loi ,
 les asservir pour leur manquer de foi ,
 tu restes dans ta dépendance ,
 beau Céladon ! je siffle ta constance :
 adieu , je vole à mon emploi.

Il part.... au même instant , une jeune Bergère
 au fin corsage , aux regards séduisans ,
 sur les bords du ruisseau quitte des vêtemens
 qu'inventa la pudeur austère ,
 & plonge dans ses flots des charmes ravissans.
 Tandis que le Zéphir incertain dans sa route ,
 s'abandonne à sa folie erreur ,
 le modeste Ruisseau se moque du trompeur :
 l'amant léger , dit-il , court après le bonheur ,
 & l'amant sensible le goûte.

*Par Madame DE BOURDIC , ci-devant Marquise
 D'ANTREMONT.*

A MADEMOISELLE D...

*Après l'avoir entendu jouer des pièces de
clavecin, & chanter des airs
de sa composition.*

SERIEZ-VOUS l'une des neuf Sœurs ?
N'êtes-vous point la plus belle des Graces ,
vous qui pourriez toucher les moins sensibles cœurs ,
& mieux qu'Orphée, attirer sur vos traces
les riges adoucis par vos sons enchanteurs ?
Non : ce seroit vous faire injure.
Les Muses, il est vrai, par leurs talens divers ,
surent instruire & charmer l'univers :
mais tous leurs favoris, dont la prose ou les vers
de ces Filles du ciel ont tracé la peinture ,
ont vanté leur esprit, & non pas leur figure.
Les Grâces, qui vous ont donné tous leurs attraits ,
de Vénus, comme vous, possédoient la ceinture :
mais lisez bien tous leurs portraits ;
on y parle beaucoup de beautés ingénues ,
de modeste rougeur, de Nymphes demi-nues ,
toujours de leurs appas, de leurs talens, jamais.
Vous seule possédez & l'une & l'autre gloire :
du Pinde & de Paphos vous orneriez la Cour,
Objet digne en effet du céleste séjour ,

vous joignez tous les dons des Filles de Mémoire,
aux charmes réunis des trois sœurs de l'Amour.

Par M. GINGUENÉ.

C O N T E.

J ADIS vivoit à Carcassonne
un gros Richard nommé Lucas,
Ami de l'espece qui sonne ,
il faisoit la banque aux ducats.
Un jour sa femme assez jolie
lui mit au monde un beau garçon,
Dans l'Eglise, en cérémonie,
un Prêtre asperge le poupon;
puis sur le livre de la vie ,
où tous les noms sont consignés,
le Pasteur, dans la sacristie,
dit à Lucas : Monsieur, signez.
Et Lucas, selon sa manie ,
toujours l'esprit à son métier,
très-nettement sur le papier,
signa , *Lucas & compagnie.*

Par M. le Marquis DE VILLETTE.



A M. DE CHAMPFORT ,

*Auteur de la Tragédie de Mustapha
& Zéangir.*

INFORTUNÉ Serin , pour la première fois ,
sur l'Hélicon , de ma débile voix ,
dans un air peu connu , j'essayoïis le ramage ,
lorsque j'appris que dans le voisinage ,
un Rossignol déjà fêté pour ses chansons ,
au gosier toujours juste , harmonieux & tendre ,
bientôt dans le même air devoit se faire entendre.
J'attendis : je me tus. Quelques jaloux Pinçons ,
toujours prompts à semer par-tout la zizanie ,
disoient , en ajoutant un peu de calomnie ,
que le fier Rossignol trop sûr de ses talens ,
méprisoit du Serin les novices accens.
Celui qui nous méprise obtient rarement grace ;
& s'il l'obtient , du moins ce n'est point au Parnasse.
Je les crus ; j'avois tort : mais je fus irrité ;
l'orgueil du Rossignol redoubla ma fierté.
Il chanta cependant : j'allai prêter l'oreille ,
& j'entendis souvent crier merveille ;
il le méritoit bien. Enfin , un mois après ,
je l'apperçus de loin caché dans des bosquets ;
il me vit , vint à moi ; j'appris à le connoître.
Aimable Rossignol , heureux qui de tes chants
peut goûter à loisir les sons intéressans

plus heureux celui qui fait naître
en toi de l'amitié les tendres sentimens !

Ce bonheur me viendra peut-être.

En attendant, vivons, chantons en paix ;
une gloire envieuse est pour moi sans attraits.
D'ailleurs quelque parti qu'un pauvre Serin prenne ,
bien est-il sûr que les oiseaux des bois
ne peuvent admirer sa voix ,
puisqu'ils ont entendu la tienne.

*Par M. DE MAISONNEUVE , Auteur d'une Tragédie
de Mustapha.*

L E R Ê V E.

U N matin Blaise avisant
Charlotte sa ménagère ,
lui disoit : ah ! ah ! ma chère ,
j'ai fait un rêve plaisant.
Tu connois la femme à Pierre ,
cette nuit , en devisant
sur le bord de la rivière ,
elle & moi.... cela s'entend.
— Ma foi ! je t'en livre autant ,
lui repartit la commère.
Tu connois le gros Lucas ?
Le drôle , la nuit dernière ,
lorgnoit de près mes appas.
— La rencontre est singulière.
— Tu rêvois , dis-tu , compère ;
mais moi , je ne rêvois pas.

Par M. PONS DE VERDUN.

COUPLETS IN-PROMPTU,
A MADEMOISELLE B** ,

*Qui refusoit d'aller à un bal , parce
qu'elle ne se croyoit pas assez parée.*

AIR : *Je suis Lindor.*

VOTRE beauté sera votre parure ;
fut-il jamais un plus bel ornement ?
Si quelquefois l'art nous charme un moment ,
c'est quand il peut imiter la nature.

Voyez , Zélis , la fleur qui vient d'éclorre :
de la nature elle tient ses couleurs ;
son sein vermeil est arrosé des pleurs
que le matin a répandu l'aurore ,

Elle est touchante , elle est simple , elle est belle ;
la main de l'art ne l'embelliroit pas ;
n'ajoutez rien , Zélis , à vos appas :
souvenez-vous que vous êtes comme elle.

Suivez , ornez la cour de Terpsichore ;
vos pas légers y charmeront l'Amour....
Ah ! si ce Dieu vous séduit à son tour ,
lui seul pourra vous embellir encore.

Par M. DU CHATEAU DE ROCHEBARON.

É P I G R A M M E.

DE grand matin , chez un Banquier fameux ,
certains voleurs avoient su s'introduire:
quel coup pour eux ! besoin n'est de déduire
combien d'avance ils s'estimoient heureux.
Au coffre-fort , vole toute la bande ;
mais le Banquier les avoit prévenus ,
& la nuit même , avec tous ses écus ,
le drôle étoit parti pour la Hollande.

Par M. ANDRIEUX.

V E J E R S

*Pour le portrait de M. L E N O I R ,
Conseiller d'Etat & Lieutenant Général
de Police.*

JUSTE , éclairé , prudent , inflexible aux abus ,
consacrant à l'Etat & ses soins & sa vie ,
par ses talens , par ses vertus ,
il a su mériter & désarmer l'envie.

✂

LES TROIS MARIAGES DE VULCAIN.

VULCAIN retrouvoit tous les jours
 Vénus & Mars & les Amours
 dans ce même filet d'invention si neuve,
 dont jadis dans l'Olympe il avoit fait l'épreuve.
 Las de toujours trouver ce qu'il cherchoit toujours,
 sans quéreller Vénus, Vulcain lui dit : Madame,
 vous n'aimez pas les longs discours ;
 en deux mots j'ai fini : vous n'êtes plus ma femme,
 Vénus le prit au mor, ne dit rien , & partit.
 Le Dieu qui forge le tonnerre
 se crut le maître de la terre,
 quand il fut maître de son lit.
 Mais ce Dieu dès le soir se souvient qu'il est homme,
 tant & si bien qu'au bout d'un mois ,
 il reprend femme. Or cette fois,
 à la Déesse Eris il présente la pomme.
 Mes chers amis , cette Eris-là ,
 c'étoit la Discorde en personne :
 son pauvre époux qui le soupçonne ,
 comprend qu'il est tombé de Charybde en Scylla.
 Quelque parti qu'on lui propose ,
 elle n'en peut trouver un bon ;
 & sa réponse à toute chose ,
 commence par un *mais* & finit par un *non*.
 Vulcain vouloit parler , on lui fermoit la bouche ;

Quand il vouloit du blanc, Eris vouloit du noir.

En guerre du matin au soir ,
avec Eris enfin , Vulcain devint farouche.

Un beau jour à sa forge il saisit son marteau ,
pensant traiter sa femme ainsi que son enclume :
Eris qui l'apperçoit , le cœur gros d'amertume ,
reprend la clef des champs , sans chercher son trouf-
seau.

La troisième, dit-il , sera bonne ou mauvaise :
je ne peux trouver pis , je pourrois trouver mieux.

La Nymphe Echo charma ses yeux :
Vulcain de l'épouser se retrouva tout aise ;
il se croyoit heureux : car avec celle-ci

il n'essuyoit ni *mais* ni *si* :

mais la Nymphe étoit sotte , & n'étoit pas muette ;
tout ce que dit l'époux , sa femme le répète :
le Dieu ne trouvoit pas que cela fût subtil.
S'il sifflait , s'il juroit , ainsi faisoit sa Belle.

Mais il me semble.... lui dit-il....

il me semble.... répondit-elle.

Oh ! mon malheur est inoui ,
se récria Vulcain ! Echo répondit : oui.

Va , dit-il , si tu veux épouser un vieux singe.

Vieux singe... vieux singe... vieux singe ;
& vieux singe trois fois , ce furent ses adieux.
Vulcain demeura veuf , je ne fais s'il fit mieux.

Par M. BOISARD.



LE RETOUR A LA CAMPAGNE.

ENFIN vous allez donc paroître ,
 lieux charmans , qui m'avez vû naître ,
 bosquets formés par les amours ;
 je vous vois , riantes prairies ,
 sombres forêts , plaines fleuries :
 je viens ici finir mes jours.

Hélas ! qu'il se trompe soi-même ,
 celui qui dans un rang suprême ,
 croit trouver la félicité !
 on y languit dans l'ignorance ;
 l'ame y laisse son innocence ;
 le cœur y perd sa liberté.

Que je t'aime , ô simple nature !
 toujours belle sans imposture ,
 tu plais en tout tems , en tous lieux.
 Non , il n'est que toi d'immortelle ;
 toujours vraie & toujours nouvelle ,
 tu charmes le cœur & les yeux.

L'art ne doit jamais te contraindre ;
 il faut qu'il se borne à te peindre ,
 à te sentir , à t'écouter ;
 une fleur forme ta parure ,

dans le miroir d'une onde pure ;
il doit venir te consulter.

D'une simple & jeune Bergere ,
qui file en paix sur la fougere ,
tes chants font briller la candeur.
C'est toi qui formes son langage ;
son innocence est ton ouvrage ,
& ton empire est dans son cœur,

Ah ! que vous me faites envie ,
Bergers , vous coulez votre vie ,
loin des méchans , loin des jaloux !
Dans vos hameaux , je vais vous suivre ;
hélas ! l'on ne commence à vivre
que du jour qu'on vit avec vous.

Par M. l'Abbé DE REYRAC.

A FEU M. DE VOLTAIRE,

Dans la loge des neuf Sœurs.

AU nom de notre illustre Frere ,
tout Maçon triomphe aujourd'hui :
s'il reçoit de nous la lumiere ,
le monde la reçoit de lui.

Par M. DE LA DIXMERIE,

E P I T R E

*A Madame la Comtesse DE BEAUHARNAIS ,
Auteur des Lettres de Stéphanie.*

Q UOI ! tu veux donc obstinément ,
t'enlever toi-même à ta gloire ,
& t'enfermer obscurément ,
au fond du Temple de mémoire ,
où Sapho te cherche & t'attend !
Telle à se cacher attentive ,
laissant aux roses l'apparat ,
la solitaire Sensitive ,
qui , lorsque rien ne la captive ,
aime à respirer sans éclat ,
resserre en sa pudeur craintive ,
sa feuille chaste & fugitive ,
sous le tact le plus délicat....

C'en est trop ! tu seras trahie ;
oui , bravant tes scrupules vains ,
je veux prévenir les larcins
que te feroit la modestie.
Laisse rougir de leurs travaux ,
ces Ecrivains aux mœurs impures ,
ces petits Pétrones nouveaux ,
qui déshonorent leurs pinceaux

par de lascives mignatures ;
 qui de l'Arétin effronté ,
 briguant la vogue illégitime ,
 enluminent les traits du crime
 des couleurs de la volupté.
 Laisse , laisse encor se soustraire
 au rayon importun du jour ,
 ces romanciers sans caractère ,
 qui se répétant tour-à-tour ,
 & ne sachant aimer ni plaire ,
 parlent de graces & d'amour ;
 dans leurs esquisses imparfaites ,
 ébauchent nos fots achevés ,
 nos philosophes femmelettes ,
 nos héros à l'ombre élevés ,
 nos Lovelaces énervés ,
 & nos intrépides caillettes.
 Mais toi , dont les nobles crayons
 te rendront quelque jour l'égale
 des Prevots & des Richardsons ;
 toi , leur digne & jeune rivale ,
 dont les écrits font des leçons ,
 & qui dans tes lettres de flamme ,
 que doit craindre un cœur corrompu ,
 as su répandre avec ton ame
 les traits sacrés de la vertu :
 aux préjugés trop asservie ,
 peux-tu bien , malgré nos desirs ,
 désavouant ta Stéphanie ,
 tromper ta gloire & nos plaisirs ?

Préfère à ce caprice étrange ,
 un succès qu'on te déroba ,
 & montre aux mains de Rosalba ,
 la palette de Michel-Ange.

« Mais , dis-tu , je viens dans un tems ,
 » où les têtes qui m'environnent ,
 » ont de plus légers mouvemens ,
 » que les plumes qui les couronnent ,
 » voltigeantes au gré des vents.
 » Moins mes tableaux sont condamnables
 » plus les effets en seront lents ;
 » à mon siècle , je peins des fables ,
 » quand je lui peins de vrais amans.
 » Avec le secours de l'optique ,
 » nous les voyons dans les Romans ,
 » comme dans un lointain magique ,
 » pays perdu des sentimens.
 » Et puis , pour trop bien les connoître ,
 » je crains beaucoup de mes lecteurs :
 » ceux-là me haïront peut-être ,
 » d'avoir fait couler quelques pleurs ».

D'accord : pour forcer nos suffrages ,
 oublier la saison des jeux ,
 joindre aux talens les plus heureux ,
 d'Hébé les plus doux avantages :
 c'est , j'en conviens , un crime affreux ,
 Tant que dans nos cercles volages ,
 on dira du bien de tes yeux ,

on médiera de tes ouvrages :
 rien n'est plus juste & moins fâcheux,
 Du Parnasse & de l'Idalie ,
 quand tu méritas les honneurs ,
 Muse aimable , & femme jolie ,
 croyois-tu donc ceindre impunie ,
 ta double couronne de fleurs ?
 Va , laisse Eglé , Lise , Egérie ,
 essayer d'obscures clameurs
 dans leur mourante cotterie.
 Sans compter mille admirateurs ,
 dont le goût déjà t'apprécie ,
 & ta figure & ton génie ,
 sont deux puissans consolateurs.

Remplis en dépit des censeurs ,
 la prédiction qu'on a faite ,
 de l'aveu même des neuf Sœurs ,
 & qu'aujourd'hui l'Amour répète :
 « Unissant l'ame & la raison ,
 » afin d'en être plus parfaite ,
 » elle aura l'esprit de Ninon ,
 » avec le cœur de la Fayette.

Par M. DORAT,



LE BAISER.

AIR : *De M. Albanese, noté n^o. 4.*

UN doux baiser, Zelmire, ma chere ame !
l'âge s'enfuit, profitons des instans ;
c'est le seul bien que ton amant reclame ;
ce doux baiser lui rendra son Printems.

Un autre encor, mais plus doux, ma chere ame !
ta bouche à-peine à la mienne a touché.
Un autre encor, & mets-y plus de flamme,
car le premier, tu ne l'as qu'ébauché.

Cruelle, arrête ! il m'irrite, il m'enflamme ;
las ! valoit mieux, bien mieux me refuser :
ce n'est point là des baisers, ma chere ame.
Ah ! c'est plutôt le desir d'un baiser.

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

ÉPITAPHE D'UN CHIEN.

CI-GIST qui termina son sort
sur les genoux de ma Sylvie :
ah ! son mal étoit donc bien fort,
puisque à la source de la vie
il ne put éviter la mort.

Par M. BONNIER DE LAYENS,

l iv

É P I G R A M M E.

LORSQUE Dorimond vous parfume
d'un encens pur autant que doux ,
vous le louez d'un trait de plume ,
L'cidas , c'est mal fait à vous.
Il s'en plaint avec amertume :
de sa colere qui s'allume
vous allez ressentir l'effet :
je m'en étois douté d'avance ;
sa louange n'étoit qu'un prêt ,
dont vous lui deviez l'intérêt
au denier cinq en conscience.

Par M. PONS DE VERDUN.

V E R S

Pour le Portrait de J. J. ROUSSEAU.

VOILA donc les traits de cet homme ,
qui réunit éminemment
ce que dans la Grece & dans Rome ,
on vit autrefois de plus grand :
Péloquence de Démosthène ,
la sévérité de Caton ,
l'ame sublime de Platon ,
& la fierté de Diogène.

Par M. PIDOU,

PORTRAIT DES MARIS.

AIR : *Des Trembleurs.*

U N amant léger, frivole ,
 d'une jeune enfant raffole ;
 doux regards , belle parole ,
 le font choisir pour époux.
 Soumis quand l'hymen s'apprête ,
 tendre , le jour de sa fête ,
 le lendemain , il tient tête . . . ,
 il faut déjà éler doux.

Si-tôt que du mariage
 le lien sacré l'engage ,
 plus de vœux , pas un hommage ,
 plaisirs , talens , tout s'enfuit :
 en vertu de l'hymenée ,
 il vous gronde à la journée ,
 bâille toute la soirée ,
 & Dieu fait s'il dort la nuit,

Sa contenance engourdie ,
 quelque grave fantaisie ,
 son humeur , sa jalousie ,
 oui , c'est-là tout votre bien ,
 & pour avoir l'avantage
 de rester dans l'esclavage ,

il faut garder au volage
un cœur dont il ne fait rien.

Par Madame la Marquise DE LA FERANDIÈRE.

A MADAME HÉBERT,

*Qui avoit envoyé à l'Auteur deux remèdes ;
l'un contre l'hémorrhagie , l'autre contre
une fluxion sur les yeux.*

JE perdois tout mon sang , vous l'avez conservé ;
mes yeux étoient éteints , & je vous dois la vue :
 si vous m'avez deux fois sauvé ,
 grace ne vous soit point rendue :
vous en faites autant pour la foule inconnue
 de cent mortels infortunés.
Vos soins font votre récompense :
doit-on de la reconnoissance
pour les plaisirs que vous prenez ?

Par feu M. DE VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME.

CI-GIST un vieux arrabilaire :
après l'avoir fait enterrer ,
sa veuve n'ayant rien à faire ,
prit le parti de se pleurer.

Par M. D. S. L.

LES CYGNES,

F A B L E.

DEUX cygnes , aussi blancs que celui de Lédæ ,
comparoient sur les eaux l'albâtre de leurs ailes ;
le démêlé fut long : mais aucun ne céda ,
dont advint que mes sots , pour finir leurs querelles ,
voulurent s'en remettre à la loi du plus fort.

Animés , furieux , l'un sur l'autre ils s'élancent ;
par l'ardeur emportés , ils rejoignent le bord.
Là , pendant qu'au hasard leurs forces se balancent ,

l'eau qu'ils troubloient rejaillissant sur eux ,
d'un noir limon va les couvrir tous deux.

Alors le plus sensé , (le plus foible peut-être)

tint ce discours judicieux :

« Nos combats n'ont servi qu'à faire disparaître
» notre seul ornement qui peut charmer les yeux ;
» mon frère , à nos dépens , il faut devenir sage ;
» recouvrons notre éclat , n'en soyons envieux ,
» & ne nous rappellons des excès si honteux ,
» que pour nous exciter à briller davantage ».

D'un salutaire effet ces mots furent suivis :
les rivaux éclairés se plongèrent dans l'onde ,
& pour finir leurs jours dans une paix profonde ,
reparurent plus beaux sans cesser d'être amis.

Ma Fable est votre image , & je vous la dédie ,
Poètes , Profateurs , qui vous persécutez :

quels charmes ne sont pas gâtés
par la fureur & par l'envie ?

Par M. le Chevalier DE LA LOGE.

L'INUTILE DE COUR.

VOIS à la Cour l'opulent Théophile :
parmi les Grands on le croiroit admis ;
au bal , au jeu , par-tout il se faufile ,
ne fait qu'un saut du Ministre au Commis.
Le connoît-on ? a-t-il-là des amis ?
Lui ? point du tout : on le pousse , on le chasse
aux grands couverts , aux galas , à la chasse ;
il est toujours bafoué , contredit :
sont-ce les biens , les honneurs qu'il pourchasse ?
non , mais plutôt l'air d'avoir du crédit.

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

QUATRAIN.

DOUCE amitié , sous votre empire ,
le Ciel a fixé le bonheur ;
vous êtes la raison du cœur :
l'amour n'en est que le délire.

A MADAME LA COMTESSE DE BEAUHARNAIS,

*Après quelques conversations sur les
Sylphes & les Sylphides.*

POUR être heureux, il faut, dit-on, rêver;
eh bien! je vous implore, aimable Rêverie :
aux régions de Sylphirie ,
montrez-moi ce bonheur que je ne puis trouver.
Songes rians de la Féeerie ,
de vos Nymphes de l'air, que j'aime les portraits!
Plus légères que les abeilles ,
du parfum des roses vermeilles ,
elles composent tous leurs mets ;
comme Zéphire, elles sont caressantes ;
comme les Dieux, elles sont bienfaisantes ;
dans leur aimable empire, on ne trompe jamais.
Point d'ingrates, point de perfides ;
point de cœurs froids, d'ames arides :
toujours nouvelle fleur & d'esprit & d'attraits.
Chez nos mortelles insipides,
comment réaliser ces traits ?
ou plutôt comment croire?... Oh! je crois désormais,
me dit l'Amour, aux charmantes Sylphides,
depuis que j'ai vu Beauharnais.

Par M. LE BRUN.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN Rimeur , en plein parterre ,
 disoit un jour haussant le ton ,
 que de sa main un sien confrère ,
 recevroit cent coups de bâton.
 Cent , dit quelqu'un ! pourquoi pas mille ?
 satisfaites votre courroux ;
 donner n'est pas bien difficile ,
 quand on est en fonds comme vous.

Par M. ANDRIEUX.

A MADAME ** ,

*Auteur de quelques Comédies , & entr'autres
 de l'Amant anonyme.*

LORSQUE ton art divin enchante tout Paris ,
 je ne suis que l'écho de la voix unanime :
 mais le meilleur de tes écrits
 est , je crois , l'Amant anonyme.
 Oui , dans cet ouvrage charmant ,
 sont tes portraits les plus fidèles :
 ceux qui t'ont vue un seul moment ,
 ont dû te servir de modèles.



LE DÉPIT AMOUREUX,

OU

LA MIGRAINE.

DAPHNIS élégamment paré,
chargé du poids d'une migraine,
loin de Paris cacheoit sa peine
au milieu du salon doré
d'un palais aux jeux consacré,
ornement des bords de la Seine.
Il composoit ces vers chagrins
dans un bal où régnoit la joie,
où revêtus d'or & de soie,
en promenant des yeux fereins,
mille amans, fiers de leur folie,
rioient de sa mélancolie,
& vantoient leurs heureux destins.
Voyant tout d'une sombre teinte,
lui seul, infortuné rimeur,
par les sons de cette complainte,
exhaloit un instant d'humeur.
O Paris ! ville enchanteresse,
séjour des plaisirs & des arts,
où la folie & la sagesse,
ont réuni leurs étendarts !

fuyant l'ivresse fortunée,
 qui chez toi naît au sein des ris,
 je vais , loin de tes murs chéris ,
 ensevelir ma destinée.
 Oui , je veux , sans languir plus tard ,
 que mon cœur loin de toi s'épure ;
 ta beauté plaît : mais c'est un fard
 dont j'ai reconnu l'imposture ;
 tu n'es que l'empire de l'art :
 mon ame est toute à la nature.
 De soins inquiets agité ,
 d'où vient pourtant que je desiré
 de fuir cet asyle enchanté ?
 On dira qu'aucune beauté
 à mes vœux n'y daigne sourire.
 O toi qui savois me charmer !
 toi que je trouvois si céleste !
 que sans doute j'allois t'aimer ,
 malgré ce fard que je déteste ,
 Iris , que ton cœur étoit pur
 dans ta naïve adolescence !
 Le ciel dévoilant son azur ,
 sourioit à ton innocence ,
 & la terre avec complaisance ,
 se couvrant de fleurs sous tes pas ,
 applaudissoit à tes appas
 ornés par la simple décence.
 Ton œil , comme un rayon du jour ,
 portoit le charme dans mon ame ;
 ta voix , organe de l'amour ,

foimentoit ma timide flamme.

Quel souffle impur & corrupteur ,
a pu t'enlever ta candeur ?

Aujourd'hui , toi qui fus honnête ,
je te vois sur nos boulevards ,
élever fièrement la tête.

Pour t'admirer , chacun s'arrête...

Tu n'y gagnes que des regards :
des cœurs font une autre conquête.

Dans ton rapide *Vis-à-vis* ,
quand l'éclair de ta beauté passe ,
je te vois à travers la glace ,
& je reste les sens ravis.

Maïs quoi ! dans ta pompe frivole ,
dois-je songer à ta rigueur ?

tu n'es plus qu'une vaine idole ,
hélas ! & je possède un cœur.

Dans cette ville mensongère ,
non , rien ne peut plus m'enflammer ;
si les Belles y savent plaire ,
elles n'y savent pas aimer.

J'y vois d'élégantes grimaces ;
tout y brille sous un faux jour.

Paris m'offre la cour des Grâces :
j'y cherchois celle de l'Amour.

O de la paix auguste empire ,
belle campagne , heureux séjour ,
où tout à soi l'homme respire ,
tandis qu'il végète à la cour !
refuge tranquille & champêtre.

Du sage ou de qui le veut être ,
 ouvre-moi tes réduits secrets ;
 là , plus voisin de la nature ,
 j'entendrai sa voix douce & pure
 à mon cœur parler de plus près.
 Loin de la foule qui s'oublie
 dans les ris , & dans les-amours ,
 je sentirai couler ma vie ,
 & je jouirai de son cours.
 Et quand il faudra que je tombe ,
 ô mort ! sous ta faux abattu ,
 on pourra du moins sur ma tombe :
 graver ces mots : *il a vécu.*

Ainsi Daphnis tendre & sensible ,
 d'Iris pour lui seul inflexible
 accusant les cruels dédains ,
 faisoit , Misantrope risible ,
 le projet de fuir les humains ;
 pour couler dans ce lieu paisible
 le reste de ses jours éteints.
 Bientôt le repos du village ,
 laissant son cœur anéanti ,
 lui montre qu'il est trop peu sage
 pour prendre un si grave parti.
 En deux jours , changeant & mobile ,
 il réforme un projet si beau ;
 à pas lents , il vint au hameau :
 il retourne en poste à la ville.

Par M. LE SUIRE.

COUPLETS IN-PROMPTU;

A l'occasion de la solennité que le Régiment de la Reine, Cavalerie, en garnison à Mirecourt, a fait célébrer dans la Paroisse de cette Ville, le 12 Novembre, pour l'heureux accouchement de Sa Majesté.

AIR : Un Soldat sous un coup funeste.

COURAGE, Messieurs de la Reine
vous vous signalez aujourd'hui;
pour notre auguste Souveraine,
du Ciel vous implorez l'appui.

Un Colonel semblable
vaut bien que l'on se mette en frais,
jusqu'à nos yeux tout le rend adorable,
son rang, son sexe & ses attraits.

Voyant ces braves Militaires
demander tous que l'Eternel,
sensible à leurs justes prières,
fasse accoucher leur Colonel,
la Ville entière (*)

s'y joint avec empressement;
orsqu'il s'agit d'une Reine si chère,
nous sommes tous du régiment.

(*) Le Présidial de Mirecourt & tous les Ordres de la Ville ont assisté à la cérémonie.

Dortan , ce noble Capitaine ,
fait voir , en nous donnant la loi ,
qu'il fait prier Dieu pour la Reine ,
comme il s'est battu pour le Roi.

D'un serviteur fidèle
il a le bras , il a le cœur ;
un régiment animé de son zèle ,
en tous lieux doit être vainqueur.

Que les détails de cette fête
sont charmans pour de bons Français !
un aimable objet (*) fait la quête ;
ah ! je lui réponds du succès.


Tous les cœurs , sur ses traces ,
grossiront sa quête à leur tour :
il falloit bien qu'à la fête des Grâces ,
le frere quêteur fût l'Amour.

*Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU , Président
du Présidial de Mirecourt.*

(*) Mademoiselle de Sylaguy.

V E R S

Sur la mort de M. DE VOLTAIRE.

 PARNASSE ! frémis de douleur & d'effroi !
Pleurez , Muses , brisez vos lyres immortelles !
Toi dont il fatigua les cent voix & les ailes ,
dis que Voltaire est mort , pleure & repose-toi.

Par M. LE BRUN.

E P I T R E

Un Moineau transfuge à sa Maitresse.

Q'ENTENDS-JE , ma belle maitresse ?
 Un bruit vient jusqu'à moi dans mon nouveau séjour ;
 Il dit que mon départ vous cause une tristesse
 Qui vous fait gémir nuit & jour.
 J'admire & plains une amitié si chère ;
 J voudrois soulager cette douleur amère :
 Mais enfin je ne puis me résoudre au retour.
 Il est vrai que la solitude ,
 Et chez vous ce qu'ailleurs on y trouve de rude ;
 S d'un cœur en secret envioit ma prison.
 Une cage toujours couverte
 De feuillages unis aux fleurs de la saison ,
 & qui m'étoit toujours ouverte ;
 Un asile riant où j'avois le plaisir ,
 Par un essor assez champêtre ,
 D'exercer , selon mon desir ,
 Mes aîles que vous laissiez croître ;
 Vos bonbons prodigués , vos caresses enfin ,
 Qui m'oient dû m'attacher à mon heureux destin.
 Mais j'en entretins , sur les branches d'un hêtre ,
 Un Moineau dont l'esprit me parut fort moral ,
 & d'autant plus , qu'il ne vouloit pas l'être.

« Bannis , bannis , dit-il , ce souvenir fatal ,
 » & songe désormais que tu n'as plus de maître.
 » On peut à moins de frais goûter un sort plus doux
 » un grain de chenevis qu'on rencontre sous l'herbe
 » est d'un goût plus exquis pour nous ,
 » que ces mets qu'on nous offre en un palais superbe
 » Tu vois ce bois si beau , si spacieux ,
 » où tout me plaît , où tout m'attire !
 » eh bien ! si l'on venoit me dire ,
 » tu ne sortiras plus de ces immenses lieux ;
 » fais-y pour jamais ta demeure ;
 » aussi-tôt ces bois , à mes yeux ,
 » ne paroîtroient qu'un séjour ennuyeux ,
 » qu'une étroite prison où je mourrois sur l'heure
 » pour mesurer mon vol , je ne veux que les Cieux !
 De ce discours , je le confesse ,
 je sentis la solidité ;
 & puis d'ailleurs vers la tendresse ,
 quand on se trouve aussi porté
 que les oiseaux de mon espece ,
 pour un cœur , sans l'amour , point de félicité.
 Et qui t'empêchoit de le suivre ,
 me direz-vous ? t'avois-je pas donné
 un jeune amant pour qui tu pouvois vivre ,
 en vrai Moineau prédestiné ?
 Bon ! vous l'aviez choisi si neuf & si rustique ,
 qu'on voyoit bien que votre politique ,
 étoit de dégoûter mes tendres sentimens ,
 & de l'amour & des amans ;
 comme s'il ne tenoit qu'à dire :

« vite ! aimez ce Moineau qui vous aime aujourd'hui ,
pour que dès l'instant on soupire !

Aime-t-on ou par l'ordre ou par les yeux d'autrui ?
Dans ces réflexions , j'avois l'ame arrêtée ,
& de divers soucis dès long-tems agitée ,
quand un Zéphir sans doute envoyé par l'amour ,
qu'en franc Moineau j'implorois chaque jour ,
ébranle une fenêtre & l'eut bientôt ouverte :
prompte à saisir l'occasion offerte ,
je m'échappe , & le suis dans le vague des airs.

L'ame contente , & plus libre & plus pure ,
j'arrive dans un bois où de tendres concerts ,
retiennent mille échos cachés sous la verdure ;
des arbres les épais rameaux ,
des sources vives le murmure ,
le frais , l'ombrage , le repos ,
en ont fait les lieux les plus beaux
qui puissent orner la nature.

Dans la forêt , en un moment ,
courut de bec en bec la nouvelle certaine
qu'il venoit d'arriver une Parisienne ,
une élégante à l'œil vif & charmant.

A ce bruit , aussi-tôt , des oiseaux de tout âge ,
de tout sexe , de tout plumage ,
viennent pour me lorgner & m'offrir leurs talens ;
on me regarde , on m'examine :
ils me trouvoient des airs fins & piquans ,
je ne fais quoi de frippon dans la mine ,
qu'ils convenoient que l'on n'a point aux champs.
Els étoient connoisseurs & sur-tout très-galans :

Pour m'applaudir , chacun battoit des ailes...
 en un moment , ils furent tous rivaux ;
 mais si je plus fort aux Moineaux ,
 je déplus beaucoup à leurs Belles.
 Certaine Allouette sur-tout ,
 qui ne me parut pas trop bonne ,
 voyant son amant prendre goût
 aux agrémens de ma personne ,
 me dit , d'un ton piqué : « Bel oiseau de Paris ,
 » montrez-nous quelque essai de votre voix mignone ?
 » du nouvel Opéra n'auriez-vous rien appris ? »

Comme l'on fait , celles de mon espèce ,
 savent mieux aimer que chanter ;
 je me tirai d'affaire en peignant la tendresse
 dans un regard mourant qu'on fut interpréter.
 Tout bon Moineau se prend à pareille finesse.
 C'est ainsi que je fus des hôtes de ce bois ,
 charmer & le cœur & la vue.

Entre mille aspirans , j'ai déjà fait un choix ,
 un ! c'est bien peu !... mais la flamme assidue
 de mon nouvel amant , me fait chérir ses loix.
 Jamais une minute avec lui n'est perdue....
 Quel bruit dans le feuillage ! ah ! c'est lui , je l'entens
 m'appeller , & frémir avec l'air le plus tendre ,
 sous l'amoureux abri de ces rameaux naissans !
 Adieu ! de ses regards je ne puis me défendre ;
 les Moineaux sont pressés & sur-tout au printems.

Par M. DORAT.



VERS

V E R S

*Au sujet des antiquités de Nîmes , ville
où Madame DE BOURDIC fait son séjour.*

QUE j'aime à contempler ces superbes travaux,
du pouvoir des humains éternelles images !
Tout meurt , tout s'engloutit dans l'océan des âges ;
eux seuls ont repoussé la fureur de ses flots.
Peuple roi , qu'à nos yeux rappellent ces merveilles ,
vous pénétrez nos cœurs d'un sentiment jaloux ;
& cependant Bourdic , qui dans ses douces veilles ,
ne fait que des chansons , doit vivre autant que vous.

Par M. DE L'HERMITTE DE MAILLANE.

R É P O N S E.

DE Sapho je connois l'histoire.
Je n'ai ni ses attraits , ni son luth enchanteur.
Vous me chantez..... & j'ai bien plus de gloire,
Quand du léger Phaon , elle perdit le cœur ,
loin de se livrer au délire
d'un amour hélas ! trop jaloux ,
elle auroit vécu pour le lire ,
s'il avoit écrit comme vous.

*Par Madame DE BOURDIC , ci-devant Marquise
D'ANTREMONT.*

Année 1779.

K

A M. LE VICOMTE DE V**,

Qui partoît pour son Régiment.

AIR : *De Joconde.*

ADIEU, beau Chevalier François,
 quand vous quittez nos femmes,
 faites payer cher aux Anglois
 les douleurs de ces Dames.
 Mars & l'Amour arment vos mains !
 il faut finir vos preuves :
 allez faire autant d'orphelins,
 que vous laissez de veuves.

Par M. GROUVELLE.

JÉPHIGRANME.

IL n'est point cru, l'Auteur de ce pamphlet,
 lorsqu'il nous dit qu'en mourant, Arouet
 s'en est allé chez la gent diabolique :
 devrait pourtant le beau sire être cru ;
 à son langage atroce & fanatique,
 il en paroît tout fraîchement venu.

Par M. PIDOU,

SAMMONOCODOM ,

C O N T E .

DANS ces beaux lieux que le Ménan arrose ,
 où des vergers les fruits délicieux
 offrent au goût le parfum de la rose ,
 il est ainsi que dans bien d'autres lieux ,
 force Dervis qui , pour la bonne cause ,
 prêchent fort bien & n'agissent pas mieux.
 Un Talapoin , c'est ainsi que l'on nomme
 ces orgueilleux & pieux fainéans ,
 prêchoit un jour. Parmi nombre de gens ,
 qui gravement écoutoient le saint homme ,
 sur leurs talons assis , certain Français
 se trouva-là. Prodiguez les bienfaits ,
 s'écrioit le célibataire ;
 imitiez , suivez à jamais
 de Sammonocodom l'exemple salutaire.
 Ce Patriarche au-dessus des mortels ,
 foulant aux pieds & le sceptre & le trône ,
 se fit Hermite , abdiqua la couronne ,
 & l'univers lui dressa des autels.

A ce début & noble & Pindarique ,
 le groupe assis salua l'Orateur ,
 & fort content de son air fanatique ,
 le régala d'un fort bien , *Monseigneur!*

Ecoutez-moi , poursuivit-il de même ,
vous , Mandarins , vous , peuple Siamois :
je suis des Dieux l'interprète suprême ,
& Sammonocodom vous parle par ma voix.

Oui , ce législateur , ce juste
étoit rempli d'humanité ;

pour satisfaire à ce devoir auguste ,
on le vit se réduire à la mendicité.

Quoique fort grand & d'énorme stature ,
quoique sa bouche eût la largeur d'un four ,
un grain de riz faisoit sa nourriture ,
le substantoit lui seul pendant un jour.

Un pauvre , un soir , lui demandant l'aumône ,
mourant de faim , car point n'avoit goûté ,
le saint arrache un œil , & le lui donne ,
ne voulant pas manquer de charité.

Une autre fois , chose plus admirable !
ce saint reclus , ce phénix des maris ,
donne sa femme , une femme adorable !....

Ah ! dit le Français , à ce prix ,
qu'il est doux d'être charitable !

Par M. PLANCHET.

ÉPIGRAMME.

POURQUOI me prêter des travers ,
me dit un jour l'Abbé Roquette
'Ami , lui répondis-je , en ce siècle pervers ,
ce n'est qu'aux riches que l'on prête,

Par M. CHASS%.*

MON RÊVE.

*Ægri somnia. (*) Horat. Art. Poët.*

« **M**AIS comment sans douleur n'est-il point de plaisir ,
 disois je ? » & comment la Nature ,
 » qui plaça dans nos cœurs l'aiguillon du desir ,
 » n'a-t-elle point créé de jouissance pure ?
 » Séduits par de fausses couleurs ,
 » nous courons après des chimères.
 » Nous rions : mais le rire est trop voisin des pleurs ;
 » les douces voluptés ont des suites amères ;
 » l'épine est au milieu des fleurs.
 » O Nature ! dis-moi : nous trahis-tu sans cesse ?
 » Par tes bienfaits insidieux ,
 » signales-tu pour nous ta haine , ou ta tendresse ?
 » De bontés , de rigueurs quel mélange odieux !
 » quand tu veux qu'un mortel à ton instinct se livre ,
 » blessé par l'attrait qui l'enivre ,
 » doit-il remercier , ou maudire les Dieux ? »

Un sot qui m'écoutoit , blâma cette apostrophe.
 Ces Messieurs ont ce droit : sans trop songer à rien ,
 ils jouissent de tout , & je crois qu'ils font bien.
 Mais pourquoi se fâcher qu'un pauvre Philosophe ,
 emporté par un autre goût ,
 ne jouissant de rien , déraisonne sur tout ?

(*) L'Auteur étoit malade , quand il a composé cette pièce.

Je déraisonnai donc, Plein de ce grand problème,
 dans les savans écrits des faiseurs de système,
 j'osai m'enfvelir. De leurs tomes nombreux,
 j'avois fondé long-tems le chaos ténébreux,
 sans qu'à mes yeux encor la vérité vînt luire.
 Lassé de ce fatras qui ne pouvoit m'instruire,
 je fermai des Docteurs les volumes poudreux,
 & l'esprit absorbé, je m'endormis sur eux.

Mais de ma paupiere échauffée,
 à peine s'approcha le bandeau de Morphée,
 que d'un songe frappant la vive illusion,
 pour moi fut un trait de lumière.
 O de nos raisonneurs juste confusion !
 un rêve, sur cette matiere,
 en dit plus que leur troupe entiere.
 Jugez-en, mes amis ; voici ma vision.

Transporté tout-à-coup dans les plaines du vuide,
 je contemplois d'un œil avide
 le monde encore à son berceau ;
 rel que d'Hésiode & d'Ovide,
 l'a retracé jadis l'ingénieux pinceau.

Un vase fut alors, du séjour du Tonnerre,
 par la belle Pandore apporté sur la terre.
 Pandore ouvrit ce vase : aussi-tôt, de son sein,
 s'échappa de nos maux le trop nombreux essain.

Dans la foule de nos miseres,
 je vis, (qui l'auroit cru ?) sortir le doux plaisir,
 papillon voltigeant, que ses aîles légères

rendoient difficile à saisir ,
 mais si jeune , si plein de graces ,
 si bien fait pour régner sur le cœur des mortels ,
 que leur foule d'abord accourant sur ses traces ,
 des Dieux oublioit les autels.

De l'Olympe bientôt la route dédaignée ,
 par Prométhée , en vain , fut au monde enseignée...
 De l'Olympe aux humains le plaisir tenoit lieu.

Jupiter , à sa Cour céleste ,
 sent bien que du fripon l'absence est trop funeste ;
 que même , à la sourdine , elle fera dans peu ,
 plier bagage à plus d'un Dieu.

Aux Palais éternels , une froide réserve
 glace les soupers fins de la belle Vénus ,
 & les bureaux d'esprit par la docte Minerve
 de semaine en semaine exactement tenus.
 Le Nectar paroît fade , encor qu'Hébé le serve.
 Tous les Dieux , comme il faut , par l'ennui sont
 vaincus.

Près de Daphné , que dis-je ? à côté de Bacchus ,
 Apollon sent mourir sa verve.

Les Déeses aussi , que l'enjoué Momus ,
 tant de fois égaya par des traits de satire ,
 mordent leur levre auguste , & craignent de sourire.
 Les plats du grand couvert sont manqués par Comus ;
 sur son arc détendu , Diane se repose ;
 Thalie , en larmoyant , fait fuir les spectateurs ;
 Melpomene , à l'écart , ne gémit plus qu'en prose ;
 les Loto de Junon ne trouvent plus d'acteurs.

Quelle étrange métamorphose !

C'en est fait ! les Cieux sont déserts ,
 si bientôt le plaisir n'y rentre.

Comment l'y rappeler ? dans ce bas univers ,
 au milieu des humains , plus foibles que pervers ,
 le volage étoit dans son centre.

Jupiter pouvoit bien , ordonnant son retour ,
 par lettre de cachet , le mander à sa Cour.

Le plaisir toutefois ne connoît pas de maître.
 S'il cesse d'être libre , alors il cesse d'être.

De son autorité Jupiter n'usa pas.

Préférant d'innocentes ruses ,
 au Plaisir sur la terre il députa les Muses.
 Leur divine harmonie eut pour lui tant d'appas ,
 que sans retard & sans excuses ,
 au céleste séjour il revint sur leurs pas.

Mais ce séjour divin m'admet rien qui le souille.
 De sa robe , en un coin le Plaisir se dépouille ;
 Des Dieux cet ornement n'eut pas été connu.

Sur la terre , suivant la mode ,
 le Plaisir s'habilloit : mais au Ciel revenu ,
 l'étiquette du Ciel vouloit qu'il fût tout nud :
 ce costume est bien plus commode.

Des jeux & des ris entouré ,
 Je voilà donc enfin dans l'Olympe rentré.

Cependant la douleur , par notre humaine race ,
 voyoit son nom même abhorré.

Par-tout elle se montre & par-tout on la chasse ;
 Les pauvres la bravoient par un travail outré.

Dans les Palais des Grands , elle auroit pénétré ;
 mais pour enchaîner son audace ,
 les Prêtres d'Esculape ont soudain conspiré.

Furieuse de sa disgrâce ,
 d'un pas au hasard égaré ,
 sur la terre elle avoit erré ;

Du plaisir fugitif elle trouve la trace ,
 & sa robe que , par malheur ,
 il laissoit au premier voleur
 qui la rencontreroit sur place.
 Le front jaune de la douleur ,
 semble un moment , à cette vue ,
 perdre son antique pâleur.

De cette robe heureuse , une fois revêtue ,
 elle pourra du moins avec plus d'agrément ,
 chez les mortels être reçue.

La cruelle , dès ce moment ,
 du plaisir parmi nous a pris l'accoutrement ;
 & les fils de Japet qui l'ont tous méconnue ,
 la suivent tous aveuglément.

Insensés ! où va donc s'adresser votre hommage ? ...
 Ils ne m'écoutent pas... leur folle avidité
 croit embrasser la volupté :
 ce n'est pas même son image.

Ce fantôme attrayant qu'ils veulent tous saisir ,
 c'est la douleur , hélas ! sous l'habit du plaisir.

Par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

DEMAIN.

VOUS m'amusez par des caresses ;
 vous promettez incessamment ,
 & le Zéphir , en se jouant ,
 emporte vos vaines promesses.
Demain , dites-vous tous les jours.
 Je suis chez vous avant l'aurore :
 mais volant à votre secours ,
 la pudeur chasse les amours ;
demain , répétez-vous encore.
 Rendez grâce au Dieu bienfaisant
 qui vous donna jusqu'à présent
 l'art d'être tous les jours nouvelle ;
 mais le temps , du bout de son aile ,
 touchera vos traits en passant ;
 dès *demain* , vous serez moins belle ,
 & moi peut-être moins pressant.

Par M. le Chevalier DE PARNY.

VERS

Sur l'accouchement de la REINE.

POUR toi , France , un Dauphin doit naître ;
 une Princesse vient pour en être témoin :
 lorsque l'on voit une Grâce paroître ,
 croyez que l'Amour n'est pas loin.

Par M. IMBERT.

P O R T R A I T

D E V O L T A I R E .

RAPHAEL pour le *trait* (*), Rubens par la couleur ,
 de la prose & des vers possédant la magie ,
 écrivain très-sensible , ou très-malin railleur ,
 dans le vaste champ du génie ,
 de chaque genre il a cueilli la fleur.
 Le rire est son secret ; son arme est la saillie.
 Que de fois dans ces *riens* dont il est créateur ,
 déguisant la raison sous l'air de la folie ,
 sans en prendre le ton , il fut législateur !
 Sachant tout embrasser , sans peine il associe
 le compas de Newton aux pompons d'Emilie ;
 même après la Fontaine , il est joyeux conteur ;
 même après l'Arioste , il charma l'Italie ;
 il s'élève , descend , gaîment se multiplie :
 plein de grâce ou de nerf , de souplesse ou d'ardeur ,
 il plane en aigle , en serpent se replie ,
 au Plaute des François laisse la profondeur ,
 & va d'un fard brillant enluminer Thalie.
 Plus piquant que fidèle , agréable & trompeur ,
 par ses jolis romans l'histoire est embellie ;
 bien loin de se montrer scrupuleux narrateur
 des sottises qu'il apprécie ,

(*) La pureté du trait & la correction du dessin , sont les caractères distinctifs de Raphaël.

toujours en philosophe il ment à son lecteur
 qu'avec la vérité si souvent on ennuie ;
 Et rival des anciens autant qu'imitateur ,
 dans l'épopée , ou dans la tragédie ,
 ornant ce qu'il dérobe , il est presqu'inventeur.

Par M. DORAT.

LE CHOIX JUDICIEUX.

A PEINE veuve, Elizène songea
 à renouer les nœuds du mariage.

Quoi ! lui dit-on , quoi ! Madame , déjà ,
 se peut-il bien ? est lasse du veuvage !

Puis on lui cite à ce propos

l'exemple de la tourterelle.

Si vous voulez que je cherche un modèle
 parmi l'espèce des oiseaux ,
 ne vaudroit-il pas mieux , dit-elle ,
 me laisser choisir les moineaux ?

Par M. DE SAINT-JUST.

LE PLATANE ET LA VIGNE.

(*C'est le Platane qui parle.*)

JE la soutins dans son enfance ;
 La tige prospéroit sous mon feuillage épais :
 aujourd'hui ma parure est un de ses bienfaits ;
 voilà le vrai tableau de la reconnoissance.

Par M. SIMON.

CHANT DE TRIOMPHE,

SUR LA RUINE DE BABYLONE ET LA MORT
DE SON ROI (*),

*Tiré du quatorzième Chapitre des Prophéties
d'ISAÏE.*

IL est donc renversé ce colosse d'orgueil !
Trahi par la victoire , il expire ! & les villes ,
qui devant ses exploits courboient leurs fronts serviles ,
chantent Babylone au cercueil !

Jéhova , qu'indignoit le faste de l'impie ,
voit d'un sceptre de fer l'Orient écrasé ;
Jéhova parle : il faut que le crime s'expie.
Le sceptre de fer est brisé.

Oui : celui qui frappoit dans sa barbare joie
les peuples gémissans , est lui-même frappé :
au bras d'un Dieu vengeur il n'a point échappé ,
& la mort en a fait sa proie.

En le voyant tomber , ce farouche tyran ,
la Terre a tout-à-coup frémi d'un doux tumulte :

(*) Cette pièce est tirée d'une note sur la Poésie
hébraïque , qui doit se trouver à la suite du Poème des
Moïse , par M. Roucher. Cet ouvrage paroîtra incessamment.

le pin s'en réjouit , & le cèdre l'insulte ,
tranquille au sommet du Liban.

« De ton sang , disent-ils , quand la plaine est baignée ,
» quel bras assez hardi pour nous blesser jamais !
» Tu meurs , & nous vivons : ta chute désormais
» épouvantera la coignée. »

L'enfer à ton aspect s'est ému. Chaque Roi ,
impatient de voir tes palmes triomphales ,
se lève , sort du trône , & ces Ombres royales
vont en foule au-devant de toi.

« Eh quoi donc ! comme nous , te voilà , disent-elles !
» dans la tourbe des morts , tu descends confondu !
» Te voilà sans flatteurs , sans cortège , & perdu
» dans les ténèbres éternelles ! »

Comment es-tu tombé de ton char radieux ,
brillant fils du matin ? Tu versois la lumière ,
& tu es maintenant éteint dans la poussière !
Comment es-tu tombé des cieux ?

N'aguères tu disois : « Au-dessus des nuages ,
» je veux , le sceptre en main , pareil à Dieu , m'asseoir.
» Cieux, vous ferez mon trône ! astres, je veux vous voir
» m'apporter vos humbles hommages ! »

Tu le disois : l'enfer dévore tes desseins.
Et tous les voyageurs , qui verront le rivage

où gît ton corps meurtri , penchés sur ton visage ,
se demanderont incertains :

« Est-ce lui, dont la voix commandoit à la guerre ?
» lui, qui d'or & de sang épuisoit les Etats ,
» & Potentat, vainqueur des plus fiers Potentats ,
» en désert transformoit la terre ?

» Les marbres, les parfums & les hymnes pieux
» des Rois les plus obscurs honorent la mémoire ;
» & même les tyrans n'arrivent pas sans gloire
» au sépulchre de leurs ayeux.

» Cruel ! toi seul privé des pompes funéraires ,
» tu feras le butin du vorace corbeau.
» Non : tu ne joindras point tes pères au tombeau ;
» ta cendre outrageroit tes pères. »

Il est affreux ton sort ; mais tu l'as mérité.
Réponds : quel est le sang qu'épargna ta furie ?
N'as-tu pas fait, barbare , à ma sainte Patrie
soixante ans de captivité ?

Eh bien ! que tes forfaits retombent sur ta race.
Que le glaive implacable égorge tes enfans.
Tes projets dans tes fils revivroient triomphans :
le glaive éteindra leur audace.

Ainsi le veut Dieu même ; il se lève : écoutez.
« Oui, j'anéantirai les murs de Babylone ,
» son peuple, & l'arbre impur qui suspend sur le trône
» ses bras couverts d'iniquités.

» L'orgueilleuse n'est plus qu'un long marais immonde ;
 » là , viennent habiter les insectes fangeux.
 » Réjouis-toi , Sion ! je te rends les Hébreux ;
 » leur vengeur est le Roi du monde. »

Dieu le jure. O serment ! qui peut te rendre vain ?
 De la main du Très-Haut l'Euphrate a tout à craindre.
 Ciel ! voilà qu'il l'étend : qui pourra le contraindre
 à la retirer cette main ?

Par M. ROUCHER.

CHANSON A BOIRE.

UN vieux fou , partisan de l'onde ,
 triste amant de la vérité ,
 rêva pour le malheur du monde
 qu'au fond d'un puits logeoit la rare Dêité.
 Mais le Dieu charmant de la treille ,
 sans tant rêver ,
 la mit au fond de ma bouteille ,
 & c'est-là , chers amis , que j'aime à la trouver.

E P I T A P H E

De J. J. Rousseau.

ENTRE ces peupliers paisibles ,
 repose Jean-Jacques Rousseau :
 approchez , cœurs droits & sensibles ;
 votre ami dort sous ce tombeau.

Par M. DUCIS.

LE CONNOISSEUR.

D'UNE dévôte, un beau matin Père Ange ,
pour lui donner rémission ,
entendoit la confession.

Père, dit-elle, à saint Michel Archange ,
tous les matins, je fais mon oraison ;
de-là je m'en vais à la Messe.....

Parbleu, dit le Frater ! quand on est à confesse ,
tels propos sont hors de saison ;
laissez là vos bienfaits, & contez vos frédaines ;
point ne venez ici pour vous vanter.

— Mon Révérend, sans me flatter ,
je suis des meilleures Chrétiennes
qu'on vit jamais. — Encor ? de grace ! finissez ;
contez vos fautes, c'est assez.

Qu'avez-vous fait ? — A la prière
j'ai manqué de dévotion ,

& j'ai souvent quelque distraction.

— Passons ! — Contre mon chat qui m'a mise en
colère ,

j'ai juré chien. — Vous avez tort
si c'est un chat. — Il faudra m'en défaire :
car avec lui , (je crois que c'est un tort)
on ne pourroit sauver mon ame ;
il vole tout — Continuez , Madame.
— Dans un miroir , j'ai souvent admiré

les appas qui frappoient ma vue ,
 rendant grace à l'Être incréé
 des beautés dont il m'a pourvue.

Lors le Frater , aussi pour admirer ,
 ouvrant l'huis de son tabernacle :
 Oh ! oh ! dit-il , ce n'est miracle ;
 pas n'est besoin de se tant récrier.

Par M. PLANCHET.

V E R S

*Faits le jour de S. Louis 1778 , dans la
 salle de l'Académie Française à l'occasion
 du Buste de Voltaire qui y étoit exposé*

L'ILLUSTRE Auteur qu'on pleure dans ce lieu ,
 n'a pu toucher la Parque impitoyable.

Que de Chrétiens en lui n'ont vu qu'un Diable !
 Que de Payens l'eussent pris pour un Dieu !

Par M. le Comte DE COUTURELLE.

M A D R I G A L.

CES rivaux que l'Amour auprès de vous rassemble
 m'inquiètent , Thémire , & ne sont pas heureux :
 vous m'aimez mieux que chacun d'eux :
 vous m'aimez moins que tous ensemble.

A M. THOMAS,

*L'un des Quarante de l'Académie
Françoise.*

A MI, vivons aux champs, renonçons à Paris;
Quiconque aime les vers doit aimer leur retraite;
Apollon, tu le fais, les consacra jadis,
 en gardant les troupeaux d'Admete.
C'est à l'ombre des bois, c'est au bord des ruisseaux
Que Virgile animoit le chalumeau champêtre.
Dans le fracas de Rome, à l'aspect des faisceaux,
 ses vers si touchans & si beaux
Avec moins d'harmonie auroient coulé peut-être.
Les bons vers sont sacrés : ils voltigent flottans,
 pareils aux Oracles mobiles
Qu'autrefois la main des Sybilles
Sur la feuille légère abandonnoit aux vents.
Mais il faut les saisir, les enchaîner ensemble;
Un souffle les disperse : heureux qui les assemble !
Non, ce n'est point dans les palais
Qu'ils errent volontiers : c'est près d'une onde pure,
Sans des déserts fleuris, autour d'un antre frais,
Où ce bon la Fontaine, enfant de la nature,
Les rencontroit toujours sans les chercher jamais.
C'est lui qui m'a formé ; je lui dois tout peut-être.
J'admirois, en rêvant, sa grace & sa vigueur ;

Le charme m'entraînoit, je n'en étois pas maître ;
 & sans l'avoir appris, je le savois par cœur.
 O de ses deux pigeons combien la complaisance ,
 le tendre attachement , la douceur , la constance ,
 m'exprimoient vivement ton amitié , ta foi !
 Je devinois ton cœur, & je goûtois d'avance
 tout ce qu'un jour le mien devoit sentir pour toi.
 Que j'aimois ces oiseaux , leur douce intelligence ,
 leur joie en se voyant , leur douleur dans l'absence !
 Ah , ce n'est pas ainsi qu'on aime de nos jours !
 Trop perfides humains , vous êtes des vautours.
 Cruels ! vous déchirer , voilà votre science.
 Ami , viens , suis mes pas , fuyons dans ces forêts ;
 cherchons-y les beaux vers , l'innocence & la paix.
 Vois-tu ces pins altiers , & ces chênes sauvages ?
 Hier , avec plaisir , c'est-là que j'entendois
 la brusque voix du nord gronder dans leurs feuillages.
 Mais veux-tu voir , ami , de plus doux payages ?
 descends dans ce vallon : la nature y sourit ;
 va , crois-moi , c'est pour nous que le rossignol chante ,
 pour nous que la rose fleurit ,
 pour nous que ce berger suit de loin son amante.

Ami , sens-tu sous tes pas
 fléchir cette tendre mousse
 qui plaît aux pieds délicats ,
 & mollement les repousse ?
 Vois-tu Zéphir sur ces fleurs
 voler d'une aîle inconstante :
 & de sa robe flottante

verser les douces odeurs ?

Vois-tu ces eaux fugitives

baigner ces prés dans leur cours ,

ces tourterelles plaintives

qui soupirent leurs amours ?

Malheureuse la bergère

qui les voit tout le jour sur le même rameau ,

qui les entend le soir , en rentrant au hameau ?

son cœur palpitait d'un trouble involontaire.

« Couple heureux , couple solitaire ,

ira-t-elle en rêvant : » que votre sort est doux !

Dans vos tendres ardeurs , heureux qui vous ressemble !

» votre bonheur est d'être ensemble.

Ah , si j'aime jamais , j'aimerai comme vous » ,

ami , voilà du cœur le sensible langage ,

comment le bon amour parloit au temps passé.

Des villes , des palais , nos vices l'ont chassé ;

Élas ! le pauvre enfant ! il se fauve au village.

Que n'ai-je été berger ! c'étoit-là mon destin.

Oh ! comme avec plaisir j'aurois pris le matin

ma pannerière , ma houlette !

Et sans doute tu penses bien

que je n'eusse jamais oublié ma mufette ;

j'aurois eu mes moutons , ma Lifette , mon chien ;

il auroit dit Ducis , comme on dit Timarette.

Mais vers d'autres objets par le sort emporté ,

plus des cyprès enfin j'entrevis Melpomène ,

portant sur sa tête hautaine

un diadème ensanglanté ;

là suivis de loin vers un antre écarté ;

où son auguste sœur , comme elle solitaire ,
 réveilloit sous l'archet d'Homere
 des antiques accords la grace & la fierté.
 Pour la première fois , ami tendre & fidèle ,
 c'est-là que je te vis aux pieds de l'Immortelle ;
 tu chançois un héros , guerrier , législateur ,
 ne ressemblant qu'à lui , chez qui tout fut extrême ,
 qui seul créa son peuple , & se créa lui-même ,
 Sauvage couronné , féroce avec grandeur.
 D'autres lauriers encore assurent ta mémoire :
 les noms les plus fameux , les morts les plus vantés
 dans tes graves discours devant toi sont cités ,
 comme au tribunal de l'Histoire.
 Ton éloge les juge , & ton intégrité
 les livre sans retour à la postérité ,
 ou pour la honte ou pour la gloire.
 La vertu t'a remis le sceptre que tu tiens ;
 tu la venges sans bruit par ton burin fidèle.
 Tu flétris les Nérons , les fiers Domitiens :
 tu consacres les Marc-Aurele.
 Ami , si par mon art , dans quelque'essai nouveau ,
 je force une Ombre illustre à sortir du tombeau ,
 pour monter sur la scène où Paris la contemple ,
 que tes conseils soient mon flambeau ,
 comme tes mœurs sont mon exemple ;
 tes mœurs , voilà le sol où germent tes esprits ;
 tu portes dans ton sein le foyer qui t'enflamme ;
 c'est-là tout ton secret : tu mets dans tes écrits
 ce que le Ciel mit dans ton ame.
 Je la connois sans doute. Ah ! que le Ciel vengeu

des vents sur mon vaisseau déchaîne encor l'injure ;
 si j'oublie un moment avec quelle douceur,
 avec quels tendres soins ta main, dans mon malheur,
 ta délicate main, consola ma blessure !

Hélas ! j'allois périr, le ciel étoit en feu :
 un jeune Dieu parut (*) ; il fit signe à l'orage :
 le flot avec respect vint mourir au rivage.

Aussi, sur son autel, j'osai placer mon vœu,
 & le tableau de mon naufrage.

Mes filles, donnez-moi de l'encens & des fleurs ;
 cueillez les plus beaux lys, les roses les plus belles !
 Et toi qui fis cesser mon trouble & nos douleurs,
 vois les hommages de nos cœurs,
 vois couler de plaisir mes larmes paternelles.

Ah ! si ce grand appui peut toujours vous rester,
 contre les coups du sort s'il daigne vous défendre ;
 mes filles, chers objets de l'amour le plus tendre,
 non cercueil ne doit plus pour vous m'épouvanter.
 Je n'aurai plus du moins, au moment d'y descendre,
 que la douleur de vous quitter.

Par M. DUCIS.

(*) Monsieur, frère du Roi.

A MADAME DE FLORIAN,

*Qui avoit écrit au bas d'un billet qu'elle
 vouloit que je vécuſſe long-temps.*

Vous voulez arrêter mon ame fugitive.

Ah ! Madame, je le vois bien,
 e tout ce qu'on possède, on ne veut perdre rien :
 on veut que son esclave vive.

Par feu M. DE VOLTAIRE.

A LA REINE,

Un jour qu'elle étoit à l'Opera.

QU'AUX François ta présence est chère ;
 Pour toi seule , Fille des Dieux ,
 l'art de régner , c'est l'art de plaire ;
 & ton Empire est dans tes yeux.
 La félicité sur tes traces ,
 fixe tes sujets assidus ;
 dans toi le sourire des Graces ,
 est la parure des Vertus.
 Commander est ton appanage :
 mais ton sceptre est le don des cœurs ,
 & tu fais le couvrir de fleurs ,
 afin qu'on l'aime davantage.
Par Madame la Comtesse DE BEAUHARNAIS.

V E R S

*Pour le Portrait de M. BALBASTRE ,
 célèbre Organiste.*

DANS le Temple où Balbastre exerce sa science ,
 il prête tant de charme à cet auguste lieu ,
 que de ses sons brillans l'harmonique puissance
 force même l'impie à visiter son Dieu.

Par l'Abbé DE SCHOSNE.

COUPLETS

C O U P L E T S

A MADEMOISELLE FANIER ,

*Le jour de sa Fête , qui arrive à la fin
du Carnaval.*AIR : *Il est toujours le même.*

TOUJOURS , toujours , elle est toujours la même ,
Narguant l'amour ,
L'inspirant tour-à-tour ;
plus fraîche chaque jour
sans aucun stratagème ,
conservant sa gaité ,
comme sa liberté.

Toujours , toujours , elle est toujours la même ;

Il me faudroit le talent de Barême ,
pour calculer
& pour bien détailler
ce qui fait raffoler
dans la Sainte que j'aime.
Tantôt son cœur séduit ;
tantôt c'est son esprit.

Toujours , toujours , elle est toujours la même.

Année 1779.

L

Life , ou Marton , sa finesse est extrême.

L'ame & le feu

pétillent dans son jeu :

elle est coquette un peu ;

le dire , est-ce un blasphème ?

Cent fois on s'y prendra ;

cent fois , elle en rira :

toujours , toujours , elle est toujours la même.

Voici venir l'abstinence au teint blême.

Le beau moment

de parler sentiment !

Rien n'est tel qu'un amant ,

pour passer le carême.

Bon ! je l'entends déjà

qui dit : « point de cela : »

toujours , toujours , elle est toujours la même.

Point de cela !... c'est un maudit système.

Dans nos bouquets ,

Amour , glisse tes traits ;

rappelle tes hauts faits :

tu vainquis Poliphème !...

dompte un enfant mutin ,

& chantons en refrain :

c'est fait , c'est fait ! elle n'est plus la même.

Par M. DORAT.



PORTRAIT D'UN JOURNALISTE.

(*C'est lui-même qui parle.*)

IMPERTINENT, vous osez plaire ,
 tandis que moi , je suis honni !
 & vous espérez , téméraire ,
 qu'un pareil tour soit impuni !
 Oh ! s'il vous plaît , mon cher confrere ,
 vous me paîrez cher celui-ci.
 Si j'ai d'un œil plus adouci ,
 vu triompher le vieux Voltaire ,
 malgré ma morgue & mon fouci ;
 j'étois forcé d'agir ainsi.
 Dans ma gazette littéraire ,
 je n'ai fait grace encor qu'à lui.
 Mais vous , petit auteur vulgaire ,
 quand votre drame a réussi ,
 quand tout succès me désespère ,
 de vos travaux juge arbitraire ,
 j'irois vous applaudir !... Nenni.
 Grace au goût divin qui m'éclaire ,
 je suis en état , dieu merci !
 de vous convaincre du contraire.
 Patience ! laissez-moi faire.
 Je veux que le sifflet aussi
 soit désormais votre salaire.
 Par ma lorgnette atrabilaire ,

votre mérite retréci
 ne paroîtra qu'une chimere.
 Et peut-être dans ma colere,
 avec ma justesse ordinaire,
 à vos lecteurs vais-je prouver,
 que votre écrit ne se lit guère ;
 qu'il faut être un sot pour le faire ,
 & plus encor pour l'approuver.
 Oui , quoique tout Paris me fronde ,
 je pourrai démontrer , je croi ,
 qu'il faut qu'on siffle tout le monde ,
 & qu'on n'admire enfin que moi.

V E R S

Sur un Bosquet dédié à l'Espérance.

(C'est un Amant malheureux qui parle.)

J'EXPIROIS accablé des douleurs de l'absence,
 lorsqu'enfin dans ces lieux j'ai trouvé l'espérance.
 Près d'elle, il n'étoit point d'ami consolateur ;
 je n'ai point rencontré Chloé dans ce bocage ;
 j'ignore encor quel charme a pénétré mon cœur :
 mais je suis plus heureux , & j'aime davantage.

Par M. GROUELLE.



LE BON CHOIX,

CONTE.

DES beaux-esprits je hais la vanité ;
 les rabaisser est œuvre méritoire ;
 ils ont besoin de plus d'humilité ,
 & c'est pour eux que j'écris cette histoire.
 De leurs talens quelle est l'utilité ?
 En tirent-ils plaisir , profit ou gloire ?
 Non ; & pourquoi s'en feroient-ils accroître ?
 j'en ai tant vu supplantés par des fots !
 Soit à la Ville , à la Cour , à l'Armée ,
 les gens d'esprit n'ont jamais les bons lots :
 les fots ont tout , même la renommée.
 D'en raconter le pourquoi , le comment ,
 ce n'est mon fait : je dirai seulement
 comme en amour , ainsi qu'en toute affaire ,
 les beaux-esprits souvent perdent leurs soins ,
 tandis qu'un sot a le talent de plaire.
 Ne m'en étonne , & le blâme encor moins :
 car , après tout , dans l'amoureux mystère ,
 le bien parler ne vaut pas le bien faire.
 Vous saurez donc qu'en un même logis ,
 vivoient ensemble , & comme bons amis ,
 deux jeunes-gens. L'un avoit nom Pamphile ,
 pour son esprit renommé dans la Ville ,

faisant bouquets , contes & maîrigaux ,
 & tous les mois loué dans les Journaux .
 L'autre n'avoit pareille destinée ,
 vrai sans-souci , ne s'occupant de rien ,
 il dormoit tard , buvoit & mangeoit bien ,
 puis digéroit pour finir la journée :
 tant que vivant de la sorte inconnu ,
 jusques à nous son nom n'est pas venu .
 Plusieurs croiront que cela m'embarrasse ;
 mais pour si peu je ne m'étonne pas .
 Un nom se perd , un autre le remplace .
 J'en connois tant , dont en semblable cas ,
 un nom d'emprunt a soutenu la race :
 à mon Héros enfin s'il faut un nom ,
 d'autorité je le nomme Cléon .
 Bien aurois pu , pour ennoblir mon conte ,
 vous le titrer de Marquis ou de Comte ;
 car , entre nous , on en voit aujourd'hui
 & des plus fiers , pas plus connus que lui :
 mais brisons-là . Tout ce qui m'est utile ,
 c'est que Cléon soit ami de Pamphile :
 au demeurant , tous deux jeunes & frais ,
 bons compagnons , & passablement faits .
 Au même tems , vint habiter encore ,
 sous même toit la charmante Iridore ,
 Brune piquante , à l'air vif & frippon ,
 & dont les yeux à la fois font éclore
 & les desirs & l'espoir du pardon .
 Il en faut moins pour tenter la jeunette ;
 aussi bientôt , voilà que nos amis

sont tous les deux chez leur voisine admis.
 Ce n'est d'abord que simple politesse,
 & jusques-là les succès sont égaux :
 mais le desir, sous le nom de tendresse,
 des deux amis fit bientôt deux rivaux.
 Hé ! mais, dira quelque critique austere,
 s'ils sont rivaux, comment sont-ils amis ?
 Rien n'est plus simple, en voici le mystere.
 Pamphile avoit, en héros littéraire,
 pour son rival un souverain mépris ;
 tel concurrent n'étoit pas une affaire :
 permis à lui de disputer le prix.
 Cléon modeste, autant que débonnaire,
 respectoit fort Messieurs les beaux-esprits,
 & le respect étouffe la colere :
 ainsi tous deux, par un motif contraire,
 étoient rivaux, & non pas ennemis.
 Tous les succès sont d'abord pour Pamphile ;
 son doux parler, son langage facile,
 charment l'oreille & captivent le cœur ;
 en l'écoutant, la Beauté plus docile,
 blâme en secret son injuste rigueur.
 C'étoit d'abord louange enchanteresse,
 qu'accompagnoient des regards éloquens :
 il traite ensuite avec délicatesse,
 dans ses propos le bonheur des amans :
 puis il s'enflamme, & ses discours brûlans
 des doux plaisirs peignent l'heureuse ivresse.
 A tout cela que disoit son rival ?
 Rien, ou deux mots qu'encor il plaçoit mal.

Ainsi passaient les rapides journées,
 entre Iûdore , & Pamphile , & Cléon
 lorsque l'Amour ou bien l'occasion
 de tous les trois changea la destinée.
 C'étoit l'été , de plus c'étoit le soir ;
 à la chaleur cherchant à se soustraire ,
 notre Beauté , tranquille & solitaire ,
 prenant le frais , rêvoit dans son boudoir.
 Son abandon , sa toilette légère ,
 tous deux sans art , augmentoient ses appas.
 Ainsi Vénus , pour enchanter la terre ,
 se faisoit voir , & ne se paroît pas.
 Nos deux amis , qu'un même espoir amène ,
 viennent tous deux , & tous deux sont reçus :
 Pamphile encor s'empare de la scène ,
 parlant le mieux , quoiqu'il parlât le plus.
 A ses discours , l'Amour prêtoit encore
 un plus doux charme , un attrait plus flatteur :
 en l'écourant , la charmante Iûdore ,
 d'un feu nouveau sent embrâser son cœur ;
 il naît à peine , & déjà la dévore.
 Tout la trahit , jusqu'au soin qu'elle prend
 pour dérober ses secretes pensées.
 Sur ses beaux yeux ses paupieres baissées ,
 rendent encor son regard plus touchant ;
 elle se tait : mais un soupir brûlant
 vient entre'ouvrir ses levres demi-closes ;
 son teint de lys n'offre plus que des roses ;
 avec effort son sein est agité :
 ainsi l'Albane eût peint la volupté.

O ! de l'esprit puissance enchanteresse ,
 dit-elle enfin ! quel prestige flatteur ,
 à votre voix fait naître le bonheur ?
 L'heureux talent ! sans doute vos ouvrages
 offrent aussi ces charmantes images !
 Je veux les voir. Pour moi vous les lirez ;
 en les lisant , vous les embellirez.
 Parlant ainsi , vous voyez que la Belle ,
 à son Amant offroit l'occasion
 de la revoir , d'être seul avec elle ,
 & d'éviter l'incommode Cléon.
 Mais cet éloge a trop flatté Pamphile.
 Ivre de gloire , encor plus que d'amour ,
 « eh quoi ! mes vers ! ah ! rien n'est plus facile ;
 » vous les verrez , & même dès ce jour ».
 Il dit & part. Son rival , plus tranquille ,
 le laisse aller , & cherche à faire mieux.
 Près d'Isidore , il approche en silence ;
 il la voit belle , & la voit sans défense ;
 pour la réduire , un geste audacieux
 en ce moment lui tient lieu d'éloquence.
 La Belle crie , & se plaint de l'offense ;
 sans s'étonner , l'Amant silencieux
 la laisse dire , & cependant s'avance ;
 si bien fait-il , malgré sa résistance ,
 qu'il trouve enfin la route de son cœur ,
 puis s'en empare , & s'y place en vainqueur.
 Ainsi placé , le tems ne dure guere :
 aussi tous deux oublioient aisément
 l'ami Pamphile ; il vit tout le mystere ;

car par malheur il rentra brusquement,
 Vous croyez tous qu'Isidore est confuse :
 vous vous trompez , & sans chercher d'excuse ,
 dans son maintien regne la liberté.
 Pamphile seul étoit déconcerté ;
 il savoit tout , & ne savoit que dire.
 La Belle enfin , avec un doux sourire ,
 lui dit : mon cher , soyez de bonne foi ,
 vous aimez mieux vos ouvrages que moi ;
 soyez heureux , je promets de les lire :
 même d'avance ici je les admire.
 Mais apprenez que femme qui se rend ,
 veut regner seule au cœur de son Amant.
 A mes dépens si vous cherchez à rire ,
 vous le pouvez , vous avez mon secret :
 mais d'un Couplet , ou bien d'une Satyre ,
 je vous prévien que je crains peu l'effet :
 car , entre nous , ce que vous pourrez dire
 ne vaudra pas ce que Cléon a fait.

Par M. DE LA CLOS,

F I N.

T A B L E.

M O N S I E U R D' A L E M B E R T , <i>Secrétaire-Perpétuel de l'Académie Française , Membre de l'Académie des Sciences , &c. &c.</i>	
Vers sur M. Franklin ,	page 7
M. A L I X , <i>Avocat au Parlement,</i>	
Le Gascon patriote ,	116
M. A N D R I E U X.	
Epigramme ,	190
Autre ,	206
M. A U D E.	
Elégie ,	51
Stances ,	69
Réponse d'une Parisienne à un Provincial ,	84
M. A U G U S T E.	
Epigramme ,	118
M A D A M E la Comtesse DE B E A U H A R N A I S.	
Aux Incrédules , Epître à M. de Buffon ,	167
A la Reine, un jour qu'elle étoit à l'Opéra ,	242
M. B E R E N G E R , <i>Professeur d'Eloquence à Orléans.</i>	
Florette & Robin ,	43
La Chatte & l'Orage ,	89
M. B E R Q U I N.	
Romance ,	9
Idylle ,	32
Romance ,	141
Idylle ,	275

M. BLIN DE SAINMORE.

Vers à M. de **, après avoir vu M. de Voltaire ;

49

Épître à M. Roussel, Docteur en Médecine, 113

M. BOISARD.

Les trois Mariages de Vulcain, 191

M. BONNIER DE LAYENS.

In-promptu à Mademoiselle **, déguisée en Dragon, 70

Épigramme d'un chien, 199

MADAME DE BOURDIC, *ci-devant Marquise D'ANTREMONT.*

Le Zéphire & le Ruisseau, Fable dialoguée, 185

Réponse à des vers de M. d'Hermitte de Maillane, 217

M. le Chevalier BOURGOING.

Enigme que tout le monde devinera, 148

M. LE BRUN, *ci-devant Secrétaire des Commandemens de feu M. le Prince de Conti.*

A M. de Voltaire sur son arrivée à Paris, 23

Vers pour le portrait du Docteur Franklin, 170

Distique pour la statue de M. de Buffon, 176

A Madame la Comtesse de Beauharnais, 205

Vers sur la mort de M. de Voltaire, 212

MADAME la Comtesse DE BUSSI.

A M. de Voltaire sur son retour, 69

M. DE CAILLY.

L'Amour à la mode, Couplets, 21

M. CHASS**.

Épigramme, 220

M. DE CHOISY.

Epître à mon Anesse, 177

M. le Baron DE CHURLID.

L'Ingrat, ou l'Archonte & le vieil Athénien, 153

M. DE LA CLOS, *Officier du Corps Royal d'Artillerie.*

Le bon choix, Conte, 245

M. C.

Coupler, 123

M. D'HERMITTE-MAILLANE.

Vers au sujet des Antiquités de Nîmes, 217

M. DE LA DIXMERIE.

A feu M. de Voltaire, dans la loge des *Neuf-Sœurs*;
194

M. DOIGNI, *Gentil-homme ordinaire de S. M.*

A Madame de * *, qui m'avoit demandé les Nuits
d'Young, 8

A Madame qui avoit envie de faire son salut, 65

Vers sur les honneurs rendus à M. de Voltaire, 88

M. DORAT.

Reproches à une indifférente, 3

A Catulle, 33

Epître à celle qui se reconnoitra, 47

Le Monde magique, Epître à Télésie, 61

Coup d'œil d'un Anglois, 128

Epître à Madame la Comtesse de Beauharnais, 195

Epître d'un moineau transfuge à sa maîtresse, 213

Portrait de Voltaire, 227

Couplets à Mademoiselle Fanier, 241

M. DROBECQ.

L'Aveugle & le Mauvais plaisant, Conte, 104

M. DU CHATEAU DE ROCHEBARON,
Officier au Régiment de Beauce.

A une jolie femme qui s'ennuie,	58
Couplets in-promptu à Mademoiselle * * *,	189

M. DUCIS, *Secrétaire ordinaire de MONSIEUR,*
Affilié de l'Académie de Lyon.

Epitaphe de J. J. Rousseau,	232
A M. Thomas, de l'Académie Française,	235

MADAME la Marquise DE LA FÉRANDIÈRE.

Bouquet de ma fille à son père,	38
Vers pour un bosquet où doivent être placés le tombeau de mon mari & le mien,	59
Portrait des maris,	203

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU
*Lieutenant Général du Bailliage de Mirecourt, de
plusieurs Académies.*

Stances à M. de la Harpe,	29
Chanson à Madame de * *, qui défioit l'Auteur de faire des vers sur son âge,	105
Couplets in-promptu sur le prochain accouchement de la Reine,	211
Mon Rêve,	211

M. F. D. N.

Le temps ne fait rien à l'affaire, Conte,	17
La ressource des Neveux, Conte,	85
Le dernier mor,	94

M. G * *.

Le Charme des Bois,	95
---------------------	----

M. GINGUENÉ.

In-promptu à Madarne **,	56
A Mademoiselle d'H **, en lui envoyant une Traduction de Tibulle ,	81
Le Loup converti ,	109
Confession de Zulmé ,	129
A Mademoiselle **,	185

M. GROUVELLE, *Secrétaire des Commandemens de M. le Prince de Condé.*

A Madame **, qui alloit faire des visites ,	72
A M. le Vicomte de V ** qui partoît pour son régiment ,	218
Vers sur un Bosquet dédié à l'Espérance ,	244

M. GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.

Aux Rossignols du bois de Vincennes ,	1
A M. de Buffon , pour le jour de sa naissance ,	147

M. l'Abbé GUICHELLET, *Doyen du Chapitre de Pont-de-Vaux en Bresse.*

L'Ours & les Abeilles , fable ,	25
Le Jardinier , fable ,	97

M. GUYS, *auteur du Voyage littéraire de la Grèce.*

Vers à M. de Voltaire ,	102
-------------------------	-----

M. DE LA HARPE, *de l'Académie Française.*

Vers faits dans la chambre de M. de Voltaire ,	57
--	----

M. IMBERT, *de l'Académie de Nîmes.*

Epigramme ,	20
A M. de Voltaire , arrivé à Paris le même jour que le Kain fut enterré ,	79
A M. Duport l'ainé , Musicien du Roi de Prusse ,	127
A M. de Voltaire , sur la Tragédie d'Irène ,	154
Vers sur l'accouchement de la Reine ,	226

M. IMBERT DE CHAMPRÉAL.

Vers pour le portrait de M. L. M. 104

M. JOURDAN.

A Monsieur **, que sa Maîtresse maltraitoit & dont
elle admiroit les vers, 66

M. DE SAINT-JUST.

Le Choix judicieux, 228

Dom JEANNIN, Prieur de Chaffaigne.

Réponse à des vers de M. Dorat, 140

M. le Chevalier DE LANGEAC.

Epître à mon ami, 119

Veillée des Fêtes de Vénus, 161

M. le Chevalier DE LA LOGE.

Le bon pere, 16

Le Conseil de Momus, conte, 99

Les Cygnes, fable, 203

M. LAVO.

Chanson sur le Portrait d'une jeune demoiselle, 71

M. LEMIERE.

A Hortense, 5

M. DE LEYRE.

Edwin & Emma, Romance, 149

M. LE SUIRE.

Le Dépit amoureux, ou la Migraine, 207

M. MAISONNEUVE.

Epître d'un homme marié, à son ami, 73

A M. de Champfort, 187

M. le Marquis DE S. MARC.

Vers prononcés par Madame Vestris, au couronnement de M. de Voltaire, à la Comédie Française,

174

M. MARMONTEL, de l'Académie Française.

Fragment d'un discours en vers sur l'histoire, 39

Vers pour le portrait de M. d'Alembert, 68

M. MASSON DE MORVILLIERS, Avocat au Parlement.

L'Amant du siècle, 6

Vers faits à seize ans, à une femme qui m'appelloit l'enfant, 27

L'embaras du choix, Ode anacréontique, 53

La Bravoure Italienne, 63

Moralité, 72

Epigramme, 83

Voilà tout le mystère, 124

La Tempête, conte tiré de Thomas Morus, 149

Epigramme, 172

Autre, 182

Le Baiser, 199

L'Inutile de Cour, 204

M. MAYET.

A Mademoiselle **, 166

M. PANIS.

A ma femme, le jour de sa fête, 64

M. le Chevalier DE PARNY.

A Eléonore, la veille de sa fête, 79

Demain, 226

Feu M. le Marquis DE PEZAY.

A Madame de Pons, Intendante de Moulins, 28

Le Baiser surpris, 112

M. PIDOU.

Epigramme ,	54
Autre ,	92
Autre ,	134
A Madame de R** , qui se plaignoit de son sexe ,	144
Vers pour le portrait de J. J. Rousseau ,	200
Epigramme ,	218

Feu M. PIRON.

Epigramme , contre un Auteur bavard & gourmand ,	6
--	---

M. PLANCHET.

Sammonocodom , conte ,	219
Le Connoisseur ,	235

M. DE POMMEREUL.

Vers pour le Portrait de M. Gassendi ,	124
--	-----

M. PONS DE VERDUN.

Vie d'un bon homme ,	2
Epigramme ,	114
Le Rêve ,	183
Epigramme ,	200

M. L'ABBÉ DE REYRAC , de l'Académie des Belles-Lettres , Censeur Royal , &c.

A un Ambassadeur retiré dans ses terres	55
Le Berger & son troupeau , fable ,	80
Réponse à M. l'Evêque de** , ci-devant Grand-Vicaire de** ,	107
Le retour à la campagne ,	193

M. L'ABBÉ DE LA ROCHE.

Inscription pour le Portrait de feu M. Helvétius ,	52
--	----

M. ROUCHER.

Chant de triomphe sur la ruine de Babylone & la
mort de son Roi , 229

Fau M. J. J. ROUSSEAU.

Enigme dont le mot est un *Portrait* , 31

M. ROYOU le jeune, *Avocat au Parlement de Bretagne.*

A Mademoiselle **, en lui donnant des tableaux
dont la devise étoit l'amitié , 7

Moralité , 60

A Monsieur **, qui m'avoit adressé des vers sur
ce que je n'en fais plus , 171

L'Espérance & l'Amour , 181

M. D. S. L.

Epigramme , 202

M. DE SAUVIGNY, *Chevalier de l'Ordre Royal
& Militaire de S. Louis, Censeur Royal, &c.*

Tenson , 13

M. l'Abbé DE SCHOSNE ,

Vers pour le portrait de M. Balbâtre , 240

M. SÉLIS, *Professeur au Collège de Louis-le-Grand.*

In-promptu à Madame la Duchesse de **, 71

Épître à M. le Marquis de... 135

M. SIMON , de Troyes.

Épitaphe d'un Procureur , 32

Epigramme , 72

Épitaphe de Zuimis , 87

Le Platane & la Vigne 218

MADAME TH **.

Vers à M. le Président d'Aleo , 173

MADAME la Comtesse DE VIDAMPIERE.

Les baisers de la nature , 133

M. le Marquis DE VILLETTE.

Vers à M. le Prince de Condé ,	90
In-promptu à Madame la Comtesse de Str*** ,	98
Réponse aux adieux de M. de Voltaire ,	126
Conte ,	186

Feu M. DE VOLTAIRE , de l'Académie Française.

Au Duc Leopold & à la Duchesse de Lorraine ,	6
Inscription pour le Portrait de Dom Calmer ,	12
A M. le Comte de Schwouvalow , sur son Epître de Ninon ,	26
A M. le Prince de Ligne , sur la mort de l'Auteur , annoncée dans la Gazette de Bruxelles ,	42
A M. le Chevalier de la Tremblaye ,	66
Réponse à M. Guys , auteur du voyage littéraire de la Grèce ,	102
Adieux du Vieillard ,	125
Réponse aux vers de M. de S. Marc ,	174
Vers à la Mettrie , écrits sur une carte ,	182
A Madame Hébert ,	202
A Madame de Florian ,	239

A N O N Y M E S.

Epitaphe d'un Baveur ,	8
A Monsieur B** ,	11
Epitaphe de le Kain ,	15
Epigramme ,	22
Quatrain au sujet de l'essai sur les femmes , de M. Thomas ,	49
Ma folie , vers à ma fille ,	93
A Glycère ,	103
Inscription pour le portrait d'un fat de province ,	110
Chanson pour Mademoiselle Adeline , de la Comédie Italienne ,	117
Couplet ,	134
L'Avare converti ,	144

T A B L E.

261

Larmes sur la mort de Pindare ,	145
Vers sur le premier signe de la maternité de la Reine , à la nouvelle de l'avantage remporté par notre armée navale ,	152
Epître à M. le Marquis de Bercy ,	155
À Madame **, en lui envoyant les œuvres du Roi de Prusse ,	163
L'heureux Ecolier ,	166
Epigramme ,	170
Vers pour le portrait de M. le Noir ,	190
Quatrain ,	204
A Madame **, auteur de quelques Comédies , & entr'autres de l' <i>Amant anonyme</i> ,	206
Chanson à boire ,	232
Portrait d'un Journaliste ,	245

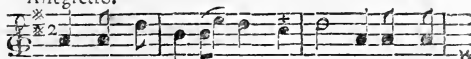
Fin de la Table.



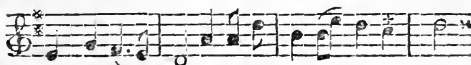
Nº I. Romance , paroles de M. CAILLI.

Air de M. ALBANEZE.

Allegretto.



JE viens de quit - ter ma Clo - ris, pour re pren -



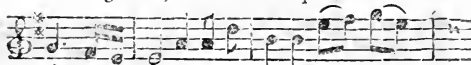
dre G'y - ce - re, Cloris en jet - te les hauts cris :



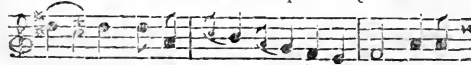
je ne sau - rois qu'y fai - re. On est bien en



re - gle je crois lors-que pour u - ne



bel - - - le, en a brû - lé qua tre grands



mois d'une ardeur é - ter - nel - le, on a



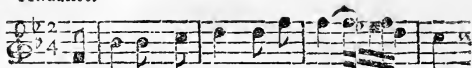
brû - lé qua-tre grands mois d'u-ne ardeur é -



ter - nel - le.

N^o. II.

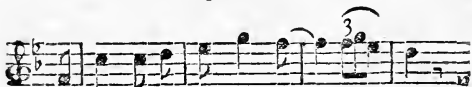
Andant^z.



Q U E j'aime ce bois so-li - tai - - - re;



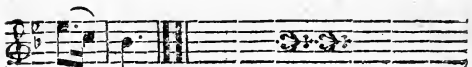
aux bois se plai - sent les a . mans;



les Nymphes y sont moins fé - ve - - - res ,

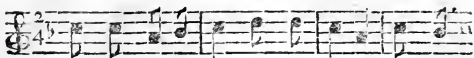


& les Ber - gers plus é-

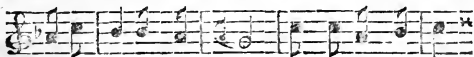


lo- quents.

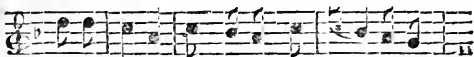
N^o. III. Romance de ROUSSEAU.



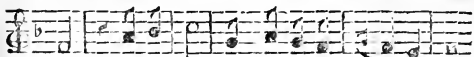
A U fond d'une fontre val - lé - e dans l'er-



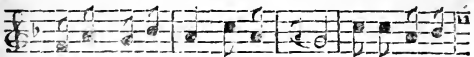
cein-te d'un bois é - pais une humble chaumie-



re iso - lé - e ca-choit l'inno - cence & la



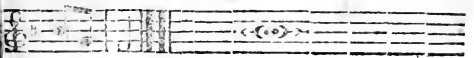
paix là vi-voit c'est en Angle - ter - re



une me re dont le de - sir étoit de lais-



ser sur la ter-re ta fil-le heu - reuse & puis



., mou - rir.

N^o. IV. Ode anacréontique, par M. MASSON
DE MORVILLIERS, Musique D'ALBANESE.



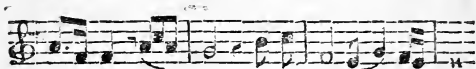
U N doux bai - ser

Zel- mi - re



ma chere a - me

Zel - mi- re ma chere a - me



l'â - ge s'en - fuit pro-fi- tons des in-



ftans

c'est le seul bien que



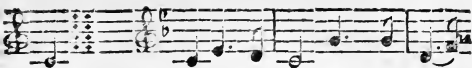
ton amant ré - cla me ce doux bai-



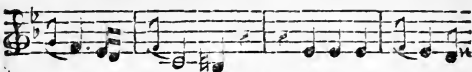
ser lui ren - dra son prin-temps ce



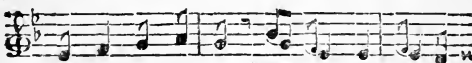
doux bai - ser lui ren - dra son prin-



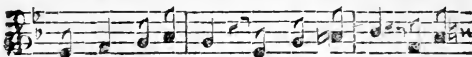
tems. Fin. Un autre encor mais plus doux



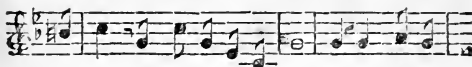
ma chere a-me ta bouche a peine à



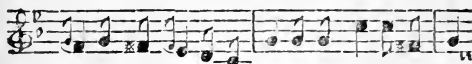
la mienne a tou-ché ta bou-che à peine a



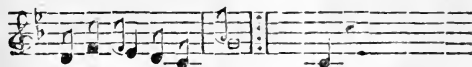
la mienne a touché un autre encor un au-



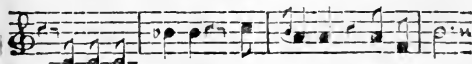
tre encor & mets-y plus de flamme car le pre-



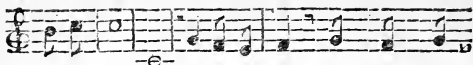
mier tu ne l'as qu'ébauché tu ne l'as qu'bauché



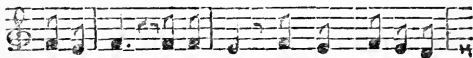
tu ne l'as qu'ébauché. tems.



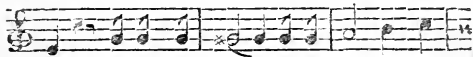
Cruelle ar - rê - te . . ar - rê - te il m'ir-ti-



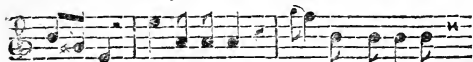
re il m'enflamme las va-loit mieux bien mieux me



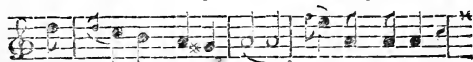
re-fu - fer valoit mi-ux bien mieux me refu-



fer ce n'est point là des bai- fers ma che-



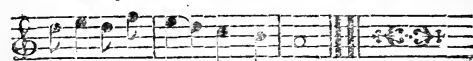
re a - me ah c'est plutôt ah c'est plutôt le



de - sir d'un bai - fer ah c'est plu- tôt



ah c'est plu- tôt le de - sir d'un bai - fer ah c'est



plutôt le de - sir d'un bai-fer.

Da capo.

NOTICE
DE TOUS LES OUVRAGES
DE POESIE
QUI ONT PARU EN 1778.



N O T I C E

DE TOUS LES OUVRAGES
DE POÉSIE

QUI ONT PARU EN 1778.

P O E M E S.

LOUIS XIV, ou la Guerre de 1701, Poëme en quinze chants, par M. de Vixouze, Lieutenant Particulier au Bailliage d'Aurillac, & Subdélégué. Paris, veuve Duchesne, Cellot & Mérigot, in-8°. de 268 pages.

D'excellentes intentions. L'auteur a voulu faire un Poëme épique, & dégolter les Rois de la guerre, par l'exemple des dernières disgraces de Louis XIV. Pas d'autre plan que le récit des principaux événemens de la guerre de 1701, qui a duré douze années. Pas d'autre merveilleux que l'intervention du Génie du mal qui conduit cette guerre-là, & un voyage du vieux Monarque au temple du Destin. M. de Vixouze s'est servi de temps en temps de vers de différentes mesures; il avertit que pour peu

M iv.

que cette innovation déplaît à quelqu'un, il est prêt à mettre le tout en vers alexandrins.

L'Eloquence, Poème Didactique, en six chants,
par M. l'Abbé de la Serre, Chanoine de
Nuits, des Académies de Lyon, Dijon,
Marseille, &c. Lyon, Faucheux, in-8°. de
148 pages.

Six chants, dont les divisions rentrent quelquefois les uns dans les autres : l'influence de la sensibilité sur l'éloquence ; l'influence du goût ; l'influence de la vertu ; l'influence du gouvernement ; l'influence des connoissances, & les effets que l'éloquence produit.

Sujet plus indiqué qu'approfondi. Beaucoup d'endroits vagues : mais des morceaux très-estimables, & souvent du talent pour la versification.

Le Paradis perdu, Poème de Milton, traduit en vers François, par M. Beaulaton. A Paris, chez l'Auteur, rue Serpente, 2 vol. in-8°. de 250 pages chacun.

Versification tantôt assez énergique, tantôt très-négligée, pour ne rien dire de plus.

Exemple de la première manière. Il s'agit du Prince des ténèbres :

Il promène en silence une vue étonnée,
où se peint à la fois & la haine obstinée,

& l'orgueil indomptable, & le fouci rongeur :
 il parcourt d'un coup-d'œil cet océan vengeur ,
 & ne trouve que feux errans au moins dans l'ombre :
 la nuit en est plus triste, & son voile plus sombre.
 A la pâle clarté de ce jour incertain ,
 il étend ses regards sur l'horison lointain ,
 & voit autour de lui s'ouvrir un large vuide ,
 siège de la douleur , solitude homicide ,
 lieux fermés pour toujours aux douceurs de la
 paix !
 l'espoir qui luit par-tout, n'y pénétra jamais.

*Autre manière de M. Beaulaton. Le même
 génie infernal veut pénétrer dans le chaos :*

Là, Satan empêtré s'ouvre à peine un passage ;
 & sur le sol impur se traîne , vole , nage :
 tel qu'un griffon hardi , dans sa course emporté ,
 sur un rocher aride , un mont inhabité ,
 poursuit le ravisseur qui , trompant sa prudence ,
 a pillé le trésor commis à sa défense :
 tel Satan , à travers vaux , monts , rocs , bois , lacs ,
 prés ,
 fait route de la tête , & des mains & des pieds ,
 marche , vole , bondit , plonge , serpente , nage.

Le Duel , Poème , suivi de l'Origine de la
 Gaze & des Bouffantes , par M. Gabiot , de
 Salins en Franche-Comté, Précepteur chez
 M. le Long , à Saint-Denis en France.

M v

Paris , Cailleau , in-8°. de 27 pages,

J'appерçois deux mortels.... la fureur les agite....
 Dans les sombres accès dont ils sont animés ,
 ils roulent de leurs yeux les globes enflammés....
 Je vois des deux côtés , de leur bouche sanglante ,
 découler les bouillons d'une écume brûlante ;
 leurs lèvres s'agiter sous le choc de leurs dents , &c.

Une personne désintéressée avoit trouvé trop forcée cette peinture de deux duellistes ; elle ignoroit sans doute , dit M. Gabiot , que je l'avois tirée de Senèque : De Irâ.

L'origine des Bouffantes est plus gaie. Daphné ayant grande envie d'inspirer de la tendresse à Mirtil , qui jusques-là ne lui avoit montré que de l'indifférence , s'adresse à l'Amour , & ce Dieu lui fait présent d'un morceau de gaze :

D'autres disent Bouffante , inestimable don ,
 prix fortuné de sa prière.

Daphné veut l'essayer :

Lè palais de l'Amour qui se sent ombrager ;
 sans cesse s'enfle & se courrouce ,
 & tour-à-tour chasse & repousse
 le voile injurieux dont on l'ose outrager.

Mirtil se rend aux attraits de la Bouffante.

La Peinture , Poème en sept chants , par
M. Lescalier. Paris , Esprit , in-8°.

Je ris d'un sot , dont le frêle cerveau ,
entretenant un sujet apocriphe ,
dans un sujet présente un logogriphe ,
tout glorieux d'avoir fait du nouveau.
Pour deviner sa mauflade peinture ,
frottant ses yeux , l'attentif spectateur
se mor en vain l'esprit à la torture :
il donne au diable & l'ouvrage & l'Auteur.

Gerard-Dou plaît , mais moins que Van-Ostade ;
près de Berghem , Breugle paroît mauflade ,
& Vander-verf si léché , si fondu ,
n'est point égal au large & fin Metzua.

Voilà le style de M. Lescalier.

Les funérailles d'Arabert , Religieux de la
Trappe , poème imité de l'Anglois de M.
Jerningham , par M. D ** , Londres , Paris ,
in-8° . de 24 pages.

*Parodie du beau sujet de Cominge , dans la-
quelle l'Auteur paroît de très-bonne foi ; la
Maitresse de son Arabert , raconte ses aventures
au vieillard Anselme :*

Trop triste passion ! cédant à sa contrainte ,
d'un habit prohibé me servant de la feinte ,
& déguisant mon sexe avec ce vêtement ,

M vj

L'amour me conduisit vers ce saint bâtiment...

 de falloir me cacher je dévorais la peine. . . .

 Je trompois tous les yeux par le masque du zèle.
 Vous-même, saint vieillard, par ces jeux abusé,
 fûtes séduit par l'art de cet amour rusé.

*A la suite, une Epître à Ovide, une Elégie imitée de l'Anglois, une Romance, une Fable, &c. où M. D** ne manque jamais de déployer les ressources du même talent.*

*PIECES présentées pour le prix
de l'Académie Française.*

Traduction du commencement du seizième chant
de l'Iliade , par M. F. M.

Traduction d'un morceau de l'Illiade, par M.
le Chevalier de Langeac.

Commencement du seizième chant de l'Iliade ;
traduit par M. le Marquis de Villette.

Traduction en vers François, du commencement
du seizième Livre de l'Iliade, piece qui a
concouru pour le prix de l'Académie Fran-
çoise, par M. Mory.

Point de prix cette année. Plusieurs pieces
que l'Académie a distinguées, n'ayant pas été

imprimées , on se bornera pour celles-ci à une simple indication.

O D E S.

Neptune , Ode à S. A. S. Monseigneur le Duc de Chartres , par M. Coquelin , avec cette Epigraphe :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Brest , Malassis.

Ode sur la Guerre présente , après le combat d'Ouessant , par M. Gilbert. Paris , Berton & Lejay , petit in-8°. de 12 pages.

Le ton lyrique : de magnifiques expressions ; quelques-unes moins heureuses & un peu forcées , peu d'ensemble , beaucoup de talent. Cette strophe sur Dunkerque , a été admirée du plus déterminé critique de M. Gilbert. Le poète s'adresse aux guerriers François :

Vengez-nous ; il est tems que ce voisin parjure
expie & son orgueil & ses longs attentats ;
d'une servile paix , prescrite à nos Etats ,
c'est trop laisser vieillir l'injure :

Dunkerque vous implore ; entendez-vous sa voix
redemander les Tours qui gardoient son rivage ,
& de son port dans l'esclavage ,
les débris s'indigner d'obéir à deux Rois ?

FABLES.

Fables nouvelles dédiées à Monseigneur le Comte d'Artois , par M. de S. Marcel , l'un de ses Gardes-du-Corps. Paris , Monory , in-8°. de 184 pages.

Foibles essais d'un jeune-homme. Sujets tirés de Phedre, d'Avien, de Gay, Fabuliste Anglois, de Lessing, Fabuliste Allemand, &c. Cinq ou six Fables assez agréables.

Satyres , Epîtres.

Mon Apologie , Satyre , par M. Gilbert. Paris ; in-8°. de 17 pages.

Dialogue entre M. Gilbert & un Encyclopédiste ; justification de la Satyre du dix-huitième siecle.

De très-beaux vers , de l'énergie , de la hardiesse : une singularité un peu recherchée dans l'expression , & quelques endroits péniblement travaillés.

Satyre sur la fausse philosophie , par M. Clement. Paris in-8°. de 14 pages.

Quatre ou cinq vers heureux ; des objections très-mal réfutées ; une versification commune & sans couleur ; presque rien de saillant : de l'ennui.

Les Charms de la retraite , par M. Clement 3
brochure in-8°. de 14 pages.

Encore des idées communes , ornées d'une versification froide. Quelques morceaux raisonnables & assez bien faits , mais jamais piquans. M. Clement déclame beaucoup contre l'esprit ; l'abus seul en est blâmable : Horace & Boileau, étoient des gens d'esprit.

Les Mauvais Satyriques , Satyre à M. D**
in 8°. de 12 pages.

Petit débordement de bile anonyme , qui a dû soulager l'Auteur. Pas le moindre mot pour rire , mais de bonnes grosses injures assez harmonieuses contre ceux qui l'ont critiqué , soit en vers , soit en prose , & il paroît que les coupables sont sans exception tous ceux qui ont eu occasion de parler des ouvrages nouveaux. Il mène ces gens-là avec une verge de fer : il les traite de Therlites , de Midas impudens , de vils Aliborons , de Pigmées arrogans , d'ânes qui lâchent leurs ruades , de Zoïles faméliques , de médifans à gages ; le tout , comme il le proteste bien sincèrement dans un avant-propos , sans prétendre léser la réputation de personne.

Courte Epître à M. Gilbert , auteur de très-

longues satyres , par M. Sarrot. Paris , in-8°. de 6 pages.

Vers de M. Sarrot :

Dût la plume souvent rebelle à la pensée ,
barbouiller le vélin d'une phrase insensée !
dût l'homme , dût le fait pris en citation ,
démentir hautement la folle assertion !
Il n'importe ! la ligne où l'auteur se panade ,
distribue en passant toujours quelque gourmande.

Epître à ma Muse , après avoir quitté Paris ;
qui a remporté le prix de l'Académie des Jeux
Floraux en 1778 , par M. Castan de la
Courtade, Doctinaire, Professeur de Physique
au Collège Royal de Carcassone. Toulouse ,
in-8°. de 11 pages.

*De la facilité , de l'abondance , très-peu
d'idées. Les images sont de l'essence de la poésie ,
comme l'enseigne très-bien M. de la Courtade :
on peut cependant préférer à de vieilles images
des pensées neuves.*

Epître à M. Desforges-Boucher , ancien Gouverneur Général des Isles de France & de Bourbon , Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis , par M. le Chevalier de Bertin. Paris , petit in-8°. de 24 pages.

Descriptions agréables de la plupart des

productions de nos Isles de l'Amérique ; critique de nos mœurs. Des tournures heureuses , du naturel , & dans quelques endroits de la sensibilité. Une marche un peu lente.

Epître aux Etats-Unis & à M. Franklin , par M. L. C. D. B. D. Paris, Onfroy , in-8°. de 8 pages.

O maux qui m'accablez ! ennemis de ma gloire !
vous n'avez pas voulu que j'aille à la victoire ,
suivre les défenseurs des treize Etats-Unis ,
par leur Maître aveuglé follement envahis.
Jeune Achille , pour toi qu'attend Dédamie ,
je devenois Patrocle , & j'eus donné ma vie.

Petite pièce d'un Militaire , qui auroit mieux servi les Américains avec l'épée qu'avec la plume.

L'Homme d'étude , Epître à M. l'Abbé G** , par M. Hollier. Paris , Cailleau , in-8°. de 16 pages.

Vers très-foibles , très-communs. Voici les huit premiers :

Amateur fortuné des douceurs de l'étude ,
poursuis , chéris toujours l'aimable solitude ;
elle fera ta joie & ta félicité.

Le stupide Plutus , dans son oisiveté ,
enivré de plaisirs , conduit par la mollesse ,

pense que dans son sein habite la tristesse ;
il regarde son sort comme le seul heureux ,
& le travail d'esprit comme un poids onéreux. &c.

P O E S I E S D I V E R S E S .

Poésies Erotiques , par M. le Chevalier de
Parny. Paris , veuve Duchesne , petit in-8°.
de 64 pages.

*Autant d'élégance & de bon goût dans le
style que dans l'édition. Peu de saillies ; un ton
vraiment passionné ; de la grace , du naturel.
Quelques négligences de rimes.*

L'Hymen vengé , en cinq chants , suivi de la
traduction libre en vers François de Médée ,
Tragédie de Sénèque , & de quelques pièces
fugitives , par M. M. Paris , Hardoin , petit
in-8°. de 240 pages.

*L'Hymen vengé , Poëme en prose. Dans la
Traduction de la Médée , le style déclamatoire de
Sénèque , quelquefois assez bien saisi. Exemple
d'un autre genre : quand Médée a massacré un
de ses enfans , & veut tuer l'autre , Jason
s'écrie :*

Massacrer mes deux fils ! n'étoit-ce pas trop d'un ?

Traduction nouvelle des Métamorphoses d'Ovi-
de , en vers François , avec des notes , par

M. de Saint-Ange. Paris , Pissot , Duchesne & Esprit , in-8°. de 116 pages.

Premier livre des Métamorphoses en vers François Imitation fort au-dessus de toutes celles qu'on nous avoit données jusqu'à présent.

Plusieurs morceaux où l'extrême difficulté de traduire en vers est heureusement vaincue. D'autres plutôt paraphrasés que traduits. En général peu de force, de verve, de feu poétique ; mais de la pureté, de l'élégance & même quelquefois du sentiment.

Poésies sur divers sujets de piété & de morale sur les ouvrages de Dieu, avec deux Poèmes sur le Symbole & les Sacremens, composées par R^{me}. C^{me}. P^{me}. Morin, rue Saint-Jacques, brochure de 60 pages.

Les Aventures d'Alcime, suivies de l'histoire d'Hyacinthe & de quelques poésies fugitives. Paris, Valade ; Rennes, Remelin, 1 vol. in-12. de 283 pages.

Vers de société à la suite de deux petits Romans.

Le désintéressement de Phocion, Dialogue en vers, par M. François de Neufchâteau, Docteur en Droit, Lieutenant Général du Bailliage & Siège Présidial de Mirecourt, Membre de plusieurs Académies. Nancy, C. S. Lamort, petit in-8°. de 14 pages.

Essai d'un genre nouveau. Beaucoup de

traits frappans dans l'histoire ne peuvent fournir le sujet de pièces en plusieurs actes : l'auteur a imaginé de leur donner la forme dramatique dans des dialogues en vers. On sait que Phocion refusa les riches présens que lui envoyoit le Roi de Macédoine, & que les Ambassadeurs de ce Prince trouvèrent le héros d'Athènes dans son jardin occupé à tirer de l'eau d'un puits, pour laver les légumes que sa femme alloit lui apprêter. M. François a entrepris de rendre ce tableau dans sa sublime naïveté. Ce dialogue a obtenu des applaudissemens mérités à une séance de l'Académie de Nancy. Quelques négligences de style faciles à corriger : sujet d'ailleurs qui semble rejeter des ornemens trop recherchés. On ne peut qu'engager l'Auteur à nous donner une suite de tableaux aussi intéressans.

Vers sur Voltaire, (par M. de Chabanon.)
Paris, Esprit, in-8°. de 14 pages.

Par-tout j'entends ces mots de plus interrompus :
« la mort vient de frapper, & Voltaire n'est plus ».
Il n'est plus, lui qu'hier on admiroit encore ;
qui, tout brillant des feux de sa première aurore,
étonnoit l'univers au déclin de ses ans !
il meurt, lui devant qui la Vieillesse & le Temps,
venoient avec respect déposer leur empire :
que de talens détruits ! un homme seul expire.

Voilà sans doute de beaux vers. Il y en a

encore quelques-uns dans cette première pièce. Dans la seconde , une idée très-ingénieuse : Apollon assemble les Sujets de son Empire , & s'informe de l'état des Lettres & des Sciences. Calliope apporte la Henriade & la Pucelle ; Uranie , les Essais traduits de Neuton ; Melpomène , Zaïre , Alzire , Mérope , &c. Phébus voit en même-tems autour de lui Memnon , Micromégas , Candide , l'Ingénu , des volumes entiers de charmantes pièces fugitives , l'Essai sur l'Histoire universelle , &c. &c. Etonné , il demande à connoître les nombreux Auteurs de tous ces brillans écrits :

Que ces mille talens devant moi réunis....

*Tu les vois , dit Clio ; ton regard les éclaire ;
tu les couronnes tous , en couronnant Voltaire.*

*De l'esprit , plusieurs pensées heureuses , de la
sècheresse dans la versification.*

*Elégie sur la mort de M. de Voltaire , suivie
de vers sur le préjugé de la Guerre , in-8°.
de neuf pages.*

Vers tirés de l'Elégie.

*Dans quel accablement cette perte me plonge !
plus je crains d'y songer , & plus , hélas ! j'y songe ;
je ne puis résister au funeste transport ,
que dans mon cœur navré me fait sentir sa mort,*

Vers de la piece sur le préjugé de la Guerre.

Fléau du genre humain , monstre né des enfers ,
 au vulgaire insensé , toi qui donnes des fers ,
 toi qui dans notre sang indignement te baignes ,
 fors , infâme tyran , de la nuit où tu regnes.

Poésies diverses de M. D. Paris , petit in-12.
 de 84 pag.

*Traduction du premier chant de l'Art d'aimer ;
 des Epîtres , des Stances , des Epigrammes ,
 des Madrigaux ; une Idylle , une Fable & un
 Conte. L'Auteur qui est le même que celui du
 poëme d'Arabert , ne paroît pas encore bien fort
 sur la rime. Il veut forcer de rimer ensemble ,
 sur & faveur , place & vache , tigres & satyres.*

Supplément aux Œuvres de J. J. Rousseau ,
 1 vol. Paris , veuve Duchesne.

*Cent pages de poésies peu dignes de J. J. Rous-
 seau , & que l'on a imprimées contre son inten-
 tion , puisqu'il les avoit toujours dérobées soigneu-
 sement au public. Il semble qu'on ne devoit
 pas violer ainsi le tombeau des hommes célèbres.*

Nouveaux Opuscules de M. Feutry , de la
 Société Philosophique de Philadelphie. Paris ,
 Esprit.

Des Couplets , des In-promptus , des Madri-

gaux , des imitations , enfin beaucoup de petits vers de société , & trente Fables belgiques. Veut-on connoître ce nouveau genre d'apologues ; en voici un , qui a pour titre : l'Aveugle & son bâton.

Je veux cheminer seul : malgré ton beau service ,
 ta coupe droite , unie & ta solidité ,
 tu me déplaïs ; va-t-en ! — O céleste bonté !
 viens détourner ses pas des bords du précipice.

L'œil de bœuf & la galerie de Versailles , sont les deux interlocuteurs d'une autre Fable belge-que.

Bon soir , ma belle galerie !
 — Ah ! bon soir , mon gros œil de bœuf !

M. Feutry , est cependant auteur du charmant poëme des Tombeaux , imité d'Hervey.

Œ U V R E S.

Œuvres de M. de la Harpe , de l'Académie Française , nouvellement recueillies. Paris , Pissot , 6 vol. in-8°.

Débris du Théâtre de M. de la Harpe : Warvic , Mélanie & Barnevel , Pièce que l'on peut mettre au rang de

ces Drame qui font peur , & ne font pas pleurer.

Mélange de poëmes couronnés , d'épîtres , de

stances , odes , chansons , satire , traductions , &c. &c.

Deux gros volumes de vers , presque point de poésie.

RECUEILS DE POÉSIE.

Annales Poétiques , ou Almanach des Muses depuis l'origine de la poésie Française. Paris , Delalain , 7 premiers volumes , de plus de 300 pages chacun.

Ouvrage fait pour compléter l'Almanach des Muses , en remontant jusqu'aux premiers âges de la poésie , dont on donne en même temps une histoire abrégée.

Encyclopédie Poétique , ou Recueil complet de chefs-d'œuvre de Poésie sur tous les sujets possibles , depuis Marot , Malherbe , &c. jusqu'à nos jours , présenté dans l'ordre alphabétique , dédiée à M. de Voltaire (par M. de Gaigne) , 2 vol. in 8°. de 480 pages.

Pièces de vers morcelées par ordre alphabétique , & rangées sous différens titres , comme Ambition , Ame , Ami , Amitié , Amour , Amour-propre , &c.

Nouveau recueil de Romances , de Chansons & de Vaudevilles , avec accompagnement de harpe , de clavecin & de guitare.

Excellens airs des meilleurs Maîtres Italiens , Allemands

Allemands & François. Plusieurs Romances de M. Berquin.

Le Petit Chanfonnier François, ou Choix des meilleures Chansons, sur des airs connus. Paris, veuve Duchesne, in-12. de 374 pages.
Choix des plus jolies chansons de Coulanges, Rousseau, la Motte, Moncrif, Bernard ; & parmi les Auteurs vivans, de MM. Collé, Lattaignant, Sédaine, Favart, Saurin, Dorat, d'Arnaud, Blin de Saintmore, Lemière, Imbert, Léonard, &c. &c.

Almanach Littéraire, ou Etrennes d'Apollon. Paris, veuve Duchesne, Valeyre l'aîné, Prault fils aîné, Berton, Bailly, Bastien, Ruault & Elprit, petit in-12. d'environ 224 pages.
Anecdotes, bons mots, & quelques pièces de vers.

Etrennes du Parnasse, choix de Poésies. Paris, Fétil, petit in-12.

Almanach des Muses, ou Choix des Poésies fugitives de 1778. Paris, Delalain, petit in-12. de 312 pages.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

Il y a deux Journaux dans lesquels on insère ordinairement des Poésies fugitives : le Mercure
Année 1779. N

de France, & le Journal Encyclopédique. On en imprime aussi quelquefois dans l'Année littéraire, & très-souvent dans le Journal de Paris. Les autres Journaux se contentent de donner l'extrait des ouvrages de poésie à mesure qu'ils paroissent.

T H É A T R E.

Tragédies représentées.

Mustapha & Zéangir, Tragédie en cinq actes & en vers, représentée sur le théâtre de Fontainebleau devant Leurs Majestés, le premier Novembre 1776 ; & à Paris, sur le théâtre de la Comédie Française, le 15 Décembre 1777 ; dédiée à la Reine, par M. de Chamfort, Secrétaire des Commandemens de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, Membre de l'Académie de Marseille. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 87 pages.

Triomphe de l'amitié fraternelle. Sujet déjà traité en 1705 par M. Belin.

Roxelane, épouse de Soliman second, forme le projet de faire périr Mustapha, fils aîné de ce Prince & d'une autre femme, afin d'assurer le trône à son fils Zéangir. Mustapha a remporté une grande victoire sur les Perses, & a fait prisonnière la fille de leur Roi, qui lui inspire une vive passion, & il demande sa main à son pere. Roxelane qui a intercepté la lettre, l'accuse en face d'avoir des intelligences avec les ennemis de

l'Etat. Zéangir prend la défense de son frere ; & sur le reproche que Soliman fait à ce dernier , d'aimer la fille de son ennemi , il se déclare coupable du même crime , & demande à en partager la punition. Chacun des deux freres veut mourir pour l'autre. Soliman attendri , est prêt à leur pardonner à tous deux , lorsque le Grand-Visir annonce la révolte des Janissaires. Cette nouvelle ranime les soupçons & la colere du Sultan. Il fait conduire Mustapha dans l'enceinte sacrée. Au dernier acte , le Visir apporte un ordre qui lui prescrit de le faire poignarder , si quelqu'un veut le secourir. Zéangir paroît , & son arrivée détermine la mort de Mustapha. Le jeune Prince se poignarde sur le corps de son frere en présence de Soliman & de Roxelane.

De la noblesse & de la grandeur dans les caracteres ; celui de Roxelane très-fièrement conçu ; d'heureux développemens dans ceux de Mustapha & de Soliman : le comble de l'héroïsme dans celui de Zéangir. Un superbe quatrième acte , mais peut-être pas assez de mouvemens & de passion dans les autres ; & ce qui nuit à l'intérêt , c'est que Mustapha ne se défend pas , & paroît réellement coupable en présence de sa belle-mere. L'exécution de ce Prince sur le théâtre , par des gens de sang-froid , a été aussi fort critiquée.

Piece d'ailleurs remplie de grandes beautés ,
Nij

& dont le style décele un Ecrivain d'un mérite rare.

Les Barmécides , Tragédie en cinq actes & en vers , représentée pour la première fois par les Comédiens François , le 11 Juillet 1778 , par M. de la Harpe , de l'Académie Française. Paris , Pissot , in-8°. de 75 pages.

Tragédie dans laquelle un père fait exprès deux cens lieues pour venir sauver le bourreau de toute sa famille. Un autre père qui n'a jamais pardonné de sa vie , se pique d'émulation ,

Et pardonne à l'aspect de son fils égorgé.

Quelques situations frappantes , mais forcées. De beaux vers de tems en tems.

Tragédie non représentée à Paris.

Gabrielle d'Estrées , Tragédie en cinq actes , représentée pour la première fois à Versailles , le 28^e Janvier 1778. Paris , Robustel , in-8°. de 87 pages.

Sujet qui a beaucoup de rapport avec la Bérénice de Racine. La tante de Gabrielle intrigue pour faire réussir le mariage de sa nièce avec Henri IV , & Sully parvient à l'empêcher.

Plusieurs scènes qui marquent du talent ; des

caractères bien tracés. Le style quelquefois un peu foible, mais le plus souvent pur, élégant & facile.

Tragédies & Drames non représentés.

Phorbas, Duc d'Arménie, Tragédie en cinq actes & en vers, Bastien, in-8°.

Histoire du Duc de Guise, assassiné par les ordres de Henri III. Il n'y a que les noms de changés. Si l'auteur avoit pu changer aussi les vers de sa Piece ! En voici. L'Empereur, après avoir fait tuer le Duc d'Arménie, dit à sa mere :

Oui, tout ce que j'ai fait, j'ai cru devoir le faire,
Que la suite me soit favorable ou contraire,
je la verrai venir avec les sentimens,
qui dans un Empereur doivent être en tout tems.

La Mort d'Hercule, Tragédie en cinq actes & en vers. Paris, Bastien, in-8°.

Autre Piece de la même force.

Demi-Drames, ou petites Pieces propres à l'éducation des Enfans, par M. de Saint-Marc; premiere Partie. Paris, Monory, in-8°, de 134 pages.

Trois petites Pieces sans amour, & très-propres à remplir le but de l'Auteur, qui est d'ins-

truire & d'amuser les enfans , de développer leurs idées , de leur inspirer l'attachement aux devoirs , la haine du vice , l'amour de la vertu , &c.

Comédies représentées.

L'Homme Personnel, Comédie en cinq actes & en vers, par M. Barthe, des Académies de Marseille & de Lyon, représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Comédie Française, le 21 Février 1778. Paris, Gueffier, in-8°. de 113 pages.

Comédie où l'on a peint l'égoïsme , comme l'année dernière dans la Pièce de M. Cailhava. Action qui n'a pas paru heureusement imaginée.

M. de Saint-Geran, oncle de l'homme personnel, de Soligny, est disposé à lui donner tout son bien, à condition qu'il prendra sa charge de Président, & qu'il épousera une veuve jeune & jolie, appelée Madame de Melfon. Il n'y a aucun obstacle à cet arrangement, puisque Soligny a du penchant pour la veuve; mais il est égoïste, & par réflexion. il ne veut rien qui l'enchaîne: il forme le projet de faire épouser Madame de Melfon à un de ses amis, & de faire acheter la charge par un autre. Aux propositions qu'on lui fait, Saint-Geran croit son neveu trahi par un ami infidèle; mais Soligny entreprend de justifier cet ami, & saisit cette

occasion d'étaler tous les avantages de l'égoïsme : l'oncle se met dans une si furieuse colère, que ses forces s'épuisent & qu'on craint pour sa vie. Soligny n'a rien de plus pressé que d'envoyer chercher un Notaire ; mais on découvre bientôt toutes ses manœuvres ; Madame de Melfon épouse son ami, & l'oncle se sert du Notaire pour donner son bien à sa nièce, après avoir réduit Soligny à deux mille écus de rente.

Beaucoup de petites actions épisodiques qui servent à développer le caractère de l'homme personnel, mais qui ne sont pas assez liées à l'action principale. Cinquième acte très-bien conduit. Excellente scène, où l'Egoïste expose ses propres principes, en les mettant dans la bouche de son ami. Des détails brillans ; plusieurs traits vraiment comiques.

L'Aveugle par crédulité, Comédie en un acte & en prose, représentée pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le Mercredi 4 Février 1778. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 72 pages.

Stratagème assez plaisant pour tromper un tuteur qui veut épouser sa pupille. Comme il est endormi, l'on ferme les volets de l'appartement, afin qu'il se croie aveugle quand il se réveillera. Les autres personnages continuent à parler comme à l'ordinaire. La ruse réussit ; on bande les yeux au vieillard, & l'on fait venir

un Opérateur. C'est un Valet déguisé ; il persuade au vieillard qu'il est mort , s'il épouse la jeune personne. Celle-ci demande qu'au moins on lui laisse choisir un autre époux ; elle nomme Valere : le tuteur donne son consentement. Son bandeau se desserre , & il voit qu'on l'a joué.

Des scènes agréables , beaucoup de gaieté , peu de vraisemblance.

Comédies non représentées à Paris.

La Manie des Drames sombres, Comédie en trois actes & en vers , représentée à Fontainebleau devant leurs Majestés , par les Comédiens François , sous le nom de *Dramaturge* , le 29 Octobre 1776. Paris, Ruault, in-8°. de 100 pages.

Thalie mal défendue. Ressorts très-usés.

Le *Dramaturge* Prouzas veut marier sa fille au fils d'un homme entiché de ses Drames , & qui les fait représenter à Lyon. On déguise un Valet , qu'on fait passer pour ce prétendu , & qui choque la manie du père , pour se faire éconduire. Le véritable prétendu arrive ensuite avec de grandes pleureuses ; il gagne le cœur du *Dramaturge* : mais l'amant aimé de la jeune fille le supplante , en annonçant que le feu vient de prendre chez le libraire de Prouzas , & en ap-

portant deux de ses chefs-d'œuvre qu'il a sauvés des flammes.

On ne s'y attendoit pas , ou les Epoux réunis , Comédie-Proverbe , représentée à Mouceaux , le 15 Août 1777. Paris , Grangé , in-8°. de 60 pages.

Piece de société où l'on a fait entrer des traits plaisans & un peu lestes. Le langage comme les mœurs.

L'Illustre Voyageur , ou le Retour du Comte de Falkenstein dans ses Etats , Comédie en deux actes & en prose , dédiée au Prince Charles , par M. d'Orfeuille , représentée pour la première fois en Novembre 1777 , sur le Théâtre de Gand , & ensuite sur celui de Nancy. Paris , veuve Duchesne ; Gand , freres Gimblet , in-8°. de 42 pages.

Comédies non représentées.

Le Triomphe de Sophocle , Comédie dédiée à M. de Voltaire , par M. Palissot. Paris , Bastien , in-8°. de 28 pages.

Quatre scènes allégoriques en prose , dans lesquelles M. Palissot s'est interdit rigoureusement tout trait d'esprit , pour mieux faire le forcier.

Les enfans de Sophocle veulent le faire interdire : ce grand Poëte , pour toute défense ,

lit à ses Juges une nouvelle Tragédie de sa façon, & il gagne son procès.

Cela signifioit clair comme le jour, suivant M. Palissot, que six jours après que ce petit chef-d'œuvre seroit refusé par les Acteurs, M. de Voltaire devoit être couronné dans sa loge, & son buste sur le théâtre de la Comédie.

Le Wisk & le Loto, Comédie en un acte & en prose, par M. de Laune, ci-devant Gendarme du Roi. Paris, Cailleau & Mérigot, in-8°. de 46 pages.

Pièce dans laquelle M. Cartino, Directeur d'un bureau de cartes, promet sa fille Angélique au premier qui fera schlème, & Madame Cartino de son côté proteste que si elle ne fait pas un quine, sa fille ne sera pas mariée. Frontin arrange les cartes & le loto; le quine & le schlème arrivent à point nommé; en conséquence le mariage se conclut.

Pas beaucoup de vraisemblance, mais la vérité même, à ce que prétend l'auteur dans son Avertissement.

Richard & d'Erlet, Comédie en cinq actes, en vers libres, par M. Desforges, Comédien du Roi. Bordeaux, Phillepot; Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 80 pages.

Intrigue un peu compliquée. D'Erlet, Négoc-

ant ruiné est parti pour les Isles , & a confié son enfant au berceau à un autre Négociant de ses amis , nommé Richard. Celui-ci perd son fils , & se détermine à faire élever sous son nom l'enfant de son ami. Il a une fille quelques années après. Ces deux enfans qui se croient frère & sœur grandissent ensemble , & conçoivent l'un pour l'autre une tendresse plus que fraterelle. D'Erlet très-changé revient & n'est point reconnu. Scènes touchantes entre les jeunes gens & d'Erlet. Reconnoissance entre les deux amis. Mariage de leurs enfans.

Action romanesque ; de l'intérêt & peu de comique. Quelques endroits écrits avec élégance & facilité.

Vénus Pélerine, Comédie Episodique en un acte & en prose , mêlée de chants & de danses. Paris, Desventes & Esprit, in-8°. de 48 pag.

Production de l'illustre Auteur du Théâtre de l'ami le. L'Amour s'est égaré , & Vénus va le chercher à Constantinople. Il est chez une Maîtresse d'Ecole qui l'a renfermé sous la clef , & cependant sa mère le retrouve au village.

Pièce très-digne des autres ouvrages du même auteur. Momus y paroît avec un Gascon qui desire beaucoup un fromage à la glace. N'avez-vous pas honte , lui dit Momus ? Moi ! de la honte , reprend le Gascon ! vous me prenez donc pour un Limousin !

L'Heureuse Soubrette, Comédie en trois actes & en vers, mêlée d'ariettes, &c. par M. D** Nismes, Buchet, in-8°. de 38 pages.

Madame Oronte & Mademoiselle sa fille croient que Valère les aime : le jeune-homme enlève la Soubrette pour les détromper, & Madame Oronte chante à son mari :

Contre vous j'avois résolu
dans mon cœur une grande affaire.
Rendez donc grâces à Valère
de ce qu'il ne l'a pas voulu, &c.

Les Panaches, ou les Coëffures à la mode
Comédie en un acte, représentée sur le grand théâtre du monde, & sur-tout à Paris
Paris, Desnos, in-8°. de 80 pages.

Critique sur la coëffure des femmes. On peut en deviner le ton par les noms des Acteurs. Ce sont M. & Madame Duppefort, M. Montenlair, Mademoiselle Dessalée, Mademoiselle Deschaleurs, &c. &c.

*Opéra - Comiques à Vaudevilles
à Ariettes, Pièces Lyriques
Parodies, &c. représentés à la
Comédie Italienne.*

L'Olympiade, ou le Triomphe de l'Amitié
Drame Héroïque en trois actes & en vers

représenté pour la première fois par les Comédiens Italiens, le 2 Octobre 1777, & à Fontainebleau devant Leurs Majestés le 24 du même mois ; musique de Sacchini. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 54 pages. Excellente musique ; vers passables, & la difficulté de figurer exactement des paroles sous les notes.

Matroco , Drame burlesque , en quatre actes & en vers, mêlé d'ariettes & de vaudevilles, représenté devant Leurs Majestés par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi en 1777, & à Paris le 4 Février 1778 ; paroles de M. Laujon, & musique de M. Gretry. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 75 pages. Parodie de l'ancienne Chevalerie, qui n'a pas réussi autant que le Dom Quichotte. Du spectacle ; des délivrances de Chevaliers, des métamorphoses, des désenchantemens, des sacrifices de dindons, &c. Beaucoup de plaisanteries qu'on n'entend pas, ce qui n'est pas si malheureux, à en juger par celles que l'on entend. Bon mot de trois Chevaliers qu'une Fée désenchante :

Ah ! rendez-moi ma mie,
que de bi, que de bo, que de bariolet !
Ah ! rendez-moi ma mie,
au nom du chardonneret.

La Rage d'amour, parodie de Roland, en un acte & en vers, mêlée de vaudevilles & d'ariettes, par M. Dorvigny, représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Jeudi 19 Mars 1778. Paris, Vente, in-8°. de 52 pages.

Rouland, Grenadier, est épris des charmes de l'opératrice Lolote, qui aime Lindor, coëffeur de femmes, avec lequel elle s'enfuit. Mais le régiment de Rouland vient à passer, tandis qu'il est au cabaret; son désespoir lui fait renverser la table, & casser les assiettes & les plats. Il a honte de sa foiblesse & revole à la gloire.

Le Jugement de Midas, Comédie en trois actes, en prose, mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Samedi 27 Juin 1778; par M. d'Héle, Musique de M. Grétry. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 108 pages.

Ouvrage d'un étranger; pièce fort au-dessus des opéra-comiques ordinaires, & qui a eu beaucoup de succès. Apollon chassé du Ciel s'amuse à faire la cour à deux jeunes Bergeres & les séduit facilement, quoiqu'elles aient chacune un amant protégé par le Bailli Midas. Il dispute avec eux le prix du Chant; l'un de ses rivaux débite de grands airs de l'ancien

Opéra François , & l'autre les refrains de nos
 vieux Vaudevilles. Apollon chante de la bonne
 musique : mais Midas adjuge la couronne à
 ses concurrents. A peine a-t-il prononcé que
 deux superbes oreilles sortent de sa tête , &
 Apollon se découvre. Des scènes ingénieuses ,
 & d'excellente musique.

Le Savetier & le Financier , Opéra-comique
 en deux actes , en prose , mêlé d'ariettes ;
 représenté devant leurs Majestés à Marly ,
 le 23 Octobre 1778 , & à la Comédie Italienne
 le 29. Paris , veuve Duchesne.

Fable de la Fontaine mise en action. Quelques
 scènes agréables.

Piece Lyrique non représentée.

Angélique , Comédie-Féerie en trois actes ,
 mêlée d'ariettes , par M. D***. Genève ,
 Joly , in-8°. de 35 pages.

Opéra de l'Auteur du poëme d'Arabert. Angé-
 lique fuit les poursuites de Renaud , & ren-
 contre un vieux Magicien qui s'écrie en l'appre-
 nant :

Mais que vois-je ? c'est une fille !

Elle me paroît fort gentille !

Il lui fait de tendres déclarations , appelle

Astérot & Pelzébut à son secours , puis
 transporte dans une Isle enchantée , & fin
 par la menacer de la changer en pierre comme les
 statues de son Jardin. Ah ! dit alors Angélique

Plût à Dieu que je fus de marbre en cet instant

Renaud arrive avec une Fée de ses amies , pou
 la tirer d'affaire. Angélique devient enfin sensible
 à tant d'amour.

O P É R A.

Roland , Tragédie lyrique mise en trois actes
 avec quelques changemens , représentée pou
 la première fois par l'Académie Royale d
 Musique , le Mardi 27 Janvier 1778 , au
 dépens de l'Académie. (Paroles de Quinault
 Musique de M. Piccini ,) in-4°. de 60 pages

Opéra de Quinault , mis en trois actes , pa
 M. Marmontel ; Poème peu intéressant : de très
 belle Musique.

T H É A T R E S.

Les Chefs-d'Œuvre Dramatiques de M. de
 Voltaire. Paris , veuve Duchesne , 3 vol
 in-12.

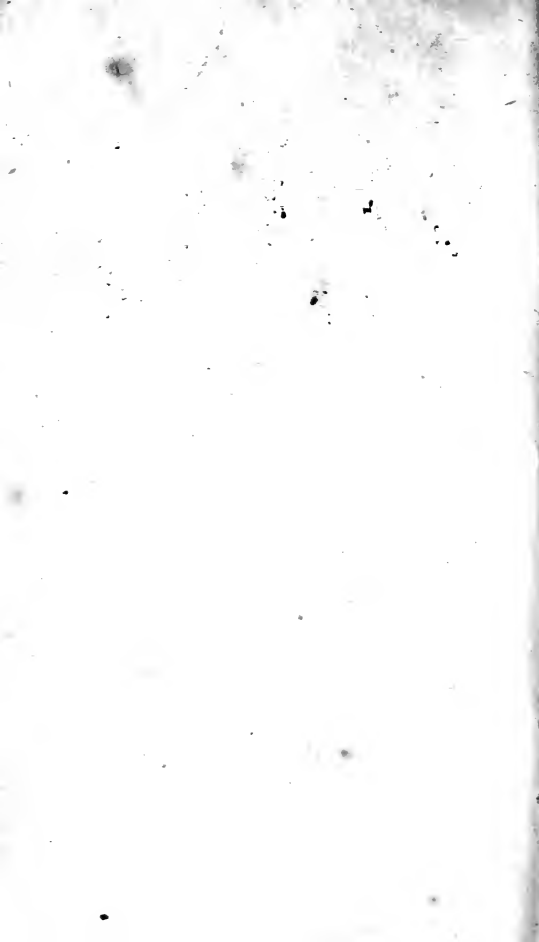
Théâtre de M. Bret , des Académie de Dijon
 & de Nancy. Paris , le Clerc & Esprit , 2 vol
 in-8°. de plus de 350 pages.

Huit Comédies dans le premier volume ; École Amoureuse , jolie pastorale ; Sa double extravagance , piece assez peu vraisemblable , mais très-comique ; deux pieces de caractère , Jaloux & le Faux Généreux.

Dans le second volume , la Maison , piece tirée de Plaute ; les Lettres Anonymes , en quatre actes ; le Protecteur Bourgeois , en cinq ; les Deux Julies , Comédie-farce.

Théâtre de Famille , ou Recueil de Comédies , Pieces , Farces , Parodies , Opéra-comiques & Divertissemens , de M. le Chevalier du Coudrai. Paris , Durand & Ruault , 2 vol. in-8°.

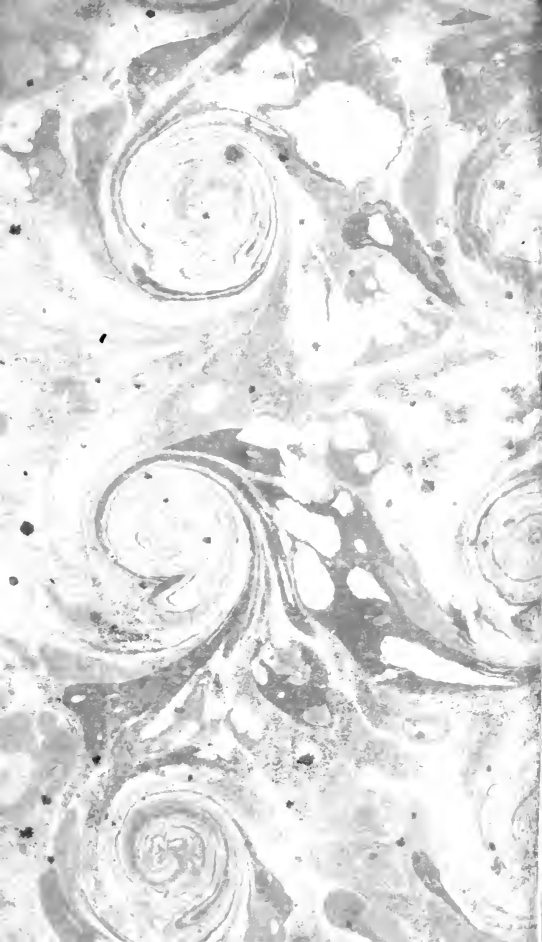
F I N.











616593

Almanach des Muses.

v. 1779

P
LF
A

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**



